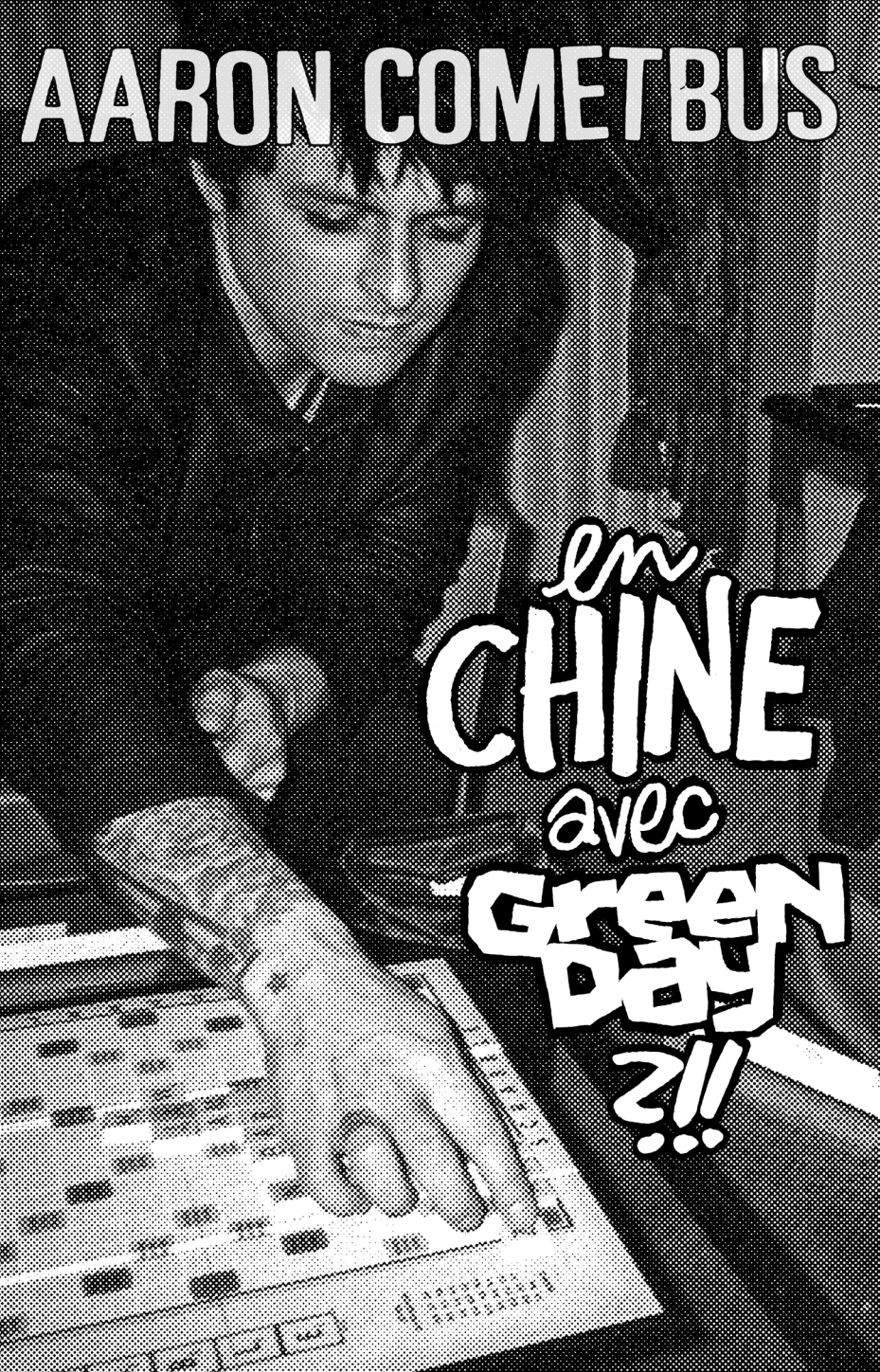
AARON COMETBUS



Traduction française du fanzine Cometbus # 54 : *In China with Green Day?!!*
© Aaron Cometbus 2011

Photo de couverture par Aaron Cometbus.
Mise en pages et édition par les Éditions Tahin Party.
Réédition largement révisée de celle de 2012 par les Éditions Chat Suffit.
Révision, relectures et corrections par Julien B., Vio, Paco V., Sarah G., Noé G. et Nathan G.
Lettrage de la couverture par Mortis Ghost.
Tampon des chapitres prêtés par Pauline F.

contact@tahin-party.org
tahin-party.org

©Aaron Cometbus 2021

ISBN 9782912631312

AARON COMETBUS

EN CHINE AVEC GREEN DAY ?!!

Traduit de l'anglais (américain) par Emmanuel Parzy

Tahin Party

1

QU'ARRIVE-T-IL LORSQUE des amis grandissent côte à côte mais prennent des décisions et des chemins radicalement divergents ? Peuvent-ils encore voyager ensemble malgré leurs différences ? C'est ce que je me demandais en montant dans l'avion pour la Thaïlande et en m'installant pour la première fois de ma vie dans un siège en première classe.

Près de vingt ans s'étaient écoulés depuis ma dernière tournée avec Green Day et, entre-temps, beaucoup de choses avaient changé. À l'époque, j'étais généralement leur seul roadie. Dorénavant, ils voyageaient avec des gardes du corps, des traiteurs, une couturière et un pyrotechnicien. Pour cette tournée asiatique, ils disposaient d'une équipe de soixante-dix personnes – bien réduite par rapport à celle qui, d'habitude, en comptait deux cents – et aucune d'entre elles n'était roadie au sens traditionnel du terme. Le chargement du matériel et la vente de t-shirts étaient sous-traités à des professionnels que le groupe n'avait pour la plupart jamais rencontrés.

De toute évidence, Green Day n'était plus le petit groupe punk en van Econoline. Il était devenu si énorme que ça dépassait l'entendement. Moi aussi j'avais changé, mais ce n'était pas aussi évident. Pour les hôtesses de l'air, j'avais toujours l'air d'un roadie, c'est-à-dire que j'étais mal rasé, décoiffé

et couvert de suçons, avec un sac rafistolé à renfort d'épingles plein de chaussettes sales. Je marmonnais dans ma barbe un petit mantra qui disait :

« Ne juge pas, ne sois pas difficile, ne sois pas moralisateur. Prends juste les choses comme elles viennent et profite du voyage. Ne juge pas, ne sois pas difficile, ne… »

Parce que, voyez-vous, je n'avais pas changé tant que ça. Pas assez.

J'étais déterminé à être un bon invité, pour une fois : quelqu'un qui apaise les tensions et les esprits au lieu de les enflammer. Je m'étais fait une spécialité de mettre un pied dans la vie des autres et de les comparer à la mienne – le plus souvent à leur désavantage. Le fait que Green Day m'ait invité à partager leur monde pour deux semaines était particulièrement généreux de leur part, car ils savaient que nous n'étions pas d'accord sur tout. Non seulement ils s'exposaient au jugement en m'emmenant avec eux, mais ils avaient presque insisté là-dessus. Mike m'avait annoncé que si je les accompagnais pendant ce voyage, je devais écrire quelque chose sur le sujet.

Je pensais à mes autres amis de l'époque. Combien d'entre eux m'auraient accepté dans leur monde, ne serait-ce que pour une nuit ? Ils m'invitaient parfois chez eux pour dîner, mais la plupart du temps nous mangions dehors. Si j'étais de passage en ville, je pouvais éventuellement passer la nuit sur leur canapé – bien qu'il fût la plupart du temps plus simple pour moi de rester chez quelqu'un d'autre.

Mes vieux amis avaient de nouvelles familles et de nouvelles vies, et des tensions avaient tendance à se raviver lorsque quelqu'un d'une autre époque et d'un autre endroit réapparaissait dans ce cadre. À combien de maris et de femmes jalouses avais-je dû faire face, sans parler des enfants pleins de ressentiment face à mon intrusion – rancuniers du fait qu'une partie de l'attention leur étant normalement réservée soit donnée à un étranger ?

Les vieilles amitiés étaient difficiles à démêler. Leurs histoires étaient compliquées et souvent désordonnées, truffées de petites mines qui menaçaient encore d'exploser. Je ne blâmais pas mes amis de vouloir éviter cela. Ma vie personnelle, également fragile, ne s'accordait pas toujours avec le passé et ne supportait pas vraiment d'être examinée par d'autres yeux.

Entre Green Day et moi, tous ces facteurs entraient en jeu : les vieilles tensions, les malentendus, les jalousies, les mines enterrées. Par-dessus tout, il y avait leur succès et leur notoriété, qui rendaient *tout* étrange.

Pourtant, ils m'avaient invité dans leur monde, et pas seulement pour une nuit mais pour deux semaines entières. Même si les vieilles amitiés sont fragiles et précieuses, elles n'ont pas besoin d'être conservées dans un musée – c'est ce qu'ils semblaient sous-entendre. Et comme c'était pour moi le seul moyen de partager leur univers, ils me payaient le voyage.

Il y avait cependant un truc marrant : ce n'est qu'en prenant mon siège dans l'avion que je réalisai qu'ils ne seraient pas les seuls à être mis à nu.

J'allais devoir m'habituer à une invasion de *ma* vie privée. J'allais être examiné, moi aussi.

Une voix coupa court à mes pensées. C'était Mike, arrivant à mes côtés.

« Je détecte une odeur de savon », lança-t-il, retroussant le nez.

« Le nouvel Aaron ! » Cette voix était celle de Tré – le rire aigu qui suivit, tel un hennissement, élimina tout doute potentiel.

Si la présence d'un roadie en première classe avait attiré quelques regards, ils étaient maintenant tous dirigés ailleurs. La section rythmique de Green Day était plus bruyante hors scène que sur scène. À leur arrivée dans l'allée de l'avion, toutes les têtes se sont tournées vers eux.

Dans son pyjama chinois, Mike ressemblait à un garde de Buckingham Palace, ou à un membre du Sergeant Pepper's Lonely Heart's Club Band. Tré portait un survêtement rose trop grand de plusieurs tailles. Habillés pour un confort maximal sur ce vol de nuit, tous deux avaient des pantoufles douillettes et des masques rembourrés sur les yeux.

Je me rendis compte que personne ne me fixerait du regard sur ce voyage.

Billie, le troisième membre du trio, avait toujours été plus discret, tant dans son comportement que dans son apparence. Assis devant moi, il passait presque inaperçu : un *cholo*[1] somnolant. À part le peigne dans sa poche arrière, il s'habillait toujours comme à l'époque où il était en sixième, dans le style du gang latino de sa ville – Sugar Town Barrio, en référence à l'unique industrie du coin. Même lorsque Green Day avait décollé, le premier réflexe de Billie fut de s'acheter un vélo *lowrider* avec un guidon rembourré. Il n'avait pensé à la villa qu'après coup.

Bienvenue dans le monde conflictuel dont j'étais l'invité.

À ma grande surprise, Mike et Tré s'approchèrent de Billie et prirent place autour de lui. C'était une chose d'être un groupe à succès et toujours capable de se parler – c'était sans précédent, vraiment – mais c'en était une autre que de choisir de s'asseoir les uns à côté des autres, surtout lors d'un vol long et inconfortable. Plutôt que des rock stars, on aurait dit des amoureux au cours d'un voyage attendu de longue date, ou des chatons abandonnés dans un carton devant une coloc. En les regardant depuis mon siège, j'avais l'impression d'être dans la couchette du vieux van. Ils semblaient plus proches que jamais.

C'est ce qui me frappa dès le début : non pas combien les choses avaient pu changer, mais combien elles étaient étrangement restées les mêmes. Partir en tournée dans un avion

1 Stéréotype associé aux gangs latinos (Toutes les notes sont du traducteur ou des éditeurs et éditrices).

de ligne était très différent que de se réveiller dans un champ vers Philadelphie avec un flingue braqué sur la tempe, pour ne donner qu'un exemple de la première tournée de Green Day. Il y avait pourtant le même côté ridicule, surréaliste, ainsi que cette excitante sensation de danger. Maintenant, c'étaient des fans cinglés dans l'aéroport qui essayaient de nous tuer, plus les flics. Et la dernière fois que la police nous avait arrêtés, Billie et moi, c'était pour lui demander un autographe.

Gloups.

Oui, tout avait changé et rien n'avait changé. Billie était le même qu'à l'adolescence, passant sans crier gare d'une douceur pointilleuse à une morosité orageuse. Tré et Mike étaient toujours toqués, en recherche constante d'attention et de compétition.

À une époque, ils m'avaient considéré comme un vieux sage, mais après notre troisième tournée ensemble j'avais endossé le rôle de l'emmerdeur de service. C'était inévitable ; après tout, ça ne devait pas être facile de voyager avec quelqu'un qui avait toujours raison.

Et où en seraient-ils aujourd'hui s'ils avaient suivi mes conseils ? À faire la plonge, probablement. Et misérables, comme la plupart de nos vieux amis.

C'était le comble ! Signer sur une major était quelque chose d'un peu stupide, mais dans leur cas cette décision s'avéra être la bonne. Et aujourd'hui je profitais des fruits d'un choix que j'avais été le premier à leur dire de *ne pas* faire.

Ils avaient été diabolisés, ostracisés et ridiculisés tandis que je ne prenais aucun risque du haut de ma morale. Puis, une vingtaine d'années plus tard, une fois l'horizon dégagé, je sortais de ma cave pour embarquer dans l'avion. Après deux décennies de bagels et rien d'autre, j'avais une faim de loup ! Je commençai par dévorer un saumon braisé avec des carottes, du chou frisé et des poireaux caramélisés. Puis je commandai une glace, un expresso et un cognac. Et il ne s'agissait que de l'entrée.

« Voici le menu pour le dîner », annonça l'hôtesse de l'air en distribuant des serviettes tièdes.

On pouvait *vraiment* avoir le beurre et l'argent du beurre ? C'était trop beau pour être vrai.

Ne vous méprenez pas : il n'y a rien de mal à faire la plonge – parlez-en à mon colocataire. C'est comme ça que la personne la plus heureuse que je connaisse gagne sa vie. Il fait ses huit heures, puis rentre chez lui et lit un bouquin de la première à la dernière page. Il est exalté et « vit son rêve » car c'est exactement ce qu'il attend de la vie, rien de plus, rien de moins.

Mais les membres de Green Day étaient différents. Ils avaient un talent particulier et une envie brûlante de le partager. À l'époque, l'énergie débordante de Mike était gaspillée en éviscérant des poissons au salaire minimum, tout comme celle de Billie était gâchée à chaque fois que sa mère lui faisait ratisser le jardin. Il devait enlever jusqu'à la dernière feuille avant qu'elle ne laisse le groupe utiliser le salon pour répéter – je me rappelle de cette interminable attente. Aucun doute à ce propos : coincés à faire des petits boulots sans aucune porte de sortie en vue, leur passion aurait moisi et se serait changée en amertume.

Je pensais à nos amis communs, nos amies communes, brillants et brillantes artistes, écrivains et écrivaines, musiciens et musiciennes. Je n'avais jamais douté qu'iels deviendraient tous et toutes célèbres dans leurs domaines respectifs. Au lieu de quoi la plupart s'étaient arrêtés, par manque de succès ou de confiance en eux – ou par excès de l'un des deux. Ce n'était pas leur manque de célébrité qui m'attristait, mais le fait qu'iels aient complètement abandonné leurs activités créatives.

Non seulement Green Day était allé au bout de son potentiel, mais ses membres l'avaient de loin dépassé. Ils avaient surmonté tous les obstacles et refusé de s'arrêter. Ils s'étaient améliorés encore et encore, *grâce* à ces épreuves, et non malgré

elles. Peut-être était-ce pour cela qu'ils aimaient toujours être ensemble : qui d'autre comprenait ce qu'ils avaient traversé ?

Ils avaient parié quitte ou double et avaient gagné. On connaît cette histoire. Mais comme pour la plupart des paris de ce genre, il y avait un prix à payer : leurs vies avaient été coupées à la racine. Même des décennies plus tard, ils semblaient toujours blessés que la scène punk à laquelle ils avaient appartenu et qu'ils avaient aimée les aient rejetés.

Et la scène elle-même ? Elle n'avait jamais réussi à se remettre ni à redevenir la même, malgré ce qu'on aimait prétendre. Elle s'était réfugiée si profondément dans l'underground qu'on avait parfois l'impression que nos têtes étaient enterrées dans le sable.

Aux énormes concerts de Green Day, j'avais vu les expressions de joie pure sur les visages de leurs fans. Une joie que j'avais moi-même ressentie. Ça rendait rasoir les questions sur les majors et les tabous punk. Cette joie transcendait tout le battage médiatique, les billets au prix exorbitant, les aspects aliénants d'un gros concert rock – ce qui était quand même beaucoup. Il n'y avait rien d'alternatif là-dedans, pourtant les gens sortaient de leurs concerts joyeux et épanouis. Quand les gens quittaient les concerts *do it yourself* que je préférais, ils semblaient souvent encore plus seuls et désespérés qu'à leur arrivée. Le contraste était impossible à ignorer.

Mais les membres du groupe étaient-ils heureux ? Le succès avait-il répondu à leurs besoins ? C'était plus dur à évaluer.

Les gars de Green Day avaient des vies différentes de la mienne, et alors ? Je n'essayais plus de convaincre désespérément le monde de penser ou de vivre exactement comme moi. En fait, j'étais heureux de nos différences et des chemins divergents que nos vies avaient pris.

« C'est ce à quoi servent les amis, me dis-je alors que je m'endormais. Ils nous offrent des fenêtres sur des mondes que nous n'aurions autrement pas la chance de voir. Ils nous permettent d'emprunter par procuration ces chemins que l'on n'a pas suivis. »

J'AVAIS ACHETÉ UN APPAREIL PHOTO pour le voyage, un petit truc jetable. Malheureusement, les photos sont ressorties complètement ratées.

Voilà ce que vous auriez dû voir si j'avais été correctement équipé :

Première photo : Green Day et leur entourage visitent un centre commercial, entourés d'une phalange de gardes du corps et de policiers thaïlandais. « Je ne me souvenais pas que Bangkok ressemblait autant à un supermarché », soupirait Billie.

C'était notre accueil officiel à Bangkok, agaçant mais pas si différent de ce que j'avais pu vivre sur d'autres tournées où l'on avait fait l'erreur de laisser des ambassadeurs autoproclamés nous guider pour la visite de la ville. À la différence qu'ici des inconnus apparaissaient soudainement à mes côtés et essayaient de s'intégrer au groupe en marchant et en me parlant comme si nous étions des amis de longue date. Alors la sécurité les repérait et les chassait comme des mouches. C'était déconcertant, car je mourais d'envie de discuter avec des gens du coin, mais ces fans zélés de Green Day me donnaient la chair de poule. Ils ne semblaient pas considérer les membres du groupe comme des êtres humains. Il y avait

quelque chose de fanatique dans leur façon d'être. Je pouvais facilement imaginer l'un d'eux sortir un flingue.

J'étais tiraillé. Mon instinct me poussait à protéger mes amis, mais je me rendais compte que je devais laisser ce boulot aux gardes du corps. Frappez un fan collant et Green Day se retrouve avec un procès à un million de dollars sur les bras.

Mon rôle de roadie et d'ami était aussi de penser en dehors des sentiers battus – de suggérer, comme je l'ai fait dans le supermarché de Bangkok, de visiter plutôt le parking ou le toit.

Les gardes du corps me regardaient comme un irresponsable. Qui, d'eux ou moi, ne comprenait pas Green Day ?

Deuxième photo : Green Day dans un tuk-tuk, un de ces petits taxis thaïlandais à trois roues, semblables à des voiturettes de golf au moteur gonflé et ultra bariolées. Deux photographes anglais qui travaillaient à un livre illustré sur le groupe accompagnaient la tournée. C'était leur première idée de mise en scène stupide. Écrasé dans la voiturette, Green Day ressemblait à une bande de clowns, ou à une scène de A Hard Day's Night. Avec ces photographes, les membres du groupe étaient destinés à avoir une image encore plus réductrice qu'elle ne l'était déjà : ils apparaissaient comme follement farfelus, ou comme des James Dean à l'air constipé.

Bah ! Le vrai Green Day était beaucoup plus nuancé et intéressant. Les Anglais me caressèrent dès le début dans le mauvais sens du poil en prenant des photos de mendiants éclopés sans leur demander la permission ni même mettre quoi que ce soit dans leurs écuelles. En plus, ils parlaient trop et trop fort.

La troisième photo montre deux photographes anglais gesticulants, attrapant des torticolis pendant que le chauffeur de leur tuk-tuk rate un virage et s'éloigne vers le soleil couchant.

La quatrième photo montre trois gardes du corps massifs et deux flics thaïlandais monstrueux, en panique alors que leur tuk-tuk surchargé reste coincé dans le trafic tandis que le véhicule du groupe s'éloigne hors de leur surveillance.

C'est là que la rigolade commence !

La cinquième photo me montre allongé sur les genoux de Green Day, après avoir fait un vol plané par la fenêtre de leur tuk-tuk à partir de celui me transportant avec leur manager de tournée, Bill Schneider. Le conducteur – encouragé par Tré – fait des roues arrière et manque de nous renverser.

Le tuk-tuk cale, mais Schneider, toujours plein de ressources, sort et réussit à réparer le moteur avec ce qui semble être un mélange de beurre de cacahuète et de chewing-gum. Il resta par la suite évasif comme à son habitude quand je le pressai de me donner la formule.

Nous étions bientôt repartis, mais c'était déjà trop tard : les photographes et les gardes du corps nous avaient rattrapés. Dix yeux et deux cous m'observaient fixement comme si j'étais une nuisance.

J'avais compris le message. La façon la plus simple de s'entendre avec tout le monde était de se fondre dans le paysage – ou mieux, de disparaître complètement. Je n'avais pas encore eu la chance de vraiment parler avec Billie, Mike ou Tré, mais nous allions avoir plein d'autres opportunités au cours de ces deux semaines. En attendant, je voulais faire attention à ne pas les étouffer. C'était le moment parfait pour me séparer d'eux et explorer Bangkok par moi-même.

Pour commencer, je me tenais loin du centre-ville tout en restant sur les grands axes afin de ne pas me perdre complètement. Je dévorais des yeux les étals de nourriture, tous aussi alléchants les uns que les autres, mais m'efforçais de passer mon chemin, repensant aux terribles avertissements donnés par une amie infirmière légèrement hypocondriaque.

Puis j'y plongeai la tête la première. J'essayai toutes les spécialités que je ne pouvais pas facilement identifier. Les chariots garés le long des canaux purulents et puants étaient les meilleurs – surtout un, perché au sommet d'un tas de gravats qui ressemblait à une décharge municipale. Je donnai des coups de pieds aux rats qui venaient renifler à mes pieds. Ils me regardaient avec colère puis détalaient pour aller boire dans des flaques de pisse au milieu de la rue. Si seulement j'avais eu la présence d'esprit de me faire vacciner, comme tous les autres sur la tournée !

Je pris le rythme assez rapidement, jouant des épaules dans les rues étroites et esquivant des types perchés à deux sur leurs vélos. Je m'excusai auprès d'une famille sikh lorsqu'une ruelle se termina inexplicablement en cul-de-sac dans leur salle à manger. Je me rendis compte que là-bas les ruelles n'étaient pas toujours des voies publiques.

En marchant avec Green Day et leurs gardes du corps, il était impossible de ne pas provoquer tout un spectacle. En me promenant seul, je me sentais invisible et à l'aise. Ce qui aurait été impossible si j'étais venu en Thaïlande sans le groupe. L'étrangeté de leur notoriété avait brisé la glace, si bien que je me sentais étonnamment à l'aise à arpenter seul un pays inconnu.

Mes sens picotaient sous la quantité de sons et de visions nouvelles. Pourtant, aussi enivrante que pouvait être ma première visite en Asie, ce n'était rien à côté de l'étrangeté de l'univers de Green Day.

J'étais surpris de me sentir plus ou moins comme chez moi, ayant été décontenancé lors de tous mes précédents voyages à l'étranger. En Europe, des malentendus culturels et une inhabilité à communiquer m'avaient laissé dans des situations douloureuses, voire dangereuses. Par la suite, j'avais plus ou moins abandonné l'idée de voyager à l'étranger.

J'avais pensé que mon sentiment d'aliénation serait encore pire dans des pays non européens, même si mon merveilleux

séjour en Turquie sur une précédente tournée aurait dû me mettre la puce à l'oreille. Peut- être était-ce juste l'Europe qui me mettait mal à l'aise.

Les personnes que je croisais ici n'avaient pas l'air menaçant et ne semblaient pas non plus menacées par ma présence. Je n'observais que des expressions de curiosité ou d'indifférence amusée. En comparaison, la xénophobie de l'Europe m'avait étouffé.

Pour une fois, je ne cherchais pas désespérément un refuge où laisser mon sac et me reposer l'esprit ; ça aidait probablement. Ces préoccupations avaient dicté tous les aspects de mes précédents voyages et accaparé la plus grande partie de mon énergie.

Je n'étais pas obligé de parler à qui que ce soit, ni d'affronter les différences culturelles et linguistiques. Communiquer est l'une des choses les plus plaisantes lors d'un voyage mais, pour une fois dans ma vie, j'étais content d'éviter cette épreuve. Traverser à pied une ville inconnue n'était de toute façon pas la meilleure manière de faire des rencontres – croyez-en un expert. J'ai traversé les États-Unis pendant vingt-deux ans, dont une fois à pied, et je ne me suis lié qu'avec une inconnue, une fille avec qui j'ai passé une journée à Omaha.

Assez bizarrement, je ne me perdis pas dans Bangkok, même si ma carte de la ville n'indiquait que des pièges à touristes et ce qu'il fallait éviter. Les quartiers les plus pauvres n'étaient représentés que par des espaces vides, comme si un vœu pieux avait pu les faire disparaître. Quand j'avais demandé mon chemin aux réceptionnistes de l'hôtel avant de partir, ils avaient tout tenté pour me dissuader de suivre mon plan de visite. Ils avaient même appelé une collègue parlant mieux anglais qu'eux pour me mettre en garde comme un enfant, comme s'il s'agissait juste d'un malentendu de ma part.

« Ne prenez pas le bateau-taxi, sous aucun prétexte », m'avait-elle sermonné.

« Très dangereux. Mauvaises maladies dans l'eau, monsieur. Attendez ici, nous vous avons appelé une voiture. Ne partez *surtout* pas ! »

La sixième photo, si elle avait été prise correctement, aurait montré un bateau étroit, fragile, plein à craquer de passagers, dont un en costume traditionnel de roadie aidant à tenir un écran de toile pour empêcher les vagues d'eau purulente et virale d'éclabousser tout le monde.

Une fois le bateau arrivé de l'autre côté de la ville, j'étais complètement trempé, mais le soleil brillait chaudement sur mes vêtements humides.

À quoi bon être ignorant si ce n'est pour briser quelques règles ? À quelques rues du débarcadère du bateau-taxi, j'entendis des sandales en plastique claquer sur le trottoir – le bruit d'une personne courant pour me rattraper. Par chance, ce n'était pas le capitaine venant me réclamer le prix du voyage que j'avais évité de payer, mais la vieille femme à côté de laquelle j'avais été assis dans le bateau, qui s'était désignée volontaire pour me diriger vers un quartier commerçant pas trop éloigné.

« *Yo !* a-t-elle crié. Traverse la rue ! »

Ma mission – trouver quelques bonnes librairies – fut un fiasco total. Au lieu de ça, je retrouvai mes compagnons de tournée, qui se trouvaient de ce côté de la ville et suivaient leur propre programme.

Je tombai sur eux, affairés dans une rue animée, s'intégrant mieux à la foule qu'on pourrait le penser d'un groupe de rock habillé en couleurs pastel. Les gardes du corps étaient eux aussi attifés de pyjamas encore plus ridicules que ceux de Mike et Tré dans l'avion. Les moines bouddhistes du temple qu'ils venaient de visiter les avaient tous obligés à en acheter, afin de ne pas manquer de respect à la mémoire de Bouddha en laissant apparaître des jambes et des bras.

Dans mon costume de Hulk humide, je redevenais le gars bizarre. Mais j'étais arrivé juste à temps pour un autre voyage en bateau – une croisière touristique descendant les canaux les plus pittoresques de Bangkok.

Les photographes ont ainsi eu une nouvelle opportunité de capturer la « couleur locale ». Le groupe fut placé dans une gondole ; les gardes du corps furent rassemblés à l'avant comme des figures de proue. Les managers, photographes et tailleurs embarquèrent dans un second bateau, sur lequel je me trouvai une place sur le bastingage arrière.

J'étais tellement habitué à tout faire à ma manière que je m'étais inquiété de ne plus être capable de faire quoi que ce soit autrement. Maintenant, j'avais l'impression d'être un suiveur – une sensation étrange mais pas déplaisante. C'était un luxe de pouvoir suivre les plans d'un autre, pour changer. Le *do it yourself* est un bon credo, sauf s'il signifie de tout faire seul.

La scène me rappela Al, le premier batteur de Green Day. C'était lui qui m'avait proposé d'être leur roadie en 1990, sans se douter que j'allais garder mon poste auprès du groupe plus longtemps qu'il ne garderait le sien.

Il était à la fois le terme manquant de cette équation et l'exemple parfait du « chemin non emprunté », à l'image d'autres chemins que j'espérais éviter. C'était grâce à lui que ma vie s'était retrouvée liée à celle de Green Day, ce qui en faisait un bon début pour comprendre comment et pourquoi tout avait changé. Afin d'appréhender le monde étrange dans lequel je me trouvais maintenant, j'avais besoin de me rappeler d'où nous venions et qui nous avions été.

Je pensais à Al à cause du bateau à bord duquel nous venions de monter. Al et moi étions devenus amis en naviguant ensemble bien avant nos premières tournées. Chaque semaine, il me prenait dans son canoë, généralement pour aller dans des endroits où nous nous faisions tirer dessus ou arrêter par les garde-côtes. Des endroits pourtant magnifiques et emplis d'une étrange tranquillité.

Sous chaque dock où patrouillaient les garde-côtes, nous étions cachés, baissés dans le bateau, retenant notre souffle – chose très difficile à faire lorsque des stalactites gluantes frottent votre visage. Puis nous pagayions vers le large et parlions de filles pendant des heures.

Les dimanches avec Al. C'était la tradition – et une bonne préparation pour ce qui avait suivi lors de nos tournées.

Je me demandais s'il possédait toujours ce canoë. Bien sûr – il ne jetait jamais rien. Pas même une pile de lettres, fermées, à l'attention de son premier groupe. Alors que je pensais à lui, une vague de quelque chose ressemblant à du ressentiment me prit au dépourvu.

Al avait toujours jugé sans merci les autres et leurs comportements, mais lui-même n'avait pas toujours été irréprochable. En y réfléchissant, je me reconnaissais un peu dans sa façon d'être, ce qui me rendait directement moins sympathique. Nous étions du même genre.

Je me demandais ce qu'il aurait pensé s'il m'avait vu là.

Aurait-il été déçu ?

« Tu traînes toujours avec ces types ? » C'est ce qu'il m'avait dit la dernière fois que le sujet était revenu sur la table.

Assis à l'arrière du bateau, je lui écrivis une lettre.

« Cher Al, commençait-elle.

« Je suis avec tes anciens compagnons de groupe, en croisière sur un canal thaïlandais à bord de vieux bateaux. C'est plutôt drôle, je pense que tu aurais apprécié.

« Crois-moi ou pas, mais je suis de nouveau en tournée avec eux. Ils mènent une vie vraiment bizarre ces derniers temps, mais il y a beaucoup à dire sur ce sujet, en fait. Ils se retrouvent chaque jour dans des endroits différents. Ça permet de toujours avoir de nouveaux sujets de discussion intéressants. Je n'aime pas tous les endroits où nous allons, ni tous les gens que nous rencontrons, mais j'aime leur détermination. Tu te rappelles combien ils étaient paresseux ? Maintenant ils ne peuvent plus s'arrêter de travailler. J'aime

le fait qu'ils affrontent toujours de nouveaux défis, et qu'ils les affrontent *ensemble*. Pour moi, c'est ça le succès. C'est une chose à laquelle nous ne nous sommes jamais opposés. N'est-ce pas ?

« Tu te rappelles quand nous avons commencé à nous éloigner les uns des autres – toi, moi et beaucoup de nos amis proches ? Nous nous voyons dorénavant une fois tous les cinq ans, toujours à l'occasion d'une soirée déprimante où tout le monde a l'air triste et parle de son boulot. Nous avions l'habitude de parler de fanzines et de groupes. Avec ces gars, c'est toujours le cas. Ces choses *sont* nos boulots, pour le meilleur ou pour le pire, même si je pense que nous nous opposions au mélange de la créativité et de l'argent. C'est logique, en théorie. Mais leur travail a fini par permettre à leur monde de s'ouvrir et de m'accueillir. Le tien ne l'a jamais permis.

« Ouais, je traîne toujours avec "ces types". Ils m'appellent à chaque fois qu'ils passent en ville. Pendant quelques années, nous n'étions plus en très bons termes, mais ces derniers temps on se parle beaucoup. Quand ta vie change en permanence, il y a plus d'opportunités pour appeler et pour se réconcilier – tu n'as pas à attendre que quelqu'un meure. Il n'y a rien de tel que du temps passé ensemble pour se remettre sur la même longueur d'onde. Pour le moment, je ne trouve aucune raison de t'appeler, et la dernière fois que tu m'as invité, c'était pour ton mariage il y a dix-sept ans. Pour ce que ça vaut, je suis désolé d'avoir été un mauvais témoin. J'étais trop jeune. Nous l'étions tous les deux. Ta mère nous avait conduits à la cérémonie.

« À quand remonte la dernière fois que nous avons fait du bateau ensemble ou que tu en as fait avec des vieux copains ? C'est presque suffisant pour te laisser penser que ces gars ont tout compris, Al. Je sais que tu as fait tout ton possible pour t'éloigner de Green Day, jusqu'à ne pas encaisser ta part des ventes de l'album sur lequel tu as joué. Je ne sais pas si c'est noble ou stupide, mais je comprends. Tu ne veux pas en faire partie du tout.

« Mais qu'en est-il de tous nos amis qui *n'ont pas* suivi leurs rêves, qui ne se sont pas battus pour un succès à leur mesure ? Qui se sont calcifiés, qui ont séché sur pied ? C'est quelque chose qui me rend encore plus malade – et pourtant personne n'est déçu ni en colère contre eux parce qu'ils se sont compromis. Ils se sont essoufflés, ils ont arrêté de produire. Nos amitiés étaient beaucoup plus faciles à maintenir quand il y avait de nouveaux albums ou de nouvelles parutions à partager, des succès à célébrer, des frustrations pour lesquelles montrer de la sympathie. Tré revient tout juste de Cuba où il a étudié avec des batteurs et il a plein d'histoires à raconter. À quand remonte la dernière fois que toi ou moi avons appris un nouveau rythme ?

« Je fais ce voyage pour essayer de comprendre les différentes directions que nos vies ont prises. Je sais que tu es heureux de la tienne. Je suis heureux de la mienne, moi aussi. Elle est calme et livresque, pour sa plus grande part. C'est pourquoi je suis content d'être ici, torse nu, à prendre le soleil et à admirer les maisons sur pilotis devant lesquelles nous passons. C'est touristique – pas comme un dimanche avec Al – mais c'est quand même cool.

« Un petit radeau piloté par un trans thaïlandais avec un bar brinquebalant posé dangereusement sur le pont vient juste de se garer à côté de nous. Tu te rappelles de Bill Schneider ? Il est manager de tournée de Green Day maintenant. Mon ancien boulot – ah ! Il achète deux bières fraîches et m'en tend une.

« À la tienne. »

3

Billie raconte que lors de notre première rencontre, il était sous acide. Nous étions allongés sur le capot d'une voiture, devant une salle de concert. Blatz n'allait pas tarder à jouer, et Billie en était le deuxième guitariste. J'étais le deuxième batteur, vous pourriez donc penser que nous nous étions déjà rencontrés. Mais c'était Blatz, le groupe d'Eggplant[2].

Billie stressait à l'idée de monter sur scène. Il n'arrêtait pas de rabâcher ses peurs, encore et encore. « Si tu répètes ça encore une fois, l'avais-je averti, je m'explose la tête contre cette voiture ».

« J'ai le trac », répéta-t-il, parce qu'il n'écoutait pas, ou alors parce que l'acide lui susurrait des pensées diaboliques à l'oreille. L'instant suivant, je m'éclatai la tête contre le capot.

C'est très probable, mais je ne m'en rappelle pas.

Mon amitié avec Billie s'est développée plus tard, alors que nous sillonnions le pays pour la première tournée de Green Day. À l'époque, Al était celui que je connaissais le mieux. Nous étions déjà de vieux amis.

Billie et Mike étaient plus jeunes de quelques années et étaient arrivés beaucoup plus récemment dans la scène. Ils écrivaient les chansons, mais c'étaient les connaissances d'Al

2 Blatz a joué entre 1989 et 1992. Robert Eggplant éditait aussi le fanzine *Absolutely Zippo!*

et son dynamisme qui permirent au groupe de réellement démarrer. Avant qu'Al ne les rejoigne, ils n'avaient jamais eu de batteur fixe et Eggplant était leur seul fan.

Al était un bosseur, à l'éthique irréprochable. Il dégota un van et organisa la tournée. Il trouva dans des poubelles du matériel de sérigraphie pour imprimer des t-shirts. Sans lui, il est peu probable que Green Day soit jamais sorti du jardin d'Eggplant.

Al tira également des ordures du papier à en-tête du label IRS et écrivit une fausse lettre exprimant un intérêt de la part du label pour le groupe. Elle a été incluse dans le premier album de Green Day, avec en prime la réponse cinglante, anti-major, également écrite par Al. Une bonne blague – s'il avait au moins pris soin d'avertir le reste du groupe que la lettre était fausse.

Avec sa personnalité et son dynamisme surdimensionnés, Al était le leader incontesté et j'étais son bras droit – ou peut-être était-il le mien. Dans le van, le déséquilibre des pouvoirs était évident : Al conduisait et j'étais assis à ses côtés, pendant que les gamins formaient leur petit groupe à l'arrière. Al n'arrêtait jamais de parler. Billie dormait beaucoup. Mike lisait une Bible que sa copine lui avait donnée, jusqu'à ce qu'une nuit la tentation de la jeter par la fenêtre soit trop grande pour que j'y résiste.

Ce n'est que quand nous sommes tombés en panne à Harrisburg que les choses ont changé. La transmission de rechange coûtait cinq cents dollars. Al et moi avions secrètement mis de côté cette somme, prélevée de la cagnotte du groupe dans l'anticipation d'un tel désastre. Grâce à notre prévoyance, nous étions sauvés !

Mais au lieu de nous remercier, Billie et Mike étaient furieux. Ils étaient dégoûtés, et à juste titre. Nous avions comploté dans leur dos et pris des décisions que nous n'avions pas à prendre.

C'est ainsi que je suis devenu ami avec Billie et Mike : à force de longs trajets et d'erreurs. Alors qu'ils gagnaient en assurance, leurs personnalités particulières émergèrent et la dynamique de la tournée changea.

Al commença à craquer alors que le reste du groupe s'émancipait. Il avait toujours été un fou, un visionnaire, un peu missionnaire sur les bords, mais il n'avait jamais été amené à jouer ce rôle à temps plein. Il gardait pour lui sa vie privée pour compenser avec son image publique ultra-sociable. Il semait la zizanie, puis battait vivement en retraite – et avait toujours une échappatoire.

C'est ce qui le différenciait du reste du groupe : il avait deux vies. Il suivait deux routes à la fois ; il couvrait ses arrières. C'était un puriste farouchement intransigeant, avec un compte épargne et une voie de rechange qu'il pouvait emprunter le moment venu.

Il n'était pas le seul ; la plupart des gens ont un plan B ou un filet de secours – mais pas Billie, ni Mike. On pourrait reprocher à Al l'idéaliste la signature de Green Day sur une major, car il faisait passer l'idéalisme punk pour un jeu de société réservé à ceux qui ont d'autres choix, un luxe que Billie et Mike ne pouvaient s'autoriser.

Toute tournée implique une personne qui craque dans la dernière ligne droite. Sans nulle part où se cacher, Al monta dans la couchette du van et s'éteignit. Il resta allongé là-haut pendant les deux dernières semaines, ne descendant que pour jouer lors des concerts ou pour aller chier. Le porte-parole grande gueule du groupe venait de la fermer. Il frappait un tom pour répondre à nos questions : un coup pour non, deux pour oui. À toute question à laquelle il ne pouvait répondre ni par oui ni par non, Al opposait un silence de plomb.

Mike, par contre, fut celui que cette tournée transforma le plus. Je lui avais fait subir une séance de relooking dont il avait vraiment besoin, coupant ses longues dreadlocks

et ses manches, et plongeant sa tête dans du peroxyde. La transformation fut incroyable et les résultats immédiats. Il disparut le jour suivant et réapparut au concert *au volant* d'une décapotable rouge cerise avec à ses côtés une jolie fille au teint bronzé.

En regardant la scène sans en croire nos yeux, nos mâchoires touchaient terre. C'était le même vieux Mike, toujours aussi toqué, mais la façon dont les autres le voyaient avait changée du jour au lendemain. Sa copine chrétienne était manifestement de l'histoire ancienne. Depuis, Mike a conservé le même style avec quelques ajustements mineurs.

Billie ne ramena de cette tournée qu'un mauvais cas d'irritation de la peau due au sumac de l'Ouest. Vous pouvez l'entendre crier à ce propos dans la version de Green Day de « My Generation ».

Al fut accepté à l'université et déménagea. C'était un bon gars, mais déchiré entre deux vies. Ou alors piégé entre les valeurs inculquées par ses parents et celles de la scène punk – comme la plupart d'entre nous, je suppose.

Il ne s'était jamais compromis, mais il n'avait jamais persévéré non plus. Ni dans le punk ni dans ses projets et plans divers. Il pouvait fièrement adopter une position, mais il ne la tenait jamais bien longtemps. Je m'identifiais plus aux rêves d'Al qu'à ceux de Billie et de Mike, mais Al se rétractait toujours – il ne les suivait jamais jusqu'au bout. Il les empêchait de se réaliser, en fait.

Un jour, nous avions trouvé un restaurant à vendre qui était l'endroit parfait pour « Al's Cool Place », le projet dont il me rabâchait les oreilles depuis notre première rencontre. Pourtant, une fois son rêve à portée de main, il battit en retraite.

« Je pourrais le faire, m'avait-il confié. C'est trop tentant, alors n'en parlons plus. »

Billie et Mike étaient là pour le long terme. Même si je n'étais pas d'accord avec certains choix qu'ils ont plus tard été amenés à faire, je les respectais. Je préférais une lutte longue et pleine de compromis plutôt qu'une retraite rapide, qu'elle se fonde ou non sur des principes.

Green Day fit une tournée de plus avec Al à la batterie et moi comme roadie. Malheureusement, mon souvenir le plus net n'en est pas un bon. Billie, Mike et moi sommes sur la route entre Vancouver et Seattle, deux heures après avoir passé la frontière vers les États-Unis. Aucun de nous trois n'a mangé de la journée, et personne n'a le moindre centime en monnaie américaine. La cagnotte du groupe est avec Al, qui roule avec le groupe de première partie. Soudain, ils nous dépassent sur l'autoroute, en rigolant tout en s'empiffrant. Ils accélèrent et disparaissent.

Enragés, nous retournons à Seattle et déterrons l'herbe que nous avions cachée avant de passer la frontière pour le Canada. Nous la fumons sur le parking d'un Jack-in-the-Box[3] en espérant que la drogue apaise notre faim.

Bien sûr, elle ne fit que l'empirer.

3 Chaîne de fast-food américaine typique de la côte Ouest.

Mes goûts en matière de lecture tendent déjà vers l'ennuyeux et l'obscur, alors imaginez les bijoux qui prennent la poussière sur mes étagères : *The Human Face of Socialism: The Political Economy of Change in Czechoslovakia*, publié en 1973 ; *Peddlers and Princes*, le témoignage le plus aride qui soit sur l'échange et le troc dans l'Indonésie du milieu des années 1950. Des trucs qui endormiraient même le plus fanatique des buveurs de café (c'est moi !), et que je garde pour mes séjours dans des pays dont je ne connais même pas la langue, où le manque de distractions et d'interruptions me permet de me concentrer pleinement sur mes pensées. Le genre de situation où même une liste d'ingrédients dans ma langue s'avère être une lecture fascinante qui peut aider à conserver sa santé mentale, puisque sans distractions vous pouvez entendre un peu trop clairement les voix dans votre tête.

C'est pourquoi lorsque Billie me rejoignit, le matin, au bord de la piscine de l'hôtel, il fut accueilli par un « bref topo » sur les Tigres tamouls et leur longue lutte pour un État indépendant, un sujet qui m'avait déjà gardé éveillé une bonne moitié de la nuit. Il écouta avec intérêt, mais l'effet retomba dès qu'il devint évident que je n'avais rien de précis à raconter. Hélas, mon professeur de père m'avait appris à donner des cours et non à parler.

Aucun gauchiste de salon ne pouvait l'être plus que moi, assis dans la piscine d'un des hôtels les plus chers au monde. Que puis-je dire ? Green Day payait la facture, alors j'en profitais. Je plongeais dans la piscine, chose encore nouvelle pour moi, n'en ayant pas dans mon jardin – d'ailleurs je n'ai même pas de jardin puisque je vis à New York. Au lieu de quoi nous avons des restaurants indiens ouverts en continu et le métro.

Quand je sortis de la piscine, Tré était là. Je lézardais un moment avec lui et Billie, mais ils semblaient tendus. Leurs yeux étaient tirés par le stress. Nous n'étions plus qu'à quelques heures du premier concert de cette tournée asiatique et ils étaient inquiets.

Cette photo est l'une des rares qui ait été bien développée : Billie et Tré morts de trac sur le toit de l'hôtel. Les gratte-ciels de Bangkok à l'horizon.

Billie parlait de son père décédé pendant son enfance. Il était batteur et avait soutenu Billie lors de ses tout premiers concerts, à l'âge de cinq ans. Trente-trois ans plus tard, l'enfant prodige avait toujours un reste de trac.

Nos parents étaient un sujet que nous n'abordions quasiment jamais lors de nos premières tournées, quand nous n'étions encore que des gamins. Billie n'avait jamais dit non plus qu'il était un vrai musicien. Dans le monde du punk, c'était quelque chose de honteux. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il m'avait montré une copie de son premier album, *Look for Love*, sorti douze ans plus tôt que le *1,000 Hours de Green Day*.

La paternité était devenue un sujet de conversation récurrent, la plupart d'entre nous étant devenus parents.

« Il était routier, tu sais ? a commencé Billie. Et juste avant sa mort, les routiers ont tenu une soirée en son honneur. Ils ont fait un grand discours qui disait combien les routiers étaient une grande famille. Ils lui ont promis de prendre soin de sa femme et de ses enfants, et de faire attention à ce que tout se passe bien pour nous. Tout le monde était en larmes. »

Il marqua une pause, puis haussa les épaules.

« Bien sûr, ils n'ont rien fait du tout. Mais c'était un beau discours. »

La mère de Billie avait élevé six enfants toute seule. Après trois décennies à travailler comme serveuse, elle démissionna enfin quand Green Day fit fortune. Ce fut l'occasion d'une fête, mais quelques mois plus tard, elle fit venir Billie pour une discussion de mère à fils. « Je m'ennuie, lui avait-elle dit. Mes clients me manquent. Je ne sais pas quoi faire de mon temps. »

Elle était désolée de décevoir Billie, mais elle finit par reprendre son ancien travail – qu'elle exerce toujours, non pas au restaurant où Green Day a joué son premier concert, mais un peu plus bas dans la même rue.

Mes parents, eux, n'étaient plus là depuis longtemps, ils étaient décédés tôt comme le père de Billie. Mais Green Day les avait connus – c'est la différence entre mes anciens amis et les plus récents. Mike se rappelait du désordre cataclysmique de ma maison d'enfance. Billie se souvenait du pain au levain de mon père. « J'adorais l'odeur quand je rentrais chez toi », disait-il.

Ce sont les derniers mots au sujet de nos parents qu'il a prononcés, alors que lui et Tré se dirigeaient vers leur chambre en vue de leur premier concert. Mes sens s'éveillèrent alors que je me rappelais soudain l'odeur piquante du levain.

Je restai dans la chaise longue à sécher au soleil à réfléchir aux différentes conditions dans lesquelles nous avions tous grandi. Par le passé, ces contrastes n'étaient pas évidents. Ils sont apparus plus tard, de façon inattendue.

5

Bill Schneider m'avait prévenu qu'il fallait être extrêmement ponctuel lors des départs. Les traînards étaient laissés derrière et devaient rejoindre l'aéroport ou le lieu du concert par leurs propres moyens. Il n'y avait ni excuse ni d'exception à la règle, pas même pour les membres du groupe.

Bill avait ses astuces pour que tout aille comme sur des roulettes. Par exemple, Mike gardait un téléphone secret sur lequel sa femme pouvait l'appeler. Tôt ou tard, il finissait par l'utiliser pour appeler quelqu'un d'autre et devait se trouver *un autre* téléphone dont personne ne connaissait le numéro. Personne sauf Bill. Il gardait une liste de tous les numéros secrets de Mike, et d'un geste il pouvait tous les appeler en même temps.

Il était facile de s'imaginer Mike courant et jurant, ses six téléphones en train de sonner. Le plus difficile aurait été de garder un air sérieux s'il était apparu dans le hall de l'hôtel, de la fumée lui sortant des oreilles. Mike n'était pas du genre à souffrir en silence.

Je me rappelais combien il était dur à l'époque de nos premières tournées de rassembler tous ces gars à l'heure du départ. Le Green Day que j'avais connu n'était pas particulièrement discipliné. Par sécurité, je m'habillai rapidement et descendis de l'ascenseur avec quelques minutes d'avance.

À ma grande surprise, je me retrouvai face à tous les autres, prêts au départ. C'était moi qu'ils attendaient !

Quelqu'un avait dressé ces gars, ou alors ils s'étaient dressés eux-mêmes – preuve que les gens *peuvent* changer. Je n'avais jamais vu un groupe de personnes faire *quoi que ce soit* sans devoir supporter une longue attente, surtout en tournée. Cette précision inattendue était rafraîchissante ; elle permettait d'éviter les querelles habituelles. À deux heures pile, nous marchions rapidement vers une flotte de fourgons. Le lieu du concert se trouvait à des kilomètres de la ville, comme le sont souvent les stades.

Dans le quartier d'affaires de Bangkok, chaque pâté de maisons était orné de gigantesques monuments à la gloire de la famille royale. Les rues grouillaient de soldats, de flics et de sympathisants vêtus d'uniformes dépareillés avec des photos du roi scotchées sur leurs mobylettes. Tout ça dans un pays dont le nom se traduit par « pays de la liberté ».

Les sensations oppressantes de militarisme et de monarchisme étaient tellement dominantes qu'elles semblaient impénétrables ; cependant, quelques mois seulement après notre séjour, la ville fut prise par des rebelles en provenance de la campagne qui demandaient entre autres le renversement du roi.

Un signe d'espoir – jusqu'à ce que les rebelles soient massacrés par les militaires, les vrais dirigeants du pays.

Notre van fit un rapide crochet pour satisfaire l'envie soudaine de Billie d'acquérir un uniforme. Je tins ma langue, attendant devant la boutique de fournitures militaires.

Dans le stade, les techniciens de Green Day étaient occupés sur scène à tourner des boutons et à accorder les instruments. Ils avaient formé leur propre groupe pour faire les balances, Hearing Impaired ; j'attendais devant la scène avec impatience, mais mes grands espoirs furent douchés. Ils jouaient uniquement des reprises, de façon fade qui plus est.

Je regardais autour de moi, un peu perdu. C'était la partie de la tournée que je craignais le plus, quand chacun faisait ce

qu'il avait à faire et que j'étais laissé seul, sans but. À l'époque où j'étais le roadie de Green Day, je débordais d'activités lors des concerts. Je cherchais des trucs à faire, j'essayais de mériter ma place. Là, je me retrouvais avec quatre ou cinq heures à perdre, sans compter leur set qui en faisait trois de plus.

En sortant du stade par l'arrière, je ne m'attendais à rien de plus qu'un peu d'air frais. Mais ce fut comme traverser un portail vers un autre monde.

Le glamour disparut d'un coup, et avec lui la tension qui l'accompagnait. C'était comme passer d'un casino de Vegas à une ruelle sombre et vide, même si les alentours de Bangkok étaient ensoleillés et éclatants.

Deux vigiles thaïlandais arborant un air d'ennui profond étaient assis et fumaient langoureusement dans la chaleur ambiante. Une famille sortait des chaises pliantes d'une voiture. Pour aller à la plage ou au concert ? À part eux, il n'y avait personne en vue.

Le parking du stade s'étendait devant moi, et au-delà – rien. Des champs et des arbres, aussi loin que je pouvais voir. Je me sentais revigoré, mais un peu vide, comme si je descendais de scène ou émergeais à l'instant d'un rêve.

Pour la première fois du voyage, je ressentis le choc et l'excitation d'être dans un lieu vraiment étranger. Jusqu'alors, j'étais resté ou bien avec mes amis, ou bien dans des endroits saturés de touristes. Là, je n'avais *aucune* idée d'où j'étais.

La route goudronnée disparut en même temps que le parking. Je passai sous l'autoroute par laquelle nous étions venus et bifurquai à la première occasion. Le chemin de terre, plein d'ornières et de flaques, était semblable à ceux sur lesquels j'avais traversé les fermes du Midwest américain.

J'étais comme ivre. Il n'y a rien que je préfère au fait de descendre une rue inconnue.

Quelques cyclistes passèrent lentement, un par un. Mais d'où pouvaient-ils bien venir ?

Une longue barrière métallique barrait la route, coupant l'accès aux voitures, s'il y en avait eu. Plus j'avançais, plus

j'avais l'impression d'être escorté par des cyclistes et quelques piétons qui sortaient de nulle part, émergeant du feuillage épais et luxuriant qui poussait à hauteur d'homme des deux côtés du chemin.

Ça me préoccupait, mais je ne m'alarmais pas pour autant. Jusqu'à ce qu'un peu plus loin, au milieu de la route, apparaisse un énorme groupe de gens vêtus de haillons. Par sécurité, je bifurquai à droite, taillant mon chemin au travers des buissons. Alors que je posais le pied sur une nouvelle route, un soldat en moto surgit d'un virage à pleine vitesse et manqua de peu de m'écraser. Il entra dans une espèce de base militaire cachée dans la végétation qui ressemblait à un squat incendié.

Que faire ? Quand vos préjugés s'effondrent, tout devient un complet mystère. Vous pouvez comparer avec des situations familières ou bien baisser les bras, accepter votre impuissance et le fait que vous n'avez aucune idée de ce qui vous arrive. Vous pouvez jouir de la situation ou bien laisser la panique et l'angoisse vous gagner.

La côte apparut au loin, au bout d'un grand parking – mais les flaques que j'apercevais à distance étaient en réalité des douzaines et des douzaines de chiens allongés. Après meilleure inspection, ils n'étaient pas endormis, ils étaient morts et des milliers d'asticots infestaient leur chair.

Malgré la nausée, je ressentis une étrange sensation de soulagement. C'était idiot de se promener sur une côte sauvage jonchée de cadavres de chiens sans connaître un traître mot de thaï, mais je me sentais plus libre que jamais. Ces dernières années, je m'étais inquiété d'être devenu trop prudent. Je réalisai tout à coup que mes peurs étaient clairement infondées : j'étais plus dingue et forte tête que je ne l'avais jamais été.

Un jour ma chance s'en irait, mais s'il y avait un moment où il fallait pousser le bouchon un peu plus loin, c'était maintenant. Si je me blessais ou me faisais arrêter, Green Day était dans le coin pour m'aider. Je n'avais jamais rien eu qui se rapprochait autant d'une assurance santé.

Je contournai un cadavre de chien pourrissant et manquai de trébucher sur un autre. Même chose avec les gardiens de sécurité que je rencontrais à l'autre bout du parking. J'avançais avec autant d'autorité et de suffisance que possible, singeant l'allure des gardes du corps de Green Day. Peut-être qu'avec un peu de chance, ils me prendraient pour un militaire américain en permission.

Les uns après les autres, les agents de sécurité me firent signe de passer.

J'entrai dans un quartier résidentiel côtier, clôturé et rempli du genre de maisons appréciées des diplomates et des despotes déchus du tiers-monde : basses et fortifiées. Les seules personnes en vue étaient des domestiques.

Puis finalement, j'arrivai sur la côte et mis mes pieds fatigués à tremper. J'ouvris mon bouquin à la page cornée et fus immédiatement plongé dans l'histoire.

Les Tigres tamouls venaient juste de se séparer en factions rivales, certaines entraînées par l'OLP et d'autres par le FPLP[4].

Un truc fascinant ! En totale immersion, je perdis conscience du monde alentour.

Lorsque j'émergeai de ma rêverie et retournai au stade, la scène semblait fade et surcontrôlée. Il y manquait l'esprit frénétique du centre-ville de Bangkok et l'insouciance de ma promenade dans la cambrousse. Un peu stupidement, j'avais pensé que les concerts seraient plus furieux en Asie qu'aux États-Unis – ce qui aurait peut-être été le cas dans une salle plus petite, moins chère et moins excentrée.

Les seules étincelles que je pouvais voir se trouvaient dans les yeux des fans : ils brillaient d'une énergie positive, quoique silencieuse. Même les gros durs de punks qui prirent la pose pour mes photos étaient calmement excités à l'idée de voir Green Day, qui venait en Asie du Sud-Est pour la première

4 Les Tigres de libération de l'Eelam Tamoul forment une organisation indépendantiste du Sri Lanka principalement active entre 1976 et 2009. L'Organisation de libération de la Palestine (OLP) et le Front populaire de libération de la Palestine (FPLP) sont deux organisations palestiniennes.

fois depuis treize ans. Pour beaucoup de fans, c'était leur première occasion de voir le groupe.

Néanmoins, la foule n'était pas particulièrement jeune. Dix ans plus tôt, Green Day jouait surtout pour des préadolescents qui ne comprenaient pas le propos de leurs chansons. Heureusement, le groupe avait dépassé cette phase de sa carrière. Maintenant, le public de Green Day – aux États-Unis comme en Thaïlande, apparemment – était réellement de tout âge. Plus qu'à la plupart des concerts indépendants.

Même si ce concert n'a pas été pour moi une expérience complètement nouvelle et unique, il m'a permis de remplir un besoin plus simple et urgent. Ces derniers temps j'avais assisté à trop de concerts mornes, j'avais lu trop de livres fades. J'avais assisté à trop de funérailles et de mariages qui laissaient tout le monde dans la salle insatisfaits et curieusement indifférents. Je cherchais une sensation de délivrance, un esprit de corps. Était-ce trop de demander un événement qui enthousiasmerait tout le monde ? Qui serait important pour tous ? Que personne ne souhaiterait secrètement fuir ?

Je regardais la foule se déverser dans le stade, remplir lentement les estrades supérieures et se regrouper devant la scène – dix mille personnes en tout. Puis les haut-parleurs crachotèrent : « C'est l'heure de montrer notre respect envers notre roi bien-aimé. » De la musique martiale jaillit des mêmes enceintes et, devant mon regard atterré, tout le public se tourna dans la même direction et prit une expression de révérence, au bord des larmes. Sûrement de l'ironie.

« Excusez-moi, parlez-vous anglais ? Parfait. Dites-moi, c'est pour de vrai ? Tout le monde aime *vraiment* le roi ? »

D'après le type se tenant juste à côté de moi dans le public, un dandy avec un chapeau melon à la *Orange mécanique*, c'était le cas. Mais il se mit aussi à clamer qu'il n'y avait pas de groupes punk thaïlandais – un tas de conneries, comme le sait n'importe quel lecteur des reportages de Luk Haas dans

Maximumrocknroll[5]. Son opinion était donc suspecte. Tout de même, la vue de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf personnes prenant position *contre* la démocratie était énervante. Un bel exemple de solitude au milieu d'une foule.

J'espérais voir Green Day emmener le public dans un de ces chants enthousiastes pour lesquels ils sont connus, comme cette fois au Canada où Billie avait poussé la foule à huer le christianisme et à crier « *Fuck Christ!* »

Quand la belle-mère de Billie, pasteure dans le Minnesota, en avait entendu parler, elle l'avait assez mal pris.

Tous ensemble : « *Fuck the king! Fuck the king!* »

Mais ça n'arriva pas. Au lieu de mettre les pieds dans le plat, Billie se servit de ses mains. Il fit le pire faux pas possible, quasiment dès l'entrée du groupe sur scène.

Il se lança dans une parodie de prédicateur sudiste, à la Reverend Horton Heat. « J'ai besoin d'un témoin ! » cria-t-il, tirant une jeune volontaire du premier rang.

Malheureusement, Billie n'avait pas lu le dépliant *Ce qu'il faut savoir sur la Thaïlande*, disponible dans l'avion.

« Règle numéro 1 : Ne *jamais* toucher la tête d'un Thaïlandais ! Cela est considéré comme une offense, une insulte honteuse. »

L'enthousiaste volontaire faisant face au public, Billie ne put voir son expression mortifiée lorsqu'il posa ses mains sur sa tête. Toute la foule en eut le souffle coupé et se mit à gronder. Certains tournèrent même le dos au groupe, mais Billie était trop pris dans son rôle pour s'en rendre compte. Il garda ses mains sur la tête de la fille deux bonnes minutes pendant que Mike et Tré continuaient à jouer derrière lui.

« Et maintenant tu es sauvée ! »

Aïe !

---

5 Luk Haas est le fondateur du label Tian An Men 89 qui se consacre depuis 1993 à éditer des disques de groupes punks venant de pays largement ignorés par les scènes du Nord. *Maximumrocknroll* était un fanzine collaboratif étatsunien ayant documenté les scènes punks du monde entier de 1982 à 2019.

Mais j'aurai au moins eu cette vision que j'espérais tant, celle d'une foule unie, émue.

Le groupe ne se rendit pas compte de ce qui s'était passé. Je n'aurais sûrement pas dû en parler le lendemain, car Billie ne l'a pas très bien pris. Il a eu l'air irrité du fait que je mentionne la chose.

« On fait juste ce qu'on fait, dit-il. Tu ne peux pas prendre en considération chaque détail. »

Il avait raison. Mais peut-être aurait-il mieux valu répondre : « Oups ! Y a-t-il quelque chose que je ne dois pas toucher à Singapour ? »

Le dîner nous était servi aux concerts, mais pour les autres repas il fallait nous débrouiller. Les restaurants des hôtels étaient outrageusement chers – cent cinquante bahts le café à Bangkok, alors qu'une brochette de poulet au saté coûtait dix bahts dans la rue. La solution évidente était d'aller manger en ville à tous les repas, mais affronter le monde extérieur dès le réveil était trop dur.

Au lieu de ça, nous nous levions tous tôt, quelle que soit l'heure à laquelle nous nous étions couchés la veille. À 10h45, il y avait une ruée vers le buffet de l'hôtel. Staff, managers, gardes du corps et musiciens de tournée arrivaient avec les yeux rouges, en manque de sommeil, et engloutissaient autant de nourriture que possible avant la fermeture de 11 heures. Mike et Tré se joignaient généralement au groupe juste pour la compagnie. Pas Billie – c'est un lève-tard.

Ça me rappelait l'ancien petit-déjeuner complet à quatre-vingt-dix-neuf cents, à Leshko's sur l'Avenue A. Les portes de tous les squats du Lower East Side s'ouvraient quelques minutes avant 11 heures, et on pouvait observer une armée de pouilleux sprinter à travers le parc. Je n'avais jamais vu de punks courir avant ça, sauf devant les flics.

Chercher un petit-déjeuner ou une salle de bain dans une ville inconnue peut pousser n'importe qui aux larmes, même

dans son propre pays. Rien ne peut vous faire vous sentir plus impuissant et perdu. Non seulement la nourriture au buffet de l'hôtel était gratuite, mais on pouvait aussi se servir tout seul, ce qui permettait à chacun de se sentir chez lui. Les différentes bandes se mélangeaient d'une façon qui ne se retrouvait pas vraiment le reste de la journée, lorsque leur rôle respectif les envoyait sur des orbites différentes, même pendant les concerts.

Assez bizarrement, les seules attitudes un peu snobs auxquelles je fus confronté provenaient du staff. Ils semblaient dédaigneux envers toute personne ne faisant pas du « travail de vrai mec », les membres du groupe inclus. Mes tentatives pour les approcher en tant qu'ancien roadie tombèrent à plat.

Qu'ils aillent se faire foutre – j'avais assez donné par le passé, et maintenant je profitais de ma récompense à retardement : la croisière au soleil de l'ex-roadie. Il y avait des exceptions notables parmi eux, comme le pyrotechnicien, qui prit la peine d'être sympathique.

Un matin, je descendis dans le salon de l'hôtel et pris une table à côté de la fenêtre. La ville paraissait sereine, aussi bondée et chaotique que Bangkok pouvait l'être vue du vingtième étage. Puis je jetai un œil au reste de la pièce, et m'alarmai en remarquant que j'étais tout seul à l'exception de quelques hommes d'affaires. Je n'eus même pas le temps de me servir à manger : un serveur vint tout de suite prendre ma commande.

J'étais inquiet : le petit déjeuner était-il gratuit ou non ? Est-ce que tout le monde était parti ? C'était notre *dernier* jour en Thaïlande – avais-je fait une terrible erreur et raté le départ ?

Je lâchai un énorme soupir de soulagement en voyant Mike apparaître. Il m'aperçut et vint me rejoindre à ma table. Tout le monde était déjà parti, m'expliqua-t-il – tous, sauf le groupe et moi. Nous étions sur un autre vol plus tard dans la journée.

Mike et moi nous étions toujours adorés, mais cette adoration n'avait jamais atteint le niveau de mon amitié avec

Billie. Je le connaissais à peine en dehors de son rôle dans le groupe. Quand je pensais à Mike, c'était le plus souvent pour me rappeler combien il était drôle. À l'époque, son spectacle de marionnettes dans le van nous faisait rigoler à s'en pisser dessus, surtout quand il mettait *Sales at Zero*[6] de Neurosis et faisait du play-back avec sa marionnette.

Mais c'était il y a longtemps, tellement longtemps que ça aurait pu être dans une autre vie. Pour la première fois en dix ans, j'eus la chance de vraiment parler avec Mike. Immédiatement, je me rendis compte qu'il n'avait pas changé ; au lieu de ça, il s'était intensifié. Ses traits et ses manières, déjà exagérés à l'époque, étaient devenus encore plus extrêmes. Ses pommettes saillaient, ses yeux illuminés étaient braqués sur moi comme des phares. Si je ne l'avais pas connu, il m'aurait effrayé tant il ressemblait à un volcan au bord de l'éruption.

Certaines personnes ne sont jamais très présentes. Leur esprit est à la dérive, leur attention ailleurs. À quoi pensent-ils ? Vous ne le savez jamais.

Tout le contraire de Mike. Il est *extrêmement* présent. Comme la plupart des gens marrants, il est aussi incroyablement tendu. Il se comportait comme s'il était entouré d'une cour, même si nous n'étions qu'en tête à tête.

Lui et Billie étaient comme des frères – Mike étant de peu le cadet. Ils avaient des personnalités complètement différentes, mais se protégeaient farouchement l'un l'autre. Mike avait même habité chez la mère de Billie à leur adolescence, quand il n'avait nulle part d'autre où aller.

Sur scène, il était la quintessence du bassiste, le second couteau qui soutenait le chanteur. Hors de la scène, c'était l'inverse : Mike était bruyant et Billie calme. Mike était un cabotin – un comique par nature dont les imitations faisaient mouche d'une façon dévastatrice – et Billie était son parte-

6 Le vrai titre de l'album de Neurosis est *Souls at Zero*. Beaucoup de gens croyant qu'il serait un échec commercial s'y référaient à l'époque par le jeu de mots *Sales at Zero* (zéro ventes).

naire, celui qui gardait un air neutre. Ils formaient l'équipe parfaite. Mais qu'était Mike tout seul ?

Assis en face de lui, je ne pouvais m'empêcher de remarquer notre ressemblance – pas seulement dans nos coiffures assorties et nos t-shirts sans manches, mais aussi dans notre nervosité générale. Le décolorant a été créé pour les gens comme nous, ceux qui ont des sourcils épais et dont les mains virevoltent en tous sens, tels de petits oiseaux, et renversent les bouteilles d'assaisonnement quand nous discutons. Malgré nos cheveux blonds qui allègent artificiellement nos contenances, les gens croient toujours que nous sommes en colère – et peut-être ont-ils raison. Était-ce l'impression que je donnais aux autres, avec mon besoin constant d'être engagé à cent pour cent : celle d'un type à bout de nerfs un peu effrayant ?

Oui. Mais je pouvais me réconforter du fait que mon intensité n'effraierait jamais Mike. Avec lui, j'avais trouvé mon égal.

Assis ensemble à cette table, nous ressemblions certainement à un fou se disputant avec son reflet dans un miroir. En réalité, nous parlions de combien nous nous estimions chanceux – remerciant ceux et celles avec qui nous partagions nos vies à la maison, et les amis avec qui nous voyagions en ce moment même. Nous rigolions de l'improbabilité de nous retrouver tous les deux à prendre un petit-déjeuner à Bangkok. Qui l'aurait cru ?

Certaines choses n'ont pas besoin d'être dites, mais les choses passées sous silence sont souvent les meilleures. Nous nous les avouions donc, en prenant notre petit-déjeuner. Nous devenions sentimentaux à propos du présent.

Après ça, il ne restait plus qu'un membre du groupe avec qui rattraper le temps perdu.

7

Quand Tré remplaça Al, ce fut le jour et la nuit.

Tré semblait n'avoir *aucune* moralité, *aucun* scrupule, et ne s'inquiétait *jamais* de bien se conduire. Les seuls points communs d'Al et de Tré étaient leur besoin d'attention, en plus du fait qu'ils étaient agaçants – mais Tré, lui, était carrément insultant. Billie et Mike ont dû limiter les dégâts après que leur nouveau batteur a dit : « Il y a deux genres de filles : les salopes et ma mère. »

Personne ne devrait être jugé par rapport aux actes de ses parents, mais dans le cas de Tré, cela semble pertinent. Son père est un vétéran du Vietnam, revenu au pays avec la certitude d'avoir été arnaqué et utilisé ; après ça, il ne fit plus jamais confiance à personne et ne laissa personne lui dicter ses actes. Son seul souhait était que sa famille soit tranquille sur le terrain qu'il avait acheté, en haut des collines, à l'écart de tout.

Tré était sociable et ouvert, mais il était par ailleurs aussi farouchement indépendant et têtu que son récalcitrant de père. Il se fichait *vraiment* de ce que les autres pensaient de lui. En fait, il aimait leur taper sur les nerfs afin de provoquer des réactions déplaisantes. Il exprimait ainsi ses pensées sans entraves, ce qui était à la fois la pire et la meilleure de ses qualités.

En tournée, la devise d'Al était : *Comporte-toi toujours de ton mieux*. Et celle de Tré : *Sois toi-même*. Elle n'induisait pas nécessairement de l'indiscipline ou de l'ingratitude, elle signifiait simplement qu'il fallait s'assumer complètement. C'était plus honnête. Même si Tré pouvait être énervant ou embarrassant, il restait fidèle à lui-même.

Pour Tré, s'altérer ou se corriger revenait à être faux. Cette approche devint celle du groupe. Vingt ans plus tard, on la décelait toujours dans des petits détails, comme l'attitude de Billie après sa gaffe sur scène à Bangkok.

Mais Tré n'affirmait jamais avoir raison – il savait juste ce qu'il voulait et ce qu'il ressentait. Au final, il n'était jamais suffisant ni manipulateur, il n'était jamais sur la défensive. Cette qualité le rendait unique, du moins pour un adulte. Avec lui vous aviez parfois l'impression de voyager en compagnie d'un gamin de deux ans. Tré était à coup sûr le bébé du groupe.

Je n'avais voyagé qu'une seule fois avec Green Day après qu'il eut rejoint le groupe, et ce fut complètement imprévu – suite à leur invitation, ce qui n'était qu'un petit dépannage de l'autre côté de la frontière s'était transformé en un voyage d'un mois au Canada.

À l'époque, Green Day était dans une drôle d'impasse. Le passage d'Al à Tré était moins significatif que la soudaine montée en popularité du groupe. Ils faisaient toujours tout comme avant, mais leur public avait doublé ou triplé. Le groupe continuait à trouver ses concerts, mais les petites salles étaient maintenant remplies et le public serré à la limite du confortable.

À chaque fois que nous imprimions un nouveau lot de t-shirts, ils étaient immédiatement vendus et nous devions repasser par toutes les étapes de production. Après chaque concert, je me promenais avec du fric plein les poches, qui étaient pleines de trous.

En plus de charger l'équipement et de nous occuper du stand de t-shirts, l'autre roadie et moi devions retenir la foule déferlante afin que personne ne renverse le pied de micro en

plein dans la face de Billie. Deux roadies ne peuvent pas faire grand-chose contre un tsunami – surtout dans de petites salles où il n'y a pas de scène. Je finissais chaque concert en sueur et avec des bleus.

Puis l'inévitable arriva : le public brisa notre chaîne humaine et cassa une dent à Billie. Il la cracha entre deux couplets. Le reflet de la lune sur la dent alors qu'elle dessinait un arc au-dessus de la foule fut l'une des choses les plus gracieuses que j'aie jamais vues. L'expression de Billie était également impayable ; il leva un sourcil dans un air signifiant « on ne peut pas toujours gagner », et continua de jouer sans perdre le rythme une seule seconde.

Quelque chose devait changer, mais il n'y avait pas beaucoup d'exemples à suivre pour devenir populaire graduellement et sans difficulté. Les gars de Green Day avaient le choix : ils pouvaient s'adapter à leur nouvelle popularité, ou alors continuer tel quel jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'autre solution qu'un saut dans le vide.

Leur choix n'a pas été conscient, je crois qu'il s'agissait juste d'un manque de finalité et d'une inaptitude au compromis, ou d'une incapacité à trouver un juste milieu. Il est toujours plus simple de laisser les choses devenir tellement dysfonctionnelles et écrasantes que vous êtes forcés de faire une rupture nette – pas seulement dans une relation amoureuse, mais dans toutes les facettes de la vie.

Tré ne fut pas le seul à l'origine de l'envie de changement de Green Day, ou des idées hors des clous qui commençaient à germer. Cependant, il fit pencher la balance dans une certaine direction, assez différente de celle que j'étais en train de prendre. Malheureusement, j'étais bloqué dans mon rôle de pom-pom girl pour une scène qu'ils commençaient à dépasser. J'étais l'exemple parfait de l'entêtement du punk *do it yourself* – un extrême contre lequel se mesurer.

Certains soirs, tout ce que je pouvais dire ou faire avait tendance à leur faire lever les yeux au ciel. Je ne pouvais m'em-

pêcher de me sentir comme une copine qu'ils étaient sur le point de larguer.

Plus ils vendaient de t-shirts Green Day, plus ils en augmentaient les prix. Je pensais que nous devions plutôt les *baisser,* puisque les t-shirts étaient moins chers à acheter en gros. À leurs yeux, cette attitude puait le socialisme ou la culpabilité de classe moyenne.

« Il n'y a pas de mal à se faire de l'argent », m'expliquaient-ils d'un air condescendant.

Pendant un trajet de nuit, j'offrais des sandwichs à tout le monde.

« On a fait un millier de dollars au concert, avait rigolé Mike, et tu continues à faire des sandwichs au beurre de cacahuète ! »

Puis il en prit un.

J'étais heureux de partager mon repas, mais ça m'embêtait d'être aussi mal compris. J'aurais préféré un bon gros steak pour dîner. Malheureusement, Green Day ne me payait ni ne me nourrissait régulièrement, et le beurre de cacahuète était la seule chose que je pouvais m'offrir.

Ça n'avait jamais été un problème auparavant. Les précédentes tournées auxquelles j'avais participé étaient tout juste rentrées dans leurs frais ou faites à perte. Maintenant que l'argent arrivait, les choses devenaient compliquées.

Le groupe ne manquait pas de générosité – ils l'avaient toujours incroyablement démontré. Ils n'avaient jamais touché de salaire régulier et ne s'étaient jamais nourris correctement. Me payer aurait donné une dynamique bizarre à notre amitié – malheureusement, c'est ce que ne pas me payer provoquait aussi. Ça causait des moments d'incompréhension, comme celui avec Mike dans le van.

C'était un aspect malvenu du succès. Ils étaient arrivés à une drôle d'intersection dans leur carrière, et je me trouvais pris dans une position étrange, entre roadie et invité.

J'étais heureux tant qu'il y avait du café – mais après un

concert particulièrement éprouvant, il fut impossible d'en trouver alors qu'on m'en avait promis. Nous étions dans la campagne profonde à des kilomètres de la moindre boutique.

Et alors j'ai commencé à me plaindre.

J'étais en colère. Triste, aussi, de voir nos vies partir dans des directions opposées sans pouvoir faire quoi que ce soit pour l'empêcher.

Ce fut un tournant. Il n'y eut ni dispute ni au revoir, mais je n'ai plus demandé de partir en voyage avec eux et ils ont arrêté de me le proposer.

Il était temps que nos chemins se séparent. Je me sentais chez moi dans l'underground et Green Day se dirigeait vers des choses plus grandes. À mes yeux, leur façon de tourner ressemblait déjà trop à un business et à une routine. Les jours où nous voyagions sans rien me manquaient. Billie conduisant, moi assis à ses côtés, écoutant encore et encore la même cassette des Ramones. Quand il tombait de sommeil, nous trouvions une fabrique de matelas et nous nous effondrions sur les pièces défectueuses jetées dans les poubelles.

Une nouvelle ère avait commencé avec Tré dans l'aventure, et je n'étais plus qu'un vieux bagage – pas autant qu'Al, mais du même acabit. Ils n'avaient pas besoin d'un grand frère qui regardait par-dessus leur épaule et leur donnait tort, et je n'avais pas besoin de quelqu'un qui réévaluait à la baisse les valeurs sur lesquelles je jouais ma vie.

À la fin de la tournée, je fêtais mes vingt-quatre ans. En revenant dans la maison que nous partagions, après un dîner d'anniversaire stoïque et solitaire dans un restaurant, j'atterris dans une fête surprise totalement inattendue. La totale, avec des bougies et un gâteau que Green Day avait préparé.

Oui, ils en avaient fait encore un peu plus pour moi, même si nous n'étions plus vraiment d'accord.

Dans les années qui ont suivi, j'ai accompagné beaucoup d'autres groupes sur la route : Unwound, Chino Horde, Dillinger Four, Wardance Orange, I Farm et les Fleshies, entre

autres. J'aimais l'enthousiasme des groupes qui partaient pour la première fois en tournée, entre concerts annulés et fourgons qui tombaient en panne au bord de la route.

Mais j'ai rarement ressenti le même lien fraternel qu'avec Billie, Mike, Al et Tré – et la musique des autres groupes m'a rarement autant ému que celle de Green Day.

Ce qui me manquait le plus étaient les discussions. Les autres groupes allumaient l'autoradio pour ne pas être obligés de s'écouter. Avec Green Day, une tournée était une longue conversation, la plupart du temps à propos des filles : le corps féminin, leurs façons d'être, leurs attributs. Nous avions de longues discussions désinhibées, le plus souvent sur le sexe. J'avais entendu parler de filles s'ouvrant les unes aux autres d'une telle façon, mais jamais de garçons.

Je pensais que la « conversation de vestiaires » masculine était inévitable, mais avec les gars de Green Day ce n'était pas le cas. Mike et ses descriptions extasiées et amoureuses de fellations changèrent non seulement la façon dont je parlais de sexe, mais aussi comment j'y *pensais*. Leur franchise m'ôta le voile de peur et de honte qui m'accablait. Chacun parlait de ses actes et instincts sans timidité, et énumérait les détails de l'amour comme s'il parlait de beaux-arts ou de grande cuisine. Il n'y avait là rien de dégradant. Même les commentaires acerbes de Tré (en Thaïlande : « Je crois que ses nichons sont plus petits que les miens ») ne semblaient durs que parce qu'ils disaient la vérité.

J'avais toujours été un romantique, mais j'avais trop souvent utilisé cette posture pour camoufler le fait que j'étais coincé. Le sexe était un sujet auquel je pouvais faire allusion, mais je ne pouvais pas vraiment en discuter, comme si cela était honteux et dégradant. Au final, j'avais passé toute ma foutue vie dans l'obscurité. Comparer nos impressions respectives m'avait aidé à réaliser que mes peurs et fantasmes n'étaient pas forcément uniques. Pour moi, ce fut une révélation et une totale libération.

Le truc marrant, c'est que le sexe en lui-même n'était pas un facteur important ni une réalité lors de ces premières tournées, même une fois que Tré avait intégré le groupe. Le sexe était surtout un sujet de discussion. Ce n'était certainement pas pour nous une obsession majeure, comme ça peut l'être pour d'autres sur la route. Au cours de la première tournée de Green Day, Billie n'avait embrassé personne. À l'époque, hors de la baie de San Francisco, aucune fille ne le trouvait à son goût.

J'avais pour ma part embrassé une fille sur les rives boueuses du Mississippi, mais celle qui m'a le plus marqué se trouvait plus au nord. Je suis tombé immédiatement amoureux d'elle, sans qu'elle ne soit intéressée – pas par moi, du moins. Elle était l'exception à la règle en ce qui concernait Billie.

Je ne l'avais même pas vu lui parler, mais il avait obtenu son adresse d'une façon ou d'une autre, et il commença à la courtiser par courrier. Quatre ans plus tard, ils étaient mariés. Bientôt, leur fils aîné sera plus grand que moi.

Si Billie est gêné quand je déclare que sa femme est à tomber, il ne l'a jamais mentionné. Pour ma défense, qui ne tombe pas sous le charme d'Adrienne après l'avoir rencontrée est un crétin fini.

Il se trouve que j'étais également présent, plus tard, sur une autre tournée, quand Bill Schneider rencontra celle qui deviendrait sa femme.

Même les roadies peuvent être chanceux. J'ai rencontré ma copine actuelle alors qu'elle et moi étions roadies pour deux groupes différents, en tournée au même moment.

Tant de choses en faveur de la promiscuité sur la route. C'est toujours tellement salutaire – sauf, bien sûr, si vous êtes Tré.

Néanmoins, sur les premières tournées de Green Day, c'est la personne la plus réservée et moralisatrice qui s'avéra la pire des garces. Et nous ne l'avons jamais vu embrasser quiconque.

J'ÉTAIS EXCITÉ car j'avais une mission prévue de longue date : la recherche d'une collection de livres publiés à Singapour dans les années 1970. Les reliures étaient de mauvaise qualité, les caractères imprimés minuscules et les titres destinés à rester obscurs. Malgré une sélection plutôt inégale, la collection « Writing in Asia » m'avait fait découvrir quelques auteurs dont je n'aurais autrement jamais entendu parler, et dont certains étaient tout bonnement incroyables. Cette collection était quasiment impossible à trouver – et je n'en possédais que la moitié.

Une fois de temps en temps, un Singapourien m'écrivait pour commander un numéro de *Cometbus* et je le suppliais de me trouver les volumes qui me manquaient. La réponse était toujours la même : « Ils ne sont plus édités et il n'y a pas de bouquinistes à Singapour. »

J'espérais leur donner tort. Même s'ils avaient raison, il devait bien exister un endroit où trouver de vieux livres, peu importe jusqu'à quel point il fallait sortir des sentiers battus. Les livres sont rarement jetés, même quand ils le méritent. Ils mènent leur propre vie.

Mon passe-temps des dernières années a été de les traquer. Je collectionne les romans étrangers et les livres d'histoire confidentiels pour la même raison que je collectionnais

les timbres et les pièces de monnaie quand j'étais enfant : mon petit univers chaotique semble moins asphyxiant. Le monde prend la forme d'un endroit vaste et merveilleux. Cette quête, bien qu'infructueuse, m'a conduit plus d'une fois jusqu'à des endroits intrigants.

Même si certains affirment que c'est impossible, j'ai plus appris sur la vie par les livres que grâce à mon expérience personnelle, car j'y ai lu les expériences de beaucoup d'autres personnes et vu le monde au travers d'autant de paires d'yeux. Ils m'ont non seulement enseigné l'histoire, mais aussi l'empathie. J'ai plus appris sur le sexe par des lectures qu'au lit, même si j'ai encore beaucoup à lire sur le sujet.

J'ai également appris des choses sur Singapour.

Peut-être que j'avais une connaissance dilettante du monde, mais c'était mieux que rien. *Son of Singapore* de Tan Kok Seng m'avait renseigné sur le Singapour des années 1950. *Man of Malaysia*, sa suite à l'âge adulte, m'avait donné des détails sur les liens entre ces deux pays autrefois unis. Aucun des deux livres n'était génial, mais ils m'avaient permis d'avoir une compréhension basique de la région à partir de laquelle je pouvais étoffer ma connaissance de ce pays.

J'avais donc continué mes lectures. Livres d'enfants, études anthropologiques, histoires des classes ouvrières, ils racontaient tous une variation du même récit : celui d'un petit pays, extrêmement riche par rapport à ses voisins, dont la sécession fut encouragée par des forces extérieures à l'affût d'un meilleur accès à ses ressources – comme pour la plupart des petites nations ayant fait sécession. Imaginez la ville de New York déclarant son indépendance, et vous aurez l'idée. En une nuit, Singapour passa du statut de petite ville marchande traditionnelle à celui de capitale bancaire de niveau mondial. Elle est aujourd'hui le port le plus important au monde.

Tous les romans singapouriens que j'ai pu lire traitaient du changement. « Comme tous les romans », pourriez-vous

rétorquer, et vous auriez raison. Mais à Singapour, ce changement avait eu l'effet d'un cyclone. Là-bas, la modernisation fut une ruée aveugle qui laissa beaucoup de réfugiés et un énorme traumatisme. Un bouleversement qui ferait passer ceux du quartier du Lower East Side à New York ou de San Francisco pour des aménagements urbains mineurs en comparaison.

Je savais tout cela, mais je n'étais malgré tout pas prêt à ce que j'allais voir en descendant de l'avion. C'était – gloups – Los Angeles !

Pfff. On aurait dit un foutu supermarché, voire un aéroport de plus. Sachant qu'aucun des deux ne propose de bouquinistes, dans tous les cas. Peut-être mes correspondants avaient-ils raison.

Nous nous sommes tout d'abord arrêtés pour un dîner luxueux offert par l'organisateur local et composé des meilleures spécialités du coin. Dans chaque pays sur la tournée, nous avions droit à un banquet similaire – une tradition hospitalière typiquement asiatique, j'imagine. Il s'agissait d'une autre partie de la routine à laquelle il n'était pas trop dur de s'habituer. Le truc déconcertant étaient que ces Bill Graham[7] asiatiques – des Blancs, pour la plupart – avaient tous mon âge. Pareil pour les hauts responsables de la Warner qui faisaient occasionnellement une apparition en coulisse. C'était la seule chose que nous avions en commun. Ils n'étaient pas du genre à badiner pour des bouquins d'occasion.

Heureusement, le promoteur avait une jeune assistante qui m'a été d'une grande aide.

Nous étions assis en cercle autour d'une énorme table couverte de crabes cuisinés, elle-même entourée d'un décor colonial dérangeant d'un genre nostalgique d'aussi mauvais goût qu'une plantation du sud des États-Unis. Entre les bruits de craquements et de succion, l'assistante a relancé ma quête en me mettant sur une piste.

7 Producteur de concerts rock aux États-Unis.

La foire aux livres annuelle était le meilleur endroit pour dénicher des bouquins à Singapour, m'expliqua-t-elle. Naturellement, l'événement venait juste de se terminer. Cependant, si les boutiques locales de livres d'occasion étaient rares, elles n'étaient pas inexistantes. Elle me dessina une carte.

J'étais impatient de partir en chasse tout en étant rassuré. J'avais fini par me demander si cette histoire de livres singapouriens n'était pas un pur fruit de mon imagination. Je pouvais enfin mettre de côté mon obsession jusqu'au lendemain matin.

Le dîner en lui-même fut festif et remarquablement sympathique, ce qui était d'ailleurs l'ambiance prédominante sur la tournée jusqu'à maintenant. Billie, Mike et Tré étaient une fois de plus assis côte à côte, sans que les photographes l'aient demandé. Chacun faisait des blagues et des commentaires qui montraient qu'ils en savaient plus les uns sur les autres que sur eux-mêmes – ou du moins que leur mémoire devenait moins sélective lorsqu'il s'agissait des erreurs des autres.

« Je n'ai jamais accidentellement mis une fille enceinte, se vanta un membre du groupe. Moi ? Non. Dieu merci. C'est bien *la* chose que je n'ai jamais faite.

— T'en es sûr ? ai-je demandé en appuyant ma question d'un regard équivoque.

— Oh oui, c'est vrai, j'avais oublié, a-t-il lâché. Au temps pour moi. »

Plus tard dans la soirée, nous étions tous assis au bar de l'hôtel à siroter une bière. La discussion nocturne, autrefois à propos des filles, portait maintenant sur les enfants. Assez bizarrement, c'était plus ou moins la même chose : chacun se vantait timidement et montrait des photos, tracassé par l'éloignement et par ce que le futur réservait.

Les filles aînées de Tré et Mike venaient tout juste d'atteindre la puberté et ils en étaient terrifiés. Billie s'inquiétait des mauvaises notes de ses enfants et des examens de fin d'étude qui avaient lieu plus tard dans la semaine.

Comme tout parent issu des classes laborieuses, il voulait que ses enfants reçoivent l'éducation qu'il n'avait pas eue et deviennent plus intelligents que lui. Pour Billie, le truc d'*American Idiot* n'était pas une simple posture – il était aussi sévère que susceptible quant à ses propres limites.

Son seul problème, c'est qu'il donnait un très mauvais exemple : c'était précisément le manque d'éducation de Billie qui l'avait poussé à faire carrière dans la musique, ce qui lui avait offert richesse et célébrité. Comment pouvait-il convaincre ses enfants de l'importance d'avoir de bonnes notes ? Et comment m'étais-je une fois de plus retrouvé en train d'expliquer à un père qu'un bulletin scolaire n'était pas tout ?

À l'école huppée – mais publique – où allaient les enfants de Billie, ils étaient considérés comme des gamins différents, des *freaks*. Partout où ils allaient, ils devaient supporter la célébrité de leur père. C'était un miracle qu'ils soient aussi équilibrés et tranquilles, malgré ça.

Apprendre à les connaître avait été l'un des meilleurs moments de mon rapprochement avec Green Day. Toutes les impressions bizarres que vous pouvez avoir sur vos amis devenant parents sont vite oubliées lorsque leurs enfants deviennent assez grands pour lancer un pogo. Le fils aîné de Billie et ses amis avaient sauvé ma soirée lors d'un concert récent où tout le reste du public avait été trop coincé pour bouger ou faire preuve de la moindre émotion. Leur enthousiasme était rafraîchissant et contagieux.

« Te voir danser avec eux m'a laissé bouche bée, m'a confié Billie à Singapour. Ils ont l'âge que j'avais quand on s'est rencontrés pour la première fois. »

Il devenait sentimental, comme toujours quand il était bourré. Il me suivit à l'extérieur de l'hôtel pour discuter. Tré me tira vers lui : « N'emmène pas Billie faire un tour. »

Déjà, les vieux trucs de roadie se reproduisaient, chacun murmurant dans mon oreille à propos d'un autre. Sur cette

tournée, néanmoins, ce n'était pas pour se plaindre, mais pour me conseiller gentiment.

« Les histoires de Tré ne sont pas toujours *exactement* vraies, me chuchota quelqu'un. Et un autre me prévint : « Quand Bill Schneider dit que *tout est entièrement sous contrôle*, ça veut dire que quelque chose est annulé, ou bien en feu ou sur le point d'exploser. »

Ce genre de choses.

Billie devient ingénu et malfaisant quand il boit, il s'enflamme pour n'importe quelle mauvaise idée lui passant par la tête. Ça lui avait attiré pas mal de problèmes par le passé, même s'il arrivait généralement à s'éclipser à la dernière minute, avant de repartir pour une quelconque mission qu'il s'était mis en tête d'accomplir.

« Attends, je dois aller pisser », dirait-il. Bientôt, il serait endormi, recroquevillé comme un bébé, généralement dans le lit que vous vous étiez réservé et préparé. C'était arrivé d'innombrables fois lors des anciennes tournées. Difficile d'imaginer quelqu'un avec un tel air de victime incomprise quand vous lui ordonniez de bouger son cul et d'aller dans son propre lit.

Mike s'excusa : « Je vais lire mon bouquin et m'effondrer, ce qui m'arrive de plus en plus souvent vu mon grand âge. »

J'aurais dû lui demander de quel livre il s'agissait.

On a annoncé la fermeture du bar, mais nous étions encore quelques-uns au comptoir à prendre soin de nos verres. À côté, affalés dans des chaises longues, les gardes du corps somnolaient, chacun gardant un œil ouvert et attentif sur leur mouton. Billie racontait une histoire qui se déroulait dans la salle des machines d'un hôtel à Hollywood :

« Tout à coup, j'entends des pas, et du brouillard sort ce vieux gars effrayant, et il est torse nu. "Okay, je me dis, c'est un peu glauque."

« Il a les cheveux longs, un peu éclaircis sur le dessus. Et il se tient juste là, en me regardant.

« Il commence à me parler. "C'est assez chaud pour toi ici ? Tu veux que je fasse *monter la température* ?"

« Je fais, genre : "Oh non, ça devient vraiment bizarre et glauque."

« Puis il me demande : "Hé, tu ne jouerais pas dans un groupe ?"

« Mon Dieu. Alors je lui réponds : "Ouais, tout à fait."

« "Moi aussi", il répond.

« Et c'est là que je réalise : "Oh merde ! C'est *Roger Daltrey* des Who !" »

9

J'AI EXPLIQUÉ comment Billie a rencontré Adrienne, sa femme. Mais Adrienne n'est pas la seule personne que nous avons rencontrée à l'époque et qui ait changé pour toujours nos vies et celle de Green Day.

Pendant la première tournée, un gamin nous a approché pour nous donner la démo de son groupe. C'était Jason White. Comme tous les punks de Little Rock, il déménagea peu de temps après pour la baie de San Francisco. Jason et moi partagions une chambre ; peu après, nous partagions aussi une ex-copine. Le groupe de Jason, Chino Horde, m'avait aussi emmené en tournée avec eux, la première de ma longue carrière de roadie post-Green Day.

Par mon intermédiaire, il rencontra Billie. Ce fut le coup de foudre immédiat.

« Hé les gars, vous voulez faire un tour ?

Faire un tour ? Hmm. T'en penses quoi, Jason ?

— Je ne sais pas, Billie, ce serait peut-être plus marrant de rester ici à jouer de la guitare acoustique avec toi toute la journée.

— C'est ce que je pensais aussi. Bonne promenade, Aaron. »

Outch. C'était énervant, mais ce n'était pas la première fois que je présentais deux personnes et me retrouvais comme

la cinquième roue du carrosse – et pas la dernière non plus, à coup sûr.

Si Mike et Tré ne s'y étaient pas opposés, Green Day serait probablement devenu un quatuor dès ce moment-là. Lentement mais sûrement, Jason commença tout de même à jouer avec eux, musclant leur son pour quelques émissions de télévision et des concerts acoustiques. Même s'il n'est jamais devenu membre officiel du groupe, Jason est toujours resté à leurs côtés, n'apparaissant ni sur les disques ni sur les photos de promotion, mais répondant présent sur scène à chaque concert.

D'autres auraient été irrités du rôle de second couteau, mais pas Jason ; il aime faire partie du tableau tout en restant un peu à l'écart. Le copilote par excellence, porté par son style plutôt que son ego. Il se fiche que les choses aillent ou pas à sa façon. Il est du Sud, ce qui signifie qu'il n'a ni le sang chaud ni qu'il est trop poli, il est simplement tranquille et facile à vivre, désireux d'éviter les conflits.

Jason est longtemps resté seul dans l'ombre de la scène. Puis il a été rejoint par un autre Jason : Jason Freese, un touche-à-tout. Freese joue du clavier, du saxophone, de l'accordéon et n'importe quoi d'autre au besoin. Jeff Matika est la plus récente addition au groupe. Vieil ami de Jason White originaire de l'Arkansas, Matika joue de la guitare. Cette tournée en Asie était sa première avec Green Day.

White, Freese et Matika. Ensemble, ils forment le Big Three.

En entendant ce nom pour la première fois, j'avais pensé qu'il désignait Billie, Mike et Tré. Au lieu de ça, Big Three est le titre plein d'autodérision que les musiciens invisibles et sans aucune notoriété s'étaient donné, rigolant du fait qu'à chaque fois qu'ils arrivaient à l'aéroport ou émergeaient de la limousine, des hordes de fans de Green Day prenaient un air déçu et tendaient le cou dans l'espoir de voir quelqu'un faisant *vraiment* partie du groupe. Seules les groupies les plus

terrifiantes de Green Day pouvaient reconnaître l'un des Big Three après leur sortie de scène.

Être anonyme a ses avantages : les Big Three peuvent se promener sans être harcelés. Mais participer chaque soir aux représentations du groupe sans recevoir de reconnaissance doit être dur. Ce sont des employés, coincés dans une identité étrange, entre membres du groupe et membres du staff. Freese et Matika ne sont pas aussi enracinés que Jason White, qui est par ailleurs le meilleur ami de Billie. Les choses étaient d'autant plus difficiles pour Freese et Matika qu'ils avaient tous les deux des nouveau-nés les attendant chez eux. Ils passaient le plus clair de leur temps au téléphone.

À l'époque où Jason White vivait à Little Rock, se faufiler en cachette dans les piscines était le passe-temps des punks locaux. Quand j'allais lui rendre visite, nous nous faisions attraper à chaque tentative. Avec ce souvenir en tête, j'appelai sa chambre dès mon réveil à Singapour. Sous ma fenêtre se trouvait une piscine olympique, sans personne dedans. Pour le meilleur ou pour le pire, nous n'avions pas à sauter de grillage pour y entrer.

Entre l'eau bleu ciel et le ciel bleu clair, Jason et moi dérivions comme deux icebergs. Notre peau blanc pâle étincelait. J'avais quitté New York au milieu du pire hiver depuis des années – sans trop de regrets – pour rejoindre cette tournée. Quant à Jason, il sortait seulement la nuit – et encore, pas beaucoup. Nous étions mi-janvier et il faisait trente degrés à l'ombre. Des oiseaux jaune fluorescent passaient au-dessus de nous. Ils nous faisaient mal aux yeux.

Il est clair que Jason joue avec Green Day autant pour la musique que par amitié. Mais si tout cela devait s'arrêter demain, il s'en sortirait sûrement très bien – peut-être même serait-il soulagé. Lui et sa femme pourraient retourner dans le delta du Mississippi, où elle avait enseigné dans un programme pour les enfants pauvres et illettrés. Les anciens camarades de groupe de Jason seraient dans le coin. Ils

n'avaient jamais arrêté de jouer ensemble, même s'ils étaient passés d'un hardcore à la Dischord à du roots rock.

Dans le cercle des proches de Green Day, Jason semblait être celui ayant le plus de choses sur lesquelles se rabattre. Ça me permettait de l'assommer de questions qui auraient été trop déplacées, voire carrément insultantes si je les avais posées aux autres membres du groupe. La plus pressante d'entre elles était « Et maintenant, que faire ? »

Alors que tout le monde célébrait le succès de Green Day ou bien leur tirait dans les pattes, je m'inquiétais pour eux. La popularité peut être difficile à vivre, tout comme la confidentialité et l'échec – mais rien ne peut être pire qu'un succès époustouflant suivi d'une rapide disgrâce. Personne ne veut être ringard. Mais où peut-on aller lorsqu'on est en haut, sinon vers le bas ? Quand l'inévitable se produit, comment y faire face ?

C'est ce que je voulais savoir : quel était le plan de secours ?

Ils étaient déjà passés par là à la fin des années 1990, de mauvaises années pour le groupe. Leur public s'était progressivement réduit et les ventes d'albums avaient chuté. Les disques que je préférais étaient des échecs relatifs, pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la qualité des morceaux. Beaucoup de facteurs étaient entrés en jeu, comme la date de sortie, la pochette et la promotion. Toutes ces choses – en plus de la direction vers laquelle le vent soufflait ce jour-là – avaient contribué à freiner les ventes des brillants *Insomniac* et *Nimrod* – tout autant qu'elles étaient responsables des records de ventes de *Dookie*. Tout se jouait sur un coup de dés.

Leur « retour » spectaculaire avec *American Idiot* en 2004 avait pris tout le monde par surprise. Depuis, ils s'étaient débrouillés pour rester au sommet. Mais pour combien de temps – et comment essuieront-ils l'inévitable chute lorsqu'elle se produira ?

La réponse de Jason m'a surpris. « Je l'attends avec impatience », a-t-il dit, tout en précisant qu'il n'était pas non plus

particulièrement pressé que ça arrive. Les publics massifs et les hôtels cinq étoiles étaient à son goût une nouveauté plaisante plutôt qu'une norme.

Jusque-là, je ne m'étais pas rendu compte des aspects inhabituels de cette tournée ; les concerts étaient plus gros et les hôtels plus classes que ceux auxquels Green Day était habitué. « Je ne peux même pas m'acheter à manger dans les hôtels où nous dormons, se lamentait Jason. Je dois sortir pour trouver quelque chose que je puisse me payer ». »

Un vieux guide *Lonely Planet* écorné traînait à côté de sa chaise longue. J'ai jeté un rapide coup d'œil à la carte avant de me sécher et de partir en solitaire.

Dans la rue, Singapour était en tout point différent de Bangkok. Il n'y avait ni ordures, ni vendeurs, ni mendiants aveugles. Ni mobylettes carénées, ni tuk-tuks bariolés, ni jeeps militaires essayant de vous écraser à chaque sortie de virage. Aux intersections majeures, vous ne pouviez même pas traverser la rue ; les piétons devaient prendre un escalator jusqu'à un centre commercial souterrain d'où il était difficile de s'échapper.

Je finis par localiser un bouquiniste dissimulé au cœur d'un vieux centre commercial. La vendeuse connaissait la collection que je cherchais mais n'avait qu'un seul volume en stock – un des rares que je possédais déjà. Elle me conseilla d'aller à un endroit de l'autre côté de la ville et me souhaita bonne chance.

Singapour ressemblait un peu à Battery Park City[8] : plaisante, mais stérile comme toutes les villes nouvelles. Des affiches rappelaient aux gens d'attacher leurs vélos : « Peu de crimes ne veut pas dire pas de crime ».

Des couples heureux faisaient voler des cerfs-volants. De pâles copies de passerelles traditionnelles longeaient le bord de l'eau. Je suivais un chemin discret, coincé entre des

8 Quartier du sud de Manhattan situé à proximité du district financier et construit dans les années 1980.

immeubles et une autoroute. La vue de passants avec un air étonnant de bonne santé interrompait le cours de mes pensées.

En arrivant dans le quartier arabe, j'ai été déçu. Il ressemblait à un parc thématique arabisant plus qu'à un quartier traditionnel. Le quartier indien voisin, qui proposait un bazar animé, était lui aussi fortement touristique.

Dans la foule, je reconnus un visage familier : Bill Schneider ! À ses côtés se trouvaient Billie et Tré qui faisaient figure de nains en comparaison. Tous deux agitèrent les bras pour attirer mon attention.

Alors que je m'approchais, Bill me jeta un truc jaune et charnu au visage. « Tiens, goûte ça, lança-t-il. Mais ne le sens pas. La spécialité locale. Ça pue la merde. »

En effet, ça puait, et le goût était presque aussi mauvais. Habitué aux manières de Bill, je pris un morceau de la taille d'un petit pois. Tré mangea le reste et disparut sous peu dans une allée pour recycler son repas.

S'il était toujours aussi marrant de voyager avec Green Day, c'était un vrai plaisir de les croiser dans la rue – de se retrouver par hasard et de se mettre d'accord pour un rendez-vous quelques heures plus tard, comme on avait l'habitude de le faire à Berkeley. Après un petit serrage de main, je repris mon chemin.

Micah Chong, le technicien de basse de Green Day, m'avait parlé de Chinatown, le quartier suivant sur ma liste. Micah est hapa-haole (mi-chinois, mi-japonais, originaire de Hawaï) et en savait long sur les relations interraciales locales grâce à un promoteur à moitié chinois avec qui il était devenu ami.

Les Chinois sont les Afro-Américains de Singapour, m'avait expliqué Micah, même s'ils sont l'ethnie majoritaire. Chinatown est le vieux ghetto, empiété de toutes parts par le développement moderne, et rétrécissant à un rythme soutenu. Cette partie de la ville représente tout ce que Singapour fut dans le passé et aimerait maintenant oublier.

En arrivant, j'ai pu constater le problème : les bâtiments étaient anciens et montraient des signes de faiblesse, tout comme les habitants. Ils travaillaient de leurs mains et se servaient des trottoirs comme bancs. Il n'y avait ni centre commercial ni touriste en vue. Non seulement je m'y suis senti comme chez moi, mais j'ai trouvé ce que je n'aurais jamais imaginé dans mes rêves les plus fous : un bâtiment de six étages rempli de bouquinistes !

Ma quête avait payé de façon inespérée. Au dernier étage, un vendeur de livres du nom de Syed Jawahar Ali sourit d'un air entendu lorsque je lui mentionnai la collection « Writing in Asia » de chez Heinemann. Il m'emmena vers une étagère pleine.

L'anglais est une des langues officielles de Singapour, mais il ne faut pas s'y fier – il est parlé différemment dans tous les pays, et seulement par une partie de la population, même là où c'est une langue officielle. Jusqu'à cet instant, j'avais résolu le problème de la langue en évitant toute sorte de transaction. Je n'avais même pas échangé d'argent, jusqu'à ce que l'achat de livres ne le rende nécessaire. J'avais évité les transports en commun ainsi que toute autre situation où j'aurais pu me sentir stupide et en décalage.

Tout ça était bien beau ; mais en sortant du complexe de Bras Basah, j'ai réalisé qu'il était tard.

Rien de tel que l'urgence pour envoyer balader toutes précautions. Je me mis à courir après chaque bus, et demandai de l'aide non seulement aux conducteurs, mais à tout le monde à bord – de l'aide pour les directions, la monnaie et le meilleur chemin vers l'hôtel. Être obligé de sortir de ma coquille m'a fait du bien. Une fois abordés, les Singapouriens étaient plus terre à terre qu'ils n'en avaient l'air. Avec l'aide de beaucoup d'inconnus, je sprintai jusqu'à l'hôtel, juste à temps pour sauter dans un van en direction du concert.

Le van se gara devant un auditorium bouillonnant de vie. Des transpalettes déplaçaient de l'équipement lourd et des

équipes accrochaient les dernières lampes. Essoufflé par ma course, je me promenai tranquillement dans le labyrinthe de couloirs, admirant les événements secrets dont le public n'est jamais témoin. Les coulisses sont une expérience à part entière, elles sont aussi industrieuses que la zone portuaire d'Oakland au cœur de la nuit, ou qu'à l'intérieur de ces romans réalistes socialistes soviétiques que j'aime, où tout le monde travaille sur un projet massif sans que personne ne sache jamais qui a participé à sa création.

Dans une salle, les traiteurs installaient un festin de la taille d'un banquet ; dans la suivante, une troupe d'agents de sécurité se faisait briefer. En suivant les flèches et en montrant mon laissez-passer à chaque virage, j'arrivai aux différents bureaux installés pour le groupe et son staff : un pour les managers, un pour les managers *de tournée*, un pour les photographes, un pour les pyrotechniciens, un pour le groupe de première partie, un pour le tailleur, la garde-robe et les premiers soins. Une salle de gym, une salle de répétition, une salle familiale, une salle VIP – toutes arrangées exactement de la même façon à chaque concert, avec les mêmes posters encadrés des Rolling Stones, des Beatles et des Ramones. Tout au fond se trouvait le vestiaire de Green Day.

À l'intérieur, Billie s'étirait. Jason White ajustait sa veste devant le miroir. La platine portable jouait The Plimsouls. Mike faisait monter son rythme cardiaque en sautant à la corde, pour éviter de faire une crise cardiaque lorsqu'ils entreraient sur scène en courant.

Plus bas, dans la salle de répétition, Tré s'échauffait à la batterie. Un grondement distant m'indiqua que le groupe de première partie était sur scène. C'était le signal pour que j'y aille.

J'avançai péniblement dans le public, cherchant les poches où la foule semblait la plus serrée et les gens plus furieux et libérés. Je voulais me mettre à nu et me lâcher franchement – tout donner. Quel autre intérêt à être loin de chez soi ? Mal-

heureusement, j'étais blanc et je mesurais une tête de plus que l'Asiatique moyen. Me perdre dans la foule n'était pas une option.

Je suivais les regards du public, qui semblaient tous fixer la même chose. Je remarquai bientôt un groupe de personnes qui attirait encore plus l'attention que moi.

Huit ou neuf types se serraient devant la scène, bras dessus, bras dessous. Quelques femmes étaient avec eux, mais elles n'attiraient pas autant l'attention, ne faisant pas deux mètres de haut et n'ayant pas de longs turbans orange ni de barbes florissantes, contrairement aux hommes qui les accompagnaient. Leurs visages brillaient de fierté. « Bien sûr que nous sommes différents, semblaient-ils dire, mais on s'en *fout* parce que nous sommes ici chez nous, comme chacun d'entre vous. »

C'était l'expression et l'attitude que j'avais essayées d'avoir toute ma vie, alors je les rejoignis, en espérant qu'ils déteignent sur moi.

Il manquait peut-être le côté bordélique de Bangkok aux rues de Singapour, mais ce concert avait tout ce qui manquait à celui de Bangkok. En Thaïlande, le groupe semblait être en décalage avec le public. Des ballades avaient été jouées juste quand la sauce commençait à prendre tandis que Billie avait poussé la foule à danser sur les morceaux les moins entraînants.

À Singapour, Green Day semblait prêt. Billie, Mike et Tré étaient accordés les uns aux autres, à l'écoute du public, et ils jouaient comme si on avait allumé le feu sous leurs pieds.

Dès les accords d'introduction de « 21st Century Breakdown » et jusqu'au final acoustique de « When September Ends », les Barbus sautèrent en l'air et crièrent les paroles avec moi. Chanter à pleins poumons était une sensation géniale. J'avais oublié combien cela pouvait être cathartique, et comme il était merveilleux d'entendre votre voix chanter faux et venir se mêler à des milliers d'autres pour

créer une somptueuse harmonie – surtout lorsque ces milliers de personnes sont assez différentes de vous.

Tous les agents de sécurité fixaient la troupe d'enturbannés bronzés à mes côtés, et les Barbus leur retournaient des regards défiants, se serrant mutuellement dans leurs bras, riant et ululant. Puis arriva le moment de tension que chacun attendait : le plus grand du groupe fouilla dans son sac à dos. Doucement, une forme brillante émergea dans sa main et toute la foule recula autour de nous.

Puis il le déploya : un drapeau malaisien ! Comme je le suspectais, les Barbus venaient de l'autre côté de la mer, du pays voisin, plus pauvre et majoritairement musulman. Alors que les Barbus brandissaient leur drapeau et pogotaient, le reste de la foule les hua, mais d'une façon joueuse, pas forcément inamicale. Puis le plus grand des Barbus plia le drapeau et le jeta sur scène de son bras puissant. C'était à moi de jouer. Laissez-passer en main, je fendis la foule et sautai par-dessus les barricades. Je courus sur scène et attrapai le drapeau avant qu'un garde de la sécurité ne puisse le jeter.

Il pend à la porte de mon bureau alors que j'écris ces lignes. Un soleil brûlant entouré de bandes, me rappelant les Barbus et leur fierté jubilatoire, défiante, contagieuse.

10

Tré, Mike et Billie ont grandi dans des circonstances difficiles. Ce n'est cependant pas quelque chose dont ils parlaient beaucoup – jusqu'à ce que Green Day soit accusé de s'être vendu. Mais même là, ce sont les journalistes qui ont abordé le sujet, pas le groupe. Ils ont présenté le succès de Green Day comme une ascension sociale fulgurante et ont traité les critiques du groupe de gamins gâtés à l'abri du besoin.

Cette description était plus ou moins valable, mais elle s'appliquait également à la vaste majorité des nouveaux fans de Green Day. De toute façon, le problème n'était pas là. Green Day n'était pas une simple histoire de gamins pauvres qui s'en étaient sortis à la seule force de leurs bras – ils avaient été aidés de bout en bout par tout un réseau de personnes qui travaillaient sans être payées. Ce dédain du profit était une des choses qui rendaient la scène punk unique ; Green Day n'aurait jamais tourné ni sorti de disques s'ils avaient essayé de suivre une carrière traditionnelle. Dresser le groupe contre les « puristes » qui le critiquaient était une manière facile d'éviter toute vraie discussion sur les majors ou sur les différences entre classes.

C'était toujours la même merde : le Grand Mythe américain. La décision de Green Day de signer avec Warner Brothers était présentée comme une conclusion allant de soi, et si

quiconque remettait cela en question, c'était un zélote ou un fou. Les grands médias prenaient plaisir à traiter les valeurs du *do it yourself* comme une chimère ou une blague.

Bien sûr, cela revenait à jeter du sel sur les plaies des punks, ce qui accentuait leur impression d'avoir été utilisés.

Tré et Mike étaient capables d'encaisser. Mike ne s'était jamais tant investi que ça dans la scène punk, et Tré s'en foutait, tout simplement – du moins, c'est ce qu'il aimait faire croire aux autres.

Billie était vulnérable car il se souciait *vraiment* de ce que pensaient les gens. C'était l'une des personnes les plus sensibles que je connaissais, totalement inapte au succès et à la pression qui vient avec. Une mauvaise critique l'affectait plus qu'un stade plein de fans hurlants. Un copain d'enfance manifestant à l'entrée d'un concert de Green Day (Eggplant, selon certains, même s'il le nie) fut suffisant pour lui briser le cœur.

Billie ne se remit jamais de son sentiment de rejet. Plus il se sentait persécuté, plus il devenait paranoïaque. Il commença à prendre toute critique comme une attaque personnelle.

Green Day se replia sur lui-même. Ils ont serré les rangs et sont devenus une famille – une famille comme celle de Tré, avec une mentalité à la « nous autres contre le reste du monde ». S'ils n'avaient pas eu d'ennemis, ils en auraient inventé, car rester sur la défensive leur permettait de facilement ignorer les doutes qui les traversaient.

Ils s'entourèrent de personnes loyales envers et contre tout – ceux et celles qui ne les avaient pas abandonnés lors des périodes difficiles. Ils se barricadèrent ; c'était un acte d'autopréservation. Mais sans personne pour leur montrer leurs erreurs, ils se sont coupés et isolés du reste du monde.

Malheureusement, la même chose nous est arrivée à tous – à moi, Al, Eggplant et toute la scène punk dont nous faisions partie. Chacun rejoignit sa petite secte égoïste. Comme la Nouvelle Gauche, nous nous séparions, et nous nous sépa-

rions encore. Green Day parvint cependant à garder un cercle d'amis plus large que la plupart d'entre nous.

Notre amitié avait survécu à leur gloire, mais elle fut descendue en flamme lorsque ma propre vie changea de façon dramatique, la raison principale étant la mort de mes parents. J'étais trop jeune pour savoir comment réagir à la douleur du deuil, comme la plupart de mes amis. Au final, j'ai perdu beaucoup d'entre eux.

À l'époque, j'avais autre chose à l'esprit que le problème du punk devenant un genre culturel dominant, mais ce problème était comme un câble haute tension traversant nos vies. Il affectait tout et exacerbait nos différences déjà existantes.

Par exemple, mon amitié avec Al se changea en amertume le lendemain de la mort de ma mère, lorsqu'il me téléphona pour plaisanter à propos de la mort de Kurt Cobain. Mon amitié avec Billie s'est envenimée après la mort de mon père, pour laquelle il ne m'a jamais appelé.

À cause de son succès, je ne pouvais plus atteindre Billie facilement – c'était le problème. Tellement de gens qui lui cassaient les pieds pour obtenir un soutien quelconque… je ne voulais pas faire la queue. Je me renfermais comme j'ai tendance à le faire en temps de crise. Plus tard, quand je lui écrivis une lettre pour lui faire part de mes frustrations, il l'a prise – c'était prévisible – comme une attaque. Nous ne nous sommes plus parlé pendant des années après ça.

Je ne mentionne pas tout cela pour provoquer la pitié ni pour blâmer quiconque, je le fais pour présenter un autre facteur expliquant ma séparation d'avec Green Day. Leurs choix ont eu des effets collatéraux qui n'étaient au début pas si évidents ni aussi simples que les différences entre les majors et les labels indépendants.

Le changement fait partie de la vie. Tout comme la mort. Seulement, il est presque impossible de sortir de l'un comme de l'autre avec toutes vos amitiés et relations intactes. Ça fait partie de la douleur de grandir.

11

Dans un numéro précédent de *Cometbus*, j'ai écrit que j'en avais fini avec ma position de défenseur de Green Day, une position aussi ingrate que désespérée.

Imaginez-vous un instant dans la peau de Billie, lisant joyeusement un *Cometbus* sous le porche, pendant que les gamins sont à l'école et que votre femme tricote sur le canapé. Juste au moment où l'histoire devient intéressante, une blague sort de nulle part, et il se trouve qu'elle est à vos dépens. Un truc personnel et totalement superflu – c'est l'impression que ça donne en tout cas.

Billie était fier de son groupe et ne pensait pas devoir s'excuser pour quoi que ce soit. Mais pourquoi avais-je, *moi*, l'impression de devoir me justifier ?

La réponse est compliquée, j'ai moi-même passé des années à essayer de le comprendre.

Chaque fois que leur nom apparaissait, j'étais fier, *moi aussi* – cependant je faisais gaffe, sachant que ce qui suivait était généralement une insulte ou une blague.

J'avais toujours pris parti pour le groupe face à ses détracteurs. Pour moi, ils étaient comme une famille. Qui peut se vanter d'avoir une famille parfaite ou de n'être jamais embarrassé par les choses que ses membres disent ou font ? Et pourtant, si quelqu'un les insulte, vous vous dressez pour les

défendre – que vous soyez parfois d'accord avec l'agresseur ne change rien.

Même à l'époque où l'on ne se parlait plus, je restais un fan. J'écoutais chaque nouvel album et suivais leur carrière de loin. Mes sentiments envers Green Day étaient identiques à ceux que j'avais envers Berkeley : tous deux avaient changé, mais je les aimais toujours profondément et ils restaient une partie de moi-même.

Néanmoins, parce que j'avais toujours défendu le groupe, je n'ai jamais eu la chance d'exprimer, voire même de reconnaître mes propres frustrations à leur égard – qu'elles soient personnelles ou autres.

Mon amie Rachel avait le même problème ; le petit village de pêcheurs de son enfance avait également changé. Pourquoi s'embêter à essayer d'expliquer aux autres que les Hamptons[9] avaient été cool à une époque ? Même pour elle, c'était dur à croire. Dorénavant, les seules personnes qui aimaient cet endroit étaient des gens que Rachel ne supportait pas. Elle ne pouvait même pas dire d'où elle venait sans recevoir en retour un amalgame d'idées reçues d'un genre ou d'un autre, et devoir faire face à de fausses hypothèses sur la façon dont elle avait grandi.

Personne ne voulait jamais voir les Hamptons à travers ses yeux, ni voir Berkeley et Green Day à travers les miens. Nous ne pouvions plus rentrer chez nous. Pourquoi défendre des endroits où nous n'avions même plus les moyens de vivre, ou un groupe dont nous ne pouvions même pas nous payer l'entrée des concerts ?

Au final, nous avons tous les deux laissé tomber. Elle a gardé le village de pêcheurs dans son cœur, et je fis de même de mon temps passé à Berkeley et de mes tournées avec Green Day. Ils étaient comme le copain que Rachel avait *enfin* largué. Après des années passées à essayer de lui trouver des qualités,

9 Région à l'est de Long Island connue comme l'un des lieux de villégiature les plus prisés des grandes fortunes américaines.

nous pouvions finalement rire ensemble de toutes ces choses qui le rendaient ridicule et du pauvre type qu'il était devenu. Nous pouvions reconnaître ses fautes aussi facilement que nous reconnaissions les nôtres.

Espérons juste qu'ils ne se remettent pas ensemble la semaine prochaine !

C'est justement ce qui est arrivé, il faut croire, entre Green Day et moi. À peine avais-je arrêté de leur trouver des excuses que nous nous retrouvions au lit. Comme souvent, c'est ma déclaration d'indépendance qui nous a réunis.

Voyez-vous, Green Day m'avait toujours soutenu. Ils n'avaient jamais eu un seul mot méchant, que ce soit en personne ou par écrit. C'est la raison pour laquelle mon commentaire déplacé les avait blessés.

On m'avait dit que Billie était énervé. Alors j'ai brisé la glace. Je l'appelai et m'excusai. Cela joua dans le rapprochement qui l'a amené, petit à petit, à m'inviter pour ce voyage en Asie.

Après toutes ces années, je réalisais qu'avoir des amis était plus important que d'avoir raison – ou avoir tort et en garder continuellement de la rancune. Je réalisais que j'avais laissé le chagrin m'isoler et me couper de beaucoup des gens que j'aimais le plus – certains qui avaient disparu de ma vie et qui ne pourraient jamais être remplacés.

Rétrospectivement, j'aurais aimé avoir été capable d'accorder le bénéfice du doute à mes amis, d'être plus prompt à leur pardonner leurs erreurs et de parvenir à leur tendre la main. C'est pourquoi ma réconciliation avec Green Day était aussi lourde de sens, émouvante et agréable.

Repartir en tournée avec eux était, dans une moindre mesure, comme une deuxième chance de bien faire les choses. Maintenant, je me réconciliais non seulement avec Billie mais aussi avec d'autres vieux amis oubliés, comme Jason White et Bill Schneider.

En ce qui concerne les tensions qui existaient initialement entre nous, tout ce que je peux dire c'est que certaines disputes vous font vous lever le matin encore en colère, d'autres non. Certaines différences doivent être affrontées, certaines se contournent, et d'autres doivent juste être acceptées ou ignorées.

Ces tensions et ces différences existeront probablement pour toujours, mais elles ont permis à nos amitiés de rester chargées électriquement, si elles ne les avaient pas déjà déchirées.

Il y a autre chose : dans les coulisses de ces concerts se trouvait un groupe de personnes qui me connaissaient depuis presque aussi longtemps que je connaissais mes propres parents. Dire qu'ils sont pour moi comme une famille n'est donc pas une exagération.

12

« Oh, se sentir aimé », lança Jeff Matika alors que nous traversions l'aéroport de Singapour devant des hordes de fans enragés attendant d'avoir la chance d'entrapercevoir leurs idoles. De toutes les pancartes tenues en l'air, aucune ne disait « We love the Big Three ».

« Soyez patients, conseilla Jason White, ça n'a pris que dix ans pour moi. » Jason saluait d'un hochement de tête entendu les occasionnels irréductibles dévots de Green Day qui hurlaient son nom.

Dans le salon de l'aéroport, chacun s'affala sur un fauteuil. La conversation portait sur le cambriolage qui avait eu lieu pendant le concert de la veille et dont la nouvelle venait juste d'arriver. Des voleurs entreprenants s'étaient frayé un chemin à travers deux rangées de haies et un grillage métallique, puis avaient scié un trou dans le mur de la réserve où l'argent du merch était gardé. Leur magot s'élevait à trente mille dollars ! Autant dire beaucoup de t-shirts.

Afin d'éviter de commettre une gaffe, je restais silencieux et attendais de voir la réaction générale. Les droits pour les produits dérivés étaient sous-traités à des entreprises qui produisaient et vendaient la marchandise en versant un pourcentage au groupe.

Les rires de Mike et Tré me firent comprendre qu'en cas de problèmes, ce n'était pas le groupe qui perdait quoi que

ce soit. En fait, ils se vantaient du coup comme s'ils l'avaient ficelé eux-mêmes.

« Je vais ouvrir un bar, lança Tré. Vas-y ! Je suis blindé de tunes ! Je vais m'acheter une paillote. Je retourne en Malaisie où les trente mille dollars pourront durer. Plus jamais de travail sur le stand de t-shirts. »

Mike disait qu'en tant qu'ancien voleur, il respectait ceux qui avaient monté le coup. Il aurait certainement réagi différemment devant le cambriolage de son propre commerce, mais là n'était pas la question. Je me rappelais la fois où ils avaient oublié toutes les économies du groupe sur un trottoir, devant une salle de concert à Chicago. Ils s'étaient plaints de ce « vol » pendant des années.

Certes, un coup exécuté de façon audacieuse peut facilement être romancé. Billie et moi avions une fois littéralement défloré le country club local, remplissant sa voiture de bouquets pour les beaux yeux d'une danseuse de ballet qu'il essayait de séduire.

« Qu'est-elle devenue ? me suis-je demandé. Ça n'a pas dû marcher. Certaines filles n'aiment pas les fleurs – ni les gestes grandioses. »

Les compagnons du groupe de Billie étaient maintenant membres de ce même country club, et sur le green ils jouaient au golf avec NOFX. Le passé me rendait amer.

Dans l'avion, tout le monde jouait au « groupe de rock vieillissant », un gag continuel à propos des effets d'années de tournées et d'enregistrements sur leur santé. Tré sortait tout juste de sa troisième opération du genou. Billie s'inquiétait de perdre sa voix.

« On a un long vol aujourd'hui, lança-t-il.

— Merci, répliqua Jason. J'ai fait ajuster l'étoffe pour qu'elle soit à ma taille ».

Les chutes étaient toujours incohérentes ; c'était ça, la blague : après deux décennies de concerts, aucun d'eux n'avait l'ouïe intacte. Mais le groupe était tout de même en pleine

forme – en meilleure forme, en fait, que presque tous les gens que je connaissais. Faire de la musique est le meilleur des entraînements. Tous ces allers-retours en courant sur des scènes énormes équivalaient à quelques *kilomètres* par jour.

De toutes les questions étranges que l'on m'a posées après être rentré au pays, la plus courante a été : « Green Day possèdent-ils leur propre jet privé ? » La réponse est non. Ils ont *bel et bien* toute une flotte de motos, une station radio pirate mobile et un kit de tatouage – mais ces jouets ne les accompagnent malheureusement pas sur les tournées hors du continent américain. Les avions sur lesquels nous voyagions n'étaient pas la propriété de Green Day. Nous volions cependant en première classe, ce qui nous permettait d'avoir un semblant d'intimité, avec des sièges pliables compartimentés semblables à des cercueils séparés les uns des autres.

Il y avait d'autres commodités, aussi. Les hôtesses passaient dans les allées en distribuant des petits kits de voyage avec tout le nécessaire dont on aurait pu avoir besoin, ou que nous aurions pu perdre. Après deux semaines passées dans les avions et les hôtels, j'avais accumulé un stock de brosses à dents pour le restant de mes jours.

Avant le départ de la tournée, je savais simplement que nous allions en Chine. Je croisais les doigts pour le reste du trajet, espérant atteindre l'Indonésie, la Malaisie, le Laos, le Cambodge et le Vietnam. Mais en recevant le plan de tournée, je n'avais pu m'empêcher d'être un peu déçu. Il se lisait comme une liste d'un département d'État sur les déploiements militaires et les investissements étasuniens : la Thaïlande, Singapour, la Corée du Sud, et le Japon – des pays étrangers, oui, mais en bonne place dans la sphère d'influence étasunienne. Tous les quatre sont occupés en permanence par les troupes américaines !

Nous volions alors au-dessus du Vietnam, qui s'était depuis longtemps débarrassé de ce problème. C'était le seul pays asiatique dont je connaissais assez la langue pour

acheter des timbres et me plaindre des flics. Je collais mon visage sur le hublot. Je ne reverrai probablement jamais ce pays d'aussi près.

La Chine était la raison pour laquelle j'avais choisi cette tournée au lieu des autres options proposées par Billie : l'Amérique du Sud ou le Pacifique Sud. La mauvaise nouvelle n'arriva que lorsque nous étions déjà sur la route : les concerts de Pékin et de Shanghai étaient annulés.

À la place, nous allions à Hong Kong. *Techniquement*, c'est une partie de la Chine, même si son statut de colonie anglaise n'a été aboli qu'il y a douze ans. En atterrissant là-bas, je ne m'attendais pas à grand-chose et j'avais la désagréable impression d'être en tournée avec l'United Service Organizations[10].

Heureusement, mes préjugés s'avérèrent infondés.

Je m'habituais déjà à la routine. Faire partie d'une machine bien huilée était exaltant. Nous traversions vivement l'aéroport, au pas de course. Nous passions au travers d'une rangée de fans qui patientaient, puis étions empilés dans une flotte de fourgons anonymes et banalisés. Cette fois, par contre, les fourgons ne nous déposèrent que deux pâtés de maisons plus loin. Sur un vieux quai près de l'aéroport était amarré un voilier ancien.

Un vieux loup de mer nous aida à monter à bord, puis retira la passerelle de débarquement avant de conduire le bateau au large. Tout le long de la côte, les panneaux publicitaires de Hong Kong clignotaient, nous submergeant de rouge et de blanc. Je me sentais comme un espion ou un personnage tiré d'un roman de Graham Greene.

Le dîner fut servi à l'intérieur mais le roulis m'avait rendu nauséeux. Les vagues s'écrasaient sur la coque, faisant danser la sérénade à mon estomac et incitant son contenu à sortir. Les eaux du port de Hong Kong ondoieraient sous peu avec les

10 Société fournissant des services de loisir et de soutien moral aux membres de l'armée américaine.

dix tasses du café de l'avion. Comme les oiseaux dans le ciel, elles ne connaîtraient aucune frontière – libres et sauvages.

« C'est plus stable en bas. »

C'était Tré qui sortait sa tête par l'écoutille. Célèbre pour être un gros dégueulasse, sa nature protectrice et attentionnée était moins connue, quoique tout aussi forte. C'est également un très bon cuisinier.

« T'en es sûr ? ai-je demandé, prêt à gerber. Attends, tu as un bateau ?

— Deux », m'a-t-il répondu.

Il avait raison à propos du roulis. Mais *deux* bateaux ? C'était trop.

D'un côté de la rivière se trouvait Hong Kong ; de l'autre, la mère patrie elle-même, la Chine continentale, maison d'un cinquième de la population du monde et toujours aussi mystérieuse. Soixante-dix ans auparavant, il s'agissait d'un pays féodal non industrialisé, une colonie virtuelle. Maintenant ses habitants affrontaient d'autres problèmes, mais le pays était au moins en charge de sa propre destinée.

Pour moi, ça avait toujours été symbolique. Au-delà de son histoire fascinante, la Chine représentait les limites de mes propres ambitions et possibilités. J'avais réalisé depuis longtemps qu'on ne peut pas tout faire ni connaître la totalité du monde en une vie. Vous devez faire des choix.

Par exemple, Billie avait choisi le succès. Maintenant, il ne peut plus sortir dans aucune ville du monde sans être reconnu. J'avais fait des choix selon ce qui s'offrait à moi, et je m'en suis tiré avec une vie frugale principalement tournée vers les livres, les bureaux et les chats. Nous étions tous les deux contents, je crois, de la façon dont les choses avaient tourné – mais nous restions lucides à propos de ce que nous avions laissé derrière nous.

La Chine était l'exemple que je donnais toujours. « Je n'arriverai jamais jusqu'en Chine, répétais-je. Mais ça va. À la place, je peux lire à son sujet. »

Le fait que Billie m'ait offert un voyage en Chine sans que je puisse lui proposer l'anonymat montrait le déséquilibre de nos situations, voire de notre amitié. Je lui avais fourni un accès jusqu'à des endroits et des scènes qu'il n'aurait jamais vues autrement, mais rien de comparable à ce qu'il m'offrait.

Peut-être était-ce approprié que je me tienne maintenant comme Moïse, à observer longuement la Terre promise, incapable d'y pénétrer. Il eut la chance de mourir avant de voir ce que devinrent ses enfants. Ils passèrent la frontière et massacrèrent les Amalécites, puis les Hittites, puis les Cananéens… jusqu'à nos jours.

Israël, bah ! Il y aurait beaucoup à dire sur le fait d'espérer quelque chose sans pouvoir l'obtenir.

Sur le pont du bateau, Billie, Mike et Tré faisaient les idiots pour les agaçants photographes anglais, passant d'une pose à une autre sans enthousiasme. « Une pour moi, maintenant », ai-je lancé une fois les Anglais disparus. Sur ma photo, Green Day s'affiche différemment de leurs pochettes d'albums et des couvertures de magazines. Ils dansent, espiègles, heureux d'être ensemble, sans prendre un air stupide ou faussement dur. Dommage que je n'ai développé que trois silhouettes floues aux yeux rouges.

Après une longue journée de voyage en bateau, van et avion, j'étais mort de fatigue. Je me retirai dans ma chambre d'hôtel juste après notre accostage, mais dès que j'ouvris mon livre, le téléphone sonna. C'était Billie, qui me proposait de le rejoindre avec les autres au bar de l'hôtel. C'était une autre partie de la routine à laquelle je prenais généralement part, même si j'avais l'habitude d'éviter les bars.

Chaque jour, nous élaborions des plans pour passer la soirée en ville, mais une fois à l'hôtel, tout le monde était crevé et désorienté, tout en étant trop agité pour trouver le sommeil. En conséquence, au lieu de sortir, nous nous retrouvions au bar de l'hôtel pour un verre.

C'était une façon d'être en public sans quitter notre zone

de confort. Il n'y avait jamais beaucoup d'autres clients, juste suffisamment pour nous mélanger à eux sans être trop dérangés. Pour Green Day, c'était comme boire un coup sous le porche.

À Hong Kong, par contre, il n'en fut rien. Le bar de l'hôtel était bondé, bruyant, d'un style opulent et criard. Sur une scène minuscule jouaient quelques musiciens de jazz sur le retour. Un jeune couple était assis près de nous, englué dans un horrible rendez-vous galant. Le gars essayait continuellement d'embrasser la fille, trop nul pour se rendre compte qu'elle n'était pas intéressée. Un ivrogne entre deux âges passait d'une personne à l'autre, racontant l'histoire de sa vie. Le serveur en smoking faisait des courbettes. Malgré ses allures obséquieuses, il semblait manifestement mépriser et snober chaque personne dans la salle.

« C'est l'enfer, ai-je pensé. Nous sommes condamnés à jouer chacun de ces rôles. Nous nous trouvons actuellement au sommet du monde et voilà ce que l'avenir nous réserve. »

C'était terriblement déprimant, tout particulièrement quand l'un des gardes du corps sympathisa avec l'ivrogne entre deux âges. Ils étaient assis l'un contre l'autre, se rappelant leur service militaire – et les boulots de maintien de l'ordre qu'ils avaient effectués sous contrat en Irak.

Avais-je mal entendu ? Je me sentis mal, tout à coup. J'avais besoin de me laver les mains. Je sortis de l'hôtel pour reprendre mon souffle.

Une fois de plus, les différences entre Green Day et moi n'avaient rien de mineures, elles s'apparentaient plutôt aux différences entre la vie et la mort. J'avais un instant été envahi d'une adoration tendre, puis d'un coup de cette réaction viscérale qui me révulsait. C'était un avertissement.

Certaines choses sont comme ça – elles vous frappent, vous répugnent pour des raisons instinctives, qui relèvent probablement de votre culture et de votre éducation. Le mot français *gauche* me vient à l'esprit, mais je préfère l'hébreu

treyf. Littéralement, il signifie non kasher, mais je l'utilise également pour décrire des choses comme les voitures, les bars, les clubs de strip-tease, les flingues, les chiens, le rock'n'roll et les matchs de football américain. Les choses qui sont *treyf*, vous les évitez, non pas parce que vous les haïssez en soi, mais parce qu'en les évitant vous vous gardez de devenir comme les gens que vous détestez.

Par exemple, les juifs orthodoxes ne haïssent pas les cochons, ils évitent juste de les manger – une règle totalement arbitraire mais pour laquelle il y a une raison. Commencez par manger du porc et vous coucherez bientôt avec la femme de votre voisin.

Je suppose qu'il est inutile de préciser qu'il en va de même pour le punk. Tout ce système de règles élaborées est là pour garder un œil sur les gens. Brisez la plus petite de ces règles, et vous partez sur une pente glissante, justement là où j'avais un peu l'impression de me trouver quand j'étais avec Green Day. Ils représentaient une partie de cette culture populaire impossible à séparer totalement de toutes les choses qui me rendaient malade. Je ne pouvais pas me débarrasser de la sensation que quelque part dans une cave d'Abou Ghraib, une petite radio jouait « Basket Case ».

À certaines époques, j'avais dû tracer une ligne, et Green Day s'était trouvé de l'autre côté. C'était dur à concilier parce qu'ils étaient mes amis.

Green Day étaient-ils *treyf* ?

J'étais saoul, beaucoup plus que je ne le pensais. Je décidai de m'aérer la tête en allant faire un tour. Je n'avais bu qu'une seule bière, mais fidèle à ma réputation de poids plume, c'était plus qu'assez.

Je débarquai dans le centre de Hong Kong un peu bouleversé, et fus surpris de le trouver bourdonnant de vie – comme une chanson douce qu'on se fredonne à soi-même. Une sensation d'enchantement me traversa. Chaque ville avait son esprit particulier ou en manquait, mais je ne m'attendais

pas à en trouver un d'aussi captivant ici. C'était l'antidote parfait à mon humeur massacrante.

Ici, le vieux et le neuf se juxtaposaient joliment, comme si aucun des deux ne voulait gagner la bataille. Entre les gratte-ciels se dressaient des étals délabrés – encore ouverts tard dans la nuit – qui vendaient des tampons de caoutchouc faits à la main. La ville vallonnée s'enfonçait en des rues courbées, en terrasses, que croisaient des allées et des escaliers de pierre croulants sur lesquels je trébuchais.

C'était une de mes vieilles habitudes : les promenades vengeresses. Je les faisais moins pour explorer que pour prendre mes distances – saisir la vie par les cornes à chaque fois que la léthargie et la complaisance semblaient dangereusement s'installer. Ces trajets rancuniers étaient censés prouver quelque chose, même si je n'étais pas sûr de savoir quoi, à part peut-être que je pouvais me perdre comme personne.

Oh ! comme je regrettais de ne pas avoir bu de café ni d'avoir eu la prévoyance d'emprunter un peu de monnaie locale avant de sortir sur un coup de tête. Des blagueurs avaient placé des supérettes 7-11 à chaque coin de rue pour me narguer, même dans les petites rues les plus désertes. Par les vitrines, je reluquais les cafetières métalliques et les déshabillais des yeux. Elles me narguaient alors que je n'avais pas un centime en poche, juste quelques bahts rescapés de Bangkok.

Même la présence des 7-11 entre les bâtiments anciens amusait plus qu'elle ne dépareillait. Hong Kong était l'exception – la fille que vous aimez parce qu'elle brise toutes les règles.

Des bus à impériale passèrent devant moi, me faisant une impression encore plus forte que les tramways à double étage. Je m'imaginais un tribunal à l'intérieur duquel Green Day serait jugé – mais j'avais beau essayer, je n'arrivais pas à trouver un seul chef d'accusation solide. Même concernant l'infraction relativement mineure d'avoir refusé de m'ac-

compagner pour cette promenade nocturne, je les jugeais innocents. Ils avaient joué trois heures d'affilée le soir précédent, puis avaient enchaîné avec un vol de quatre heures. Le lendemain, ils recommenceraient. C'était incroyable qu'ils puissent endurer ce genre de rythme année après année. Je n'avais *moi-même* pas vraiment voulu me promener, mais m'y étais forcé par dépit.

S'il était question d'un tribunal, il y avait plein d'autres gens à juger. Que dire de ce vieil amour qui maintenant interrogeait des prisonniers en Afghanistan ? Coupable, sans hésitation. La première fille que j'avais embrassée devenue gardienne de prison ? C'était un cas plus compliqué. Les gardiens de prison – tout comme les juges, tels que moi-même – pouvaient également être sympathiques, ou même être considérés comme des partisans de la justice sociale.

Même mon ancien compagnon de voyage clamerait probablement la même chose. Il est chanceux : la dernière fois que je l'ai croisé, il venait juste de recevoir un bon pour un repas gratuit. Le restaurant dont Mike est propriétaire en donne à tous les flics d'Oakland.

Quand avions-nous tous mal tourné ?

J'arrivai à un parc. Il était assez tard, mais quelques personnes étaient encore dehors, surtout des jeunes femmes, dont certaines se promenaient seules alors que d'autres lisaient assises sur un banc. L'une d'entre elles se livrait à un monologue debout au coin d'une rue. Elle croisait théâtralement les bras, comme si elle s'entraînait pour une pièce. Elle roulait des yeux et tapait du pied, prenant l'air d'une personne fatiguée ou forcée d'attendre – mais ni son impatience ni ses supplications ne semblaient avoir d'effet.

En me rapprochant, je pus repérer son public : un chat vif et batifolant qui se roulait sur le dos et se frottait contre ses jambes, ravi d'avoir trouvé le moment et le lieu parfaits pour une pause.

13

Je me réveillai de meilleure humeur, et optai pour une promenade – apaisée plutôt que rancunière – au lieu de rejoindre les autres au buffet de l'hôtel.

Je remarquai avec bonheur que la mystique de la ville ne s'était pas estompée au cours de la nuit.

Pour un amoureux des allées et des escaliers en colimaçon, Hong Kong est un paradis. Dans leur grandeur, les vieux escaliers de pierre me rappelaient certains de mes lieux favoris de ma ville natale. Je fais généralement l'effort de ne pas comparer d'autres villes à celle de mon enfance, mais même le climat tempéré de Hong Kong était remarquablement identique à celui de Berkeley ; pareil pour la façon dont une montée trompeusement courte pouvait vous mener tout droit au point culminant de la ville.

La présence de toilettes publiques me laissait penser que Hong Kong était la plus humaine des deux villes – du moins, avant que mon escalade ne me laisse nez à nez avec une résidence de luxueux appartements protégés par des barrières bloquant le passage.

Je tapai du pied en jurant. Soudain, je remarquai un grillage ouvert. Discrètement et sans traîner, je m'y glissai.

C'était une sorte de station de traitement des eaux. D'énormes tuyaux suintants partaient au loin, contournant

la crête sur toute sa longueur. Je les utilisai comme une passerelle, ignorant les signes d'avertissement – ou plutôt d'invitation.

Plus loin, les tuyaux disparurent sous terre, remplacés par des collecteurs d'eau pluviale et un étroit chemin d'accès. Des papillons batifolaient autour des chutes d'eau miniatures qui sortaient des vannes.

« Cette affaire se déroule plutôt bien », pensai-je.

Des feuilles de palmier à taille humaine me chatouillaient les côtes. D'énormes faucons bruns me survolaient. À certains endroits, la végétation montait comme une voûte, bloquait le soleil et le ciel et m'enveloppait intégralement de ses nuances de vert. Des feuilles frêles et pâles comme du papier craquaient sous mes pieds. J'en ramassai quelques-unes pour les montrer à une amie botaniste à mon retour au pays, mais elle se moqua de moi : « Ce ne sont pas des feuilles, espèce d'idiot, ce sont des peaux de serpent. »

Je me suis laissé aller à mes fantasmes. Le premier était sexuel, évidemment. Une femme s'approchait de moi sur le chemin. Elle m'arrêtait sous un prétexte stupide, puis commençait à rire. Quel mal y avait-il à ça ? Comme un arbre s'effondrant dans une forêt, personne n'en saurait jamais rien.

Mais à peine s'était-elle rhabillée et éclipsée que je réalisais ma terrible erreur. Même un arbre tombant secrètement et anonymement peut avoir des conséquences désastreuses. Il provoque un glissement de terrain, un feu de forêt. Le dernier spécimen d'une espèce en voie d'extinction meurt dans l'incendie : votre honnêteté ; vos chances de bonheur.

Je me sentis coupable. Je changeai d'itinéraire.

Dans la forêt de bambous profonde et verte, en marchant dans l'autre sens, j'ai croisé les Ramones ! Avec eux, j'étais en sécurité. Mais ils étaient énervés : Tommy venait de quitter le groupe. « Pas de problème ! me suis-je exclamé. Moi aussi je joue de la batterie. J'ai même un nom à la Ramones : Casey. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Non. Les Ramones étaient morts. Les Buzzcocks émergèrent à leur tour de la végétation. Pas les Vibrators, les Buzzcocks. Voilà une erreur que je ne referai *plus jamais*, l'ayant déjà commise dans une interview *blind test* avec Billie. Oui, j'avais confondu deux noms de groupes punks 77 anglais se référant à des pénis – était-ce vraiment inexcusable ?

Je devais pourtant admettre qu'il y avait une grosse différence. Je n'aurais même pas reconnu les Vibrators s'ils s'étaient promenés dans la forêt. Je les aurais probablement croisés un millier de fois sans leur prêter attention.

La réalité était presque aussi improbable que mes fantasmes : dans une ville bondée de sept millions d'habitants, je venais de marcher des heures sans rencontrer un seul être humain. J'en étais légèrement déstabilisé. Des roues métalliques démesurées sur lesquelles je jouais au « Capitaine du Navire » entouraient les collecteurs d'eau pluviale. Les leviers rouillés avaient l'air d'instruments de torture médiévaux, mais mes ennemis, qu'ils aillent en enfer, se trouvaient sur un autre continent.

Au moment où j'avais presque oublié où je me trouvais, la forêt commença à s'éclaircir et les rideaux de feuillage s'écartèrent pour dévoiler une vue panoramique de la ville en contrebas. C'était éblouissant, mais je fus pris de vertige lorsque je me suis aperçu que j'avais marché des kilomètres durant au bord d'une falaise.

Je remarquai une petite surface pelucheuse d'arbustes, sûrement une variété de sumac de l'Ouest. Je m'assis dessus pour mieux apprécier la vue.

Hong Kong s'étalait devant moi, magnifique – du port jusqu'à la colline avec ses appartements de luxe, que je surplombais maintenant pour une raison inconnue. Vus de derrière, ils ressemblaient à un mur massif de postes de télévision, chaque fenêtre montrant une scène différente.

Malheureusement, c'était plutôt monotone : pas un seul couple ne le faisait à même le tapis, quant à un meurtre en

cours, il ne fallait pas y compter. À défaut de pop-corn, je mâchais une pomme de l'hôtel.

Quel embarras. Aux yeux de n'importe qui, j'aurais eu l'air d'une caricature de moi plus jeune – une image dont j'avais tant essayé de me débarrasser : le vieux garçon rêveur et nostalgique, sans argent ni carte, assis à flanc de colline en prenant des notes. Me retrouver une fois de plus en tournée avec Green Day n'aidait pas.

Et pourtant je n'aurais pas pu être plus heureux. Si je n'avais pas oublié ces plaisirs simples, il y avait longtemps que je ne les avais plus embrassés de bon cœur. J'étais surpris que mes vieux habits m'aillent encore. Je me sentais rajeuni, comme remis d'une longue maladie ou sorti de prison.

Billie m'avait communiqué la même impression la veille, lors de notre brève discussion au bar de l'hôtel. Jouer pour de nouveaux fans, aller à des endroits où ils n'avaient jamais été – comme Singapour et Hong Kong – leur donnait l'impression de redécouvrir leurs vieilles chansons. Une fois de plus, ils se rappelaient pourquoi ils avaient formé le groupe à l'époque, un rappel dont ils avaient bien eu besoin.

De la falaise, je scrutais la ville. Si seulement je pouvais sauter au-dessus des obstacles sur mon chemin : les appartements luxueux, les églises, les maisons huppées à flanc de colline. Plus bas je pouvais voir les bas-fonds de la ville qui bouillonnaient de vie – les immeubles, les marchés, les rues bondées. Je ne restais qu'un seul jour à Hong Kong et je voulais voir autre chose que des arbres. Je repris ma route, mais la végétation m'entoura une heure de plus sans même une percée pour évaluer le trajet qu'il me restait à parcourir. J'étais impatient d'arriver au bout du chemin, surtout lorsque la lumière du soleil commença à décliner.

Sans crier gare, quatre ouvriers surgirent devant moi, habillés de débardeurs sales et de casques de sécurité. Ils me saluèrent d'un hochement de tête avant de disparaître dans les broussailles comme des fantômes, me laissant seul. Quand

une femme accompagnée d'un beagle apparut, je sentis que la fin du chemin approchait. Effectivement, il s'évapora aussi brusquement que les ouvriers, et je me retrouvai dans ce qui ressemblait à une rue de banlieue résidentielle. Une famille qui déchargeait ses courses me dévisagea d'un air bizarre alors que j'émergeais de leur jardin.

Après avoir entamé ma descente, je fus bientôt de retour dans ce magnifique mélange typique de Hong Kong et qui, dans n'importe quelle autre ville du monde, aurait été un désordre total.

Des trains de science-fiction couraient à flanc de colline pour déposer leurs passagers sur des affleurements pierreux, au loin. Des écoliers se coursaient le long des chemins adjacents. De vieilles femmes travaillaient leur parcelle de jardin et descendaient joyeusement de vieux escaliers à la raideur terrifiante. Il y avait aussi des voitures, zigzaguant de haut en bas sur des routes dignes d'Escher.

À un arrêt de bus, je pus enfin consulter une carte. D'une manière ou d'une autre, mon vagabondage m'avait mené à proximité de ma destination finale. En coupant à travers Hong Kong Park, je pouvais arriver pile-poil au bon endroit, mais sans traîner, car la nuit approchait à grands pas.

Je n'ai cependant pas pu m'empêcher de jeter un œil à la volière du parc. Dans les toilettes payantes de Bangkok, le saut de tourniquet avait été élevé au rang d'art. Je reproduisais avec succès les mouvements de contorsionniste que j'y avais observés.

Mettez ça sur le compte de l'effet onirique d'être seul dans un environnement étranger, mais mon esprit dérivait de manière incontrôlée. J'observais les oiseaux pendant une minute ; la suivante, j'écrivais des unes de journaux imaginaires :

« EX-ROADIE EN GARDE À VUE », titrait l'un d'eux.

« Cometbus, un immigré clandestin se décrivant comme un « ex-roadie » a été placé hier en garde à vue après s'être

déshabillé et avoir grimpé dans un arbre avec un Saskatoon à bec jaune… »

« UN MYSTÉRIEUX HÉROS ! » sonnait mieux.

« Un homme blond échevelé a sauvé la vie de Xbo, Ffdx et Br, trois écoliers en sortie scolaire à la volière de Hong Kong, lorsqu'un tramway dérailla, traversa le grillage et fut arrêté brutalement en percutant les pieds surdimensionnés de l'étranger. »

Quant aux oiseaux, ils étaient brillamment colorés, mais pas aussi impressionnants que les faucons que j'avais épiés du haut de mon promontoire montagneux.

Et maintenant, je courais, en retard pour le concert. Je me fichais du groupe de première partie ; c'étaient les traiteurs que j'étais inquiet de rater. Une fois Green Day sur scène, le buffet sera remballé et je n'avais rien mangé d'autre qu'une pomme de toute la journée.

14

Il ne me reste plus qu'un acteur de la première tournée de Green Day à mentionner, et je promets qu'il sera le dernier. Lui aussi a joué un rôle énorme dans ma vie de ces vingt dernières années, même si nous avons emprunté des directions différentes après cette tournée et que je ne l'ai jamais revu. Nous n'avons jamais partagé de chambre ni joué ensemble dans un groupe, et il ne s'est pas marié avec une de mes amies proches. Les dernières nouvelles que j'ai eues de lui remontent à une carte postale envoyée de Provo, en Utah, en 1991. J'ai pourtant beaucoup pensé à lui, depuis.

Il s'appelle Geoff et il jouait de la basse dans un groupe médiocre qui bavait devant les concerts de Green Day, comme sont censés le faire les groupes médiocres. Sa nature calme et discrète m'empêcha longtemps de remarquer certains de ses traits particuliers. Et une nuit, je me rendis compte qu'il avait disparu. À son retour le lendemain, je lui ai demandé où il était passé.

Apparemment, après chaque concert, il partait explorer la ville où nous étions, tout comme moi. Mais, tandis que je rentrais tard pour dormir avec les autres, Geoff cherchait simplement une entrée d'immeuble, cachait son portefeuille dans son pantalon et s'endormait. Par tout temps et en tout genre de quartier, il se fichait totalement des précautions.

Quand il vit mon air surpris à l'écoute de son histoire, il haussa les épaules : « Pourquoi avoir peur ? »

Il était un peu alcoolo sur les bords, ce qui aidait sans doute. Il est plus dur de s'endormir dans un hall d'entrée quand la caféine est votre drogue de prédilection. Mais tout de même, Geoff avait du cran. Il sortait au cœur de la ville, au cœur de la nuit et faisait comme chez lui. Aux premières lueurs, il se réveillait ou se faisait réveiller, puis trouvait son chemin jusqu'au van juste à temps pour le départ vers le concert suivant.

Il n'était pas idiot ni ne faisait partie de ces nombreuses personnes de ma connaissance qui se mettaient délibérément en danger, dans une sorte de punition qu'ils s'infligeaient. Il n'était pas fou ni aveuglement sûr de lui. Même s'il est bizarre de dire ça d'une personne choisissant de dormir dehors sur le béton alors qu'un lit douillet est mis à sa disposition, il avait du bon sens. Son sens de la liberté personnelle était simplement plus fort que son sens de la propriété.

Il n'y allait pas de main morte. Comparé à Geoff, je n'étais qu'un vagabond du dimanche faisant sa promenade de santé. Je m'étais enfui de chez moi, mais je gardais un pied dans ma ville natale. Il montait les enchères en faisant naturellement ce que je n'avais même pas été en mesure d'imaginer. Son exemple était le feu vert que j'avais attendu sans le savoir.

Pendant toutes ces années, j'ai porté sa mémoire comme un talisman, l'arborant pour me redonner le courage de tenter ma chance, surtout dans des situations où je n'avais pas le choix. Je dormais dans des buissons, sous des ponts, dans des bâtiments murés et des entrepôts. Une nuit particulièrement lugubre, j'ai campé dans un cimetière près d'un petit village en France. Des chiens aux alentours hurlaient après moi. Le vent sifflait entre les pierres tombales et éteignait ma bougie. J'étais gelé, effrayé, dans un pays dont je ne parlais pas assez la langue pour pouvoir m'expliquer au cas où je me ferais attraper. Je pensais à Geoff, qui n'y aurait pas réfléchi à

deux fois. Il aurait simplement planqué son portefeuille dans son pantalon et fermé les yeux. Alors je fis de même. Pourquoi avoir peur ?

Son influence arriva en même temps que les maladies de mes parents. Les voir alités ou à l'hôpital me fit réagir d'une façon inattendue : une terrifiante rage de vivre prit racine en moi. C'était un rappel constant que la vie était courte et ne devait pas être ajournée. À leur mort, ce fut une peur de moins à porter. Je me mis à essayer de vivre deux, trois fois plus fort.

Le seul problème, non sans rapport, était que je ne pouvais plus dormir. Même dans un lit chaud, je n'arrivais pas à me laisser aller dans mes rêves. C'était sans espoir s'il y avait une climatisation ou le moindre courant d'air. Une fois seulement, en Grèce, sur le toit d'une école abandonnée, je parviens à m'endormir subitement, allongé à la belle étoile – mais pas pour longtemps. Une famille de gitans me trouva et m'emmena chez elle.

Geoff m'a beaucoup appris sur la prise de risque. C'était dehors et seul que je me sentais le plus libre. Dommage qu'il ne m'ait pas appris à dormir.

Quand je pense à cette première tournée de Green Day, je pense à Geoff, Jason, Adrienne – tous les gens incroyables que nous avions rencontrés sur la route. Mais les concerts, à quelques exceptions près, n'avaient rien de très mémorables. Les « publics » étaient réduits et désespérément timides. À Pensacola, j'avais dû soulever les spectateurs assis et les porter devant la scène pour les voir immédiatement abandonner leurs chaises et s'enfuir. Ils s'alignaient contre le mur du fond, comme si Green Day avait été un peloton d'exécution. Qui savait qu'ils avaient *vraiment* quelque chose à craindre ?

Mais c'est à cela qu'ont ressemblé la plupart des concerts de cette première tournée : étranges et pas franchement fous. Les concerts gigantesques que Green Day donnait maintenant étaient, en fait, beaucoup plus amusants. La seule chose à

ne pas s'être améliorée était le groupe d'ouverture. À Hong Kong, je les regardais jouer tout en m'empiffrant des restes du buffet.

Je ne pouvais pas m'empêcher de comparer ces clowns à Geoff. Imaginer ces gars dormir dehors était *hilarant*. Leurs pantalons de velours seraient souillés, leurs mèches chimiquement redressées seraient tragiquement décoiffées. Possédaient-ils de vrais vêtements, ou alors juste ces vestes de cuir blanc qu'ils enlevaient dès la première chanson ? Je n'arrivais pas à les imaginer sortir ailleurs que dans un bar.

Le groupe de Geoff ne m'avait jamais fait vibrer, mais ils avaient quand même un petit quelque chose, leur propre style du moins. Ces gars-là faisaient du Hanoi Rocks de troisième zone, au mieux. Green Day savait les choisir ! Lorsqu'il s'agissait des groupes de première partie, ils avaient un faible pour le glam insipide et pas original pour un sou.

« *Alright, Hong Kong!* »

Ils empiétaient maintenant sur les plates-bandes de Spinal Tap. Ils s'étaient à coup sûr beaucoup entraînés, surtout devant un miroir. Ils emmenaient l'hypocrisie à un niveau jusque-là inconnu, ou alors ils avaient tellement envie de réussir - dans l'industrie musicale et avec les filles - que rien d'autre ne semblait avoir d'importance à leurs yeux. Ils avaient vraiment l'air heureux de vivre un rêve rock'n'roll, ce que je déteste.

Dommage, car ils étaient vraiment sympathiques. Comme j'aurais pu le prévoir, c'est avec leur roadie le plus âgé que je m'entendis le mieux. Lui-même était un ancien membre d'un groupe de Los Angeles du même style, qui était en fait vraiment pas mal. Si seulement les rôles s'étaient inversés pour qu'il soit, lui, sur scène ! Mais les roadies pensent ça de tous les groupes.

Après un ou deux rappels injustifiés, ils soufflèrent des baisers au public et jetèrent avec dédain leurs bouteilles de bière, non sans les avoir vidées cul sec – des bouteilles de

bière remplies d'eau que le roadie ramassait et remplissait consciencieusement pour les réutiliser au prochain concert.

Une mascotte de lapin a ensuite fait son entrée. Elle exécuta une danse débile – la même chaque soir – pour chauffer la salle entre les groupes. Derrière le déguisement se trouvait un membre « secret » de Green Day, qui avait été mon voisin en 1989 et dont la menue monnaie, perdue entre les coussins de son canapé, m'avait gardé en vie plusieurs semaines.

À l'époque, il était ridiculement coincé. Maintenant, il dansait comme un idiot devant des millions de personnes. J'étais émerveillé du changement, mais le résultat restait embarrassant. La danse du lapin était le genre d'hommage à la stupidité alcoolisée que vous attendriez d'une soirée étudiante ou d'un match de football. En plus, elle était hypocrite : les canettes de bière qu'engloutissait le lapin étaient elles aussi des accessoires remplis d'eau.

Le « YMCA » des Village People s'acheva lorsqu'un nouvel air sortit des haut-parleurs : « Do You Remember Rock 'n' Roll Radio? » des Ramones. C'était ce que nous attendions tous – le signe que Green Day était sur le point de monter sur scène. Je traçai mon chemin dans la foule.

Green Day se gardait toute la théâtralité, le spectacle son et lumière et les effets pyrotechniques. Comparé aux premières parties, c'était Chomsky ! Ils étaient une icône de sincérité. Ils n'avaient pas peur d'en rajouter des couches ici et là ni de faire lever en l'air toutes les mains de la salle pour de longs chœurs ; et pourtant, leur jeu de scène était une bouffée d'air frais à côté de la première partie, car il était authentique.

Non seulement le public était plus enthousiaste que sur les premières tournées, mais le groupe l'était aussi. Même si le Green Day version 1990 jouait juste dans la pièce d'à côté, je ne serais pas sorti des coulisses à l'époque sauf pour « Shout », le medley de reprises de quinze minutes vers la fin du set. J'aimais les vieilles chansons qui parlaient de filles, mais la dépression et la confusion des dernières compositions leur

donnaient plus de mordant. Peut-être étaient-ce toujours les mêmes sujets – le rejet et l'impression d'être privé de ses droits – mais maintenant le résultat allait directement à l'essentiel.

Je pensais au gouffre psychologique entre le public et la scène que le punk avait tout fait pour détruire. Alors que j'en faisais l'expérience pour la première fois sur cette tournée, je trouvais que ce n'était pas si désagréable. L'inaccessibilité de Green Day permettait au public de se projeter sur quelque chose d'extérieur à eux-mêmes ; elle leur donnait la chance de sortir de leur peau et d'oublier leurs problèmes le temps de quelques heures.

Au milieu d'une foule immense, c'était chose facile. Faire partie d'un public énorme est une expérience émouvante, quasi spirituelle. Une chose que je n'avais jamais vécue auparavant, ayant surtout assisté à des petits concerts indépendants.

J'étais comme un gamin à qui on aurait toujours interdit de regarder la télé ou de manger des céréales sucrées. Le rock de stade était aussi nouveau que fascinant pour moi, et je m'en délectais jusqu'à la dernière goutte. Une fois l'effet de surprise estompé et mon estomac malade, je retournerais dans les bouquins et les céréales complètes avec lesquels j'avais grandi.

L'absence des côtés énervants d'un concert américain aidait beaucoup – pas de grosses brutes bourrées ni de gens que vous reconnaissez des couloirs du lycée. Un gros concert permettait aussi de passer outre l'isolement qui va de pair avec le fait d'être dans un pays étranger. Tout le monde était compressé dans l'intimité des autres, et le volume poussé à s'en exploser les tympans rendait toute conversation impossible. À la place, nous communiquions avec nos corps, nos yeux et notre langage partagé : les paroles de Green Day.

Je me rappelais d'une chose agréable mais troublante que m'avait un jour confiée Billie : « Il y a deux personnes que je

veux impressionner quand j'écris des paroles – toi et Bono. »

Je ne savais toujours pas comment répondre à ça, sauf en chantant avec le groupe.

Bono ?

Le public, bien entendu, était bien différent de celui en Amérique. Dans une foule de banlieue blanche, j'aurais passé mon temps à essayer de me mettre à l'écart des autres. Ici c'était l'inverse : je pouvais prendre plaisir au fait d'être différent.

Ces gens étaient-ils conservateurs ? Riches ? Branchés ?

Aucune idée. Je savais juste qu'ils étaient chinois.

Mon apparence me rendait différent, pas mes croyances. C'était un changement rafraîchissant.

Lorsque les lumières revinrent, je fus surpris de voir le groupe de première partie à mes côtés. Je réévaluai la basse opinion que j'avais d'eux. Pour moi, tous les groupes qui sont aussi des fans me conviennent.

Plus tard, il devint clair qu'ils ne s'étaient pas mêlés à la foule sans arrière-pensées : le vestiaire était rempli de filles à qui ils avaient offert des laissez-passer pour les coulisses. Le chanteur, torse nu, pointa du doigt celle qu'il préférait, envoyant le roadie la chercher comme s'il jouait à la baballe avec son chien. Ce n'était qu'un gamin, et la fille de son choix ne semblait pas vraiment intéressée par lui, mais elle accepta son rôle cliché en badinant. Peu de temps après, ils s'embrassaient.

Je m'assis dans un coin avec Billie, Bill Schneider et le Big Three, tournant littéralement le dos à toute la scène. Soudain je sentis une chose froide et gluante se glisser sous mon t-shirt. Je me retournai et laissai s'échapper un cri involontaire : c'était Tré, avec un *poulpe vivant*, dont un des tentacules essayait d'entrer dans mon pantalon !

Un vrai cauchemar. Tré eut un rire diabolique avant de retirer le poulpe. Puis il ouvrit grand la bouche pour le dévorer vivant ! Il avait déjà mentionné son désir d'essayer

quelques-unes des spécialités locales les plus improbables, mais je ne l'avais pas pris au mot en ce qui concernait les animaux vivants.

Tré avait déjà pris une bouchée quand le poulpe entoura un tentacule autour de son cou et commença à serrer – d'abord timidement, puis avec plus de force. Il faufila un autre tentacule dans sa gorge et Tré commença à s'étouffer. Pendant ce temps, les Anglais, pris dans une frénésie de flashs, l'incitaient à en faire plus.

Je me retournai avec Billie, trop révolté et perturbé pour regarder – tout ça pour nous retrouver devant le chanteur du groupe de première partie qui léchait la figure de la fille et glissait sa main sous sa jupe. C'était trop !

Les gardes du corps ne s'avancèrent pas pour sauver Tré des attaques du poulpe, mais une fois libéré de ses tentacules, l'un d'eux l'accompagna aux toilettes pour l'aider à gerber. Les deux autres taillèrent en pièces l'animal qui continuait à se tortiller.

Occupez-vous aussi du chanteur du groupe de première partie !

Où Tré a-t-il dégoté un poulpe vivant ? Je ne l'ai jamais su. J'avais peur de demander.

Plus tard, il rejoignit notre table, un peu pâle, revenu de son expérience de mort imminente.

« Je mangeais de tout quand j'étais gamin, a-t-il expliqué. J'étais le seul que tu n'avais pas à convaincre d'essayer quelque chose de nouveau.

« La semaine dernière, la femme de Mike m'a demandé conseil pour que leur gosse devienne comme ça. Il *déteste* les légumes.

« Je lui ai dit de trouver un boulot qui la ferait conduire des poids lourds à l'autre bout du pays. C'est ce que faisaient mes parents. Ils nous laissaient seuls, ma sœur et moi, pendant des semaines. Comme ça t'apprends à cuisiner assez vite. Et tu manges tout ce que tu trouves. »

15

J'ÉTAIS EXCESSIVEMENT DE BONNE HUMEUR pendant le vol vers la Corée, souriant à toutes les épaves autour de moi.

« Tu aimes nous voir au bout du rouleau », observa Tré.

C'était vrai. Je vivais justement pour ces moments-là, lorsque tout le monde est au plus bas. Depuis la dernière vague de chaleur sur New York, je n'avais plus eu l'occasion de voir tant de personnes perdre leur humanité du jour au lendemain.

J'observais la scène en me pourléchant les babines. Cette misère est l'essence même d'une tournée, et je n'y avais pas goûté jusqu'à cet instant. Tout le reste, comme disent les rabbins, n'est que commentaire. Tout le reste n'est que poudre aux yeux. Ce n'est qu'une distraction qui vous empêche d'avoir la niaque, l'énergie pure et la douleur. Et là est le cœur de la chose ! Une tournée, comme la vie, ne commence que lorsque vous tombez en rade sur le bord de la route et n'avez d'autre choix que d'appeler à l'aide.

D'accord, Green Day a un service de dépannage monstrueusement exagéré à disposition – mais ça ne les empêche pas de craquer, comme le suggère le titre de leur album le plus récent, *21st Century Breakdown*. Tout le monde avait un air pitoyable, des membres du groupe jusqu'aux gardes du corps. Tout notre côté de l'avion avait la gueule de bois, besoin de

sommeil, et était complètement usé. Nous avions l'air de nous être fait casser la gueule, ou de revenir de la plus extraordinaire expérience sexuelle – et de s'être fait larguer juste après.

Tout le monde semblait au bout du rouleau. Nos mines étaient épouvantables, mais d'une manière belle, sensuelle et vulnérable. Tous sauf Tré, qui était en pleine forme. Une icône de bonne santé et d'humeur joviale. Habillé d'un élégant caban, il se promenait dans les allées en discutant avec les hôtesses, non pas de façon lubrique, mais comme un gamin hyperactif et trop curieux. Je ne l'avais jamais vu d'aussi bonne humeur.

C'était Tré : il prospérait dans le chaos ; il dévorait du diable au petit-déjeuner. Il provoquait intentionnellement un accident de voiture puis sortait de l'épave sans une égratignure. Il entonnait un air joyeux alors que les autres passagers s'extirpaient à moitié morts de la fumée et des flammes.

Cette fois, son envie post-dégustation-de-poulpe de trouver un aquarium de piranhas vivants avait été l'apothéose. Apparemment, le poulpe n'avait fait qu'ouvrir son appétit – ça, ou alors il voulait laisser au règne animal une chance de riposter.

Quelques-uns furent intéressés pour le rejoindre dans sa quête, qui allait sûrement passer par tous les clubs échangistes de Hong Kong. Choisissant la modération et la décence, le reste de notre groupe décida de se retirer au bar de l'hôtel. Cela, cependant, fut notre erreur : mesurer la modération et la décence à l'échelle de Tré. Nous avions fini par boire beaucoup plus que nécessaire, tout en croyant jouer la sécurité.

Bien entendu, pour ceux qui avaient suivi Tré, le résultat fut bien pire. Pourquoi chercher des piranhas quand votre guide est lui-même une bête mangeuse d'hommes ?

La soirée s'était terminée avec l'un des photographes immergé la tête la première dans un bassin de requins vivants – pas une, mais deux fois.

Une idée de la personne qui le tenait par les jambes ?

C'est une image que j'aurais adoré voir – mais, comme

tous les meilleurs moments de la tournée, elle ne fut pas captée. Pareil pour le ciel marbré de rose, alors que le soleil se levait sur le port de Hong Kong. Je m'en émerveillais depuis la fenêtre de ma chambre lorsque l'équipe de recherche de Tré rentra à l'hôtel. J'entendis le photographe anglais insulter Tré dans le hall. « Va chier !, criait-il. Je suis adulte ! Je n'ai pas besoin qu'on vienne me réveiller ! »

Et donc, lorsque l'Anglais manqua de se présenter dans le hall de l'hôtel quelques heures plus tard, nous décidâmes de partir sans lui. Il se débrouilla d'une façon ou d'une autre pour arriver à l'aéroport à ses propres frais, quelques minutes à peine avant le décollage de notre avion.

Je le regardais, maintenant, assis de l'autre côté de l'allée. C'était donc ça, un adulte – cette chose dont j'avais tant entendu parler. Son visage était rouge betterave et un filet de bave lui coulait le long du cou. Avec précaution, je sortis l'appareil photo de son sac, pour lui laisser un souvenir de ce à quoi la vie ressemblait de l'autre côté de l'objectif.

Clic !

Dans ce genre de moment, j'aurais aimé être en charge du livre illustré sur Green Day à la place des deux Anglais. Lorsqu'ils dormaient ou regardaient avec Tré des femmes éjectant des balles de ping-pong de leurs orifices, ils rataient tous les meilleurs moments. C'étaient ces instants de tendresse que je voulais capturer : l'armée de goules mal rasées, marmonnant en plein sommeil, et Billie, ronflant, effondré face en bas sur toute une rangée de fauteuils.

Quelle magnifique photo de couverture ça ferait !

Tré survolait la scène, souriant et fier comme un père. C'était un gars bizarre et un peu sombre, mais il était honnête envers lui-même. Je n'étais pas sûr de savoir s'il s'aimait ou pas, mais je m'identifiais plus à son humour plein d'autodérision qu'à, par exemple, l'autosatisfaction occasionnelle de Mike. Billie n'avait aucune de ces caractéristiques ; il semblait se laisser entraîner, même s'il était à l'origine de la plupart des coups. C'étaient ces dynamiques et ces interactions subtiles

que je voulais capturer. C'était ce qui faisait d'eux un groupe.

Depuis quelques jours, les bouffonneries de Tré tapaient sur les nerfs de tout le monde. Les photographes mettaient de l'huile sur le feu, l'aiguillonnant vers des actions de plus en plus étranges. Manger des animaux vivants ou faire la tournée des clubs échangistes peut rendre un photographe heureux, mais cela agaçait les compagnons de groupe de Tré et ses managers qui le trouvaient immature.

Quel besoin essayait-il tant de combler ?

Et là m'arriva la réponse : *la même chose que nous tous*.

Mais la façon dont il s'en occupait prenait un air désespéré et triste.

Tré était le seul célibataire du groupe, ce qui n'aidait pas. Tous les autres étaient mariés et posés. Le comportement de Tré renvoyait à quelque chose qu'ils avaient dépassé en vieillissant - ou du moins c'est ce qu'ils se disaient, non sans une pointe de remords. Ils étaient en tournée avec quelqu'un qui couchait avec plus de femmes en une semaine qu'eux en des années ; ça ne pouvait pas être facile. Cette différence engendrait obligatoirement des sentiments bizarres. Du moins, c'était le cas pour moi.

Il y avait toujours eu une fibre compétitive entre Tré et moi, un truc de mecs. Nous n'avions jamais été intéressés par les mêmes filles, et encore moins été intimes avec elles pour autant que je sache. Malgré tout, Tré semblait me voir comme une menace. Quand il avait une copine, il ne me la présentait jamais et je faisais attention à garder mes distances. J'avais la même peur irrationnelle envers beaucoup de mes amis : que quelqu'un prenne ma place. C'est quand elles touchent au sexe que nos insécurités ressortent le plus, mais dans ce cas précis il n'y avait probablement aucun lien. Ce genre de rivalité était une réaction chimique ou animale – peut-être même une forme tordue de respect mutuel.

Peut-être qu'elle concernait mon amitié avec Billie.

Il y avait autre chose, un truc intéressant mais probablement hors sujet : avant que Tré ne fasse partie du groupe,

j'avais joué dans Green Day. Assez bizarrement, je l'avais oublié, jusqu'à ce que je me rappelle de Billie ratissant les feuilles d'arbres.

Pourquoi étais-je en train d'attendre que le groupe puisse répéter dans le salon ? Il me fallut une bonne minute pour m'en rappeler : c'est parce que je répétais avec Billie et Mike, à l'époque.

Nous n'avons joué qu'une poignée de concerts ensemble. Je remplaçais Al, pour des raisons qui ne me reviennent pas, mais cela devait probablement être en rapport avec son ancienne copine. Elle était *extrêmement* lunatique.

En dehors des concerts pour lesquels nous répétions, je me souviens d'au moins deux occasions pour lesquelles j'avais dû prendre les baguettes à la dernière minute. Pour l'une d'elles, Al avait dû partir précipitamment afin d'empêcher sa copine de se noyer dans un lac voisin (qui s'avéra profond d'un mètre et demi seulement). La même chose s'était reproduite en Pennsylvanie pendant une tournée, lorsqu'il dû la convaincre par téléphone de redescendre du rebord de la fenêtre.

J'étais le remplaçant en cas d'alerte suicide, et même si j'ajoutais mon propre style aux chansons, je n'étais rien comparé à la précision d'Al. Quant à Tré, nous n'étions même pas dans la même division.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis et Tré avait amélioré son jeu coup sur coup pendant que je continuais à jouer le même rythme. Un rythme farouche, cela dit, mais pas particulièrement flexible. Peut-être que ça le gênait qu'un autre batteur regarde par-dessus son épaule pendant qu'il jouait. J'espère que Tré savait que si je faisais ça, c'était par respect.

Avec le recul, je me demandai si Al ne m'avait pas formé pour être son remplaçant dans le groupe. C'était marrant d'imaginer comment auraient tourné les choses – mais *cette* liste n'arrêtait pas de s'allonger. Être batteur dans Green Day n'est qu'une des millions de vies que j'aurais pu avoir. J'aurais également pu rester avec les gitans en Grèce ou être dévoré par les chiens dans le cimetière français.

En arrivant à Séoul, tout le monde sortit de l'avion dans un état second. En Thaïlande, nous étions passés au travers des douanes sans même un coup de tampon, preuve qu'à la fois la Thaïlande et la célébrité étaient corrompues, avec leurs propres règles implicites. En Corée, le seul traitement de faveur à notre égard a été un examen approfondi de la part du contrôle des passeports.

Alors que nous faisions la queue, je posais pour des photos et signais des bouts de papiers, ne m'embarrassant pas à expliquer à ces chasseurs d'autographes aux yeux brillants que je n'étais pas dans le groupe. Par contre, en arrivant au parloir de la douane, je soulignais clairement ce fait.

« Musicien ? »

« Non, esthéticien ! »

Au cours de nos précédentes escales, j'avais déclaré être successivement chef cuisinier, cordonnier, coiffeur et coach de fitness. Même quand j'essayais, je n'arrivais simplement pas à répondre deux fois la même chose à une seule question. Cet instinct m'avait attiré pas mal de problèmes au fil des ans. Il prenait très probablement racine dans une légende familiale sur l'armée tsariste. Comme les enfants uniques étaient exemptés du service militaire, mon arrière-grand-père et ses frères épelaient notre nom de famille chacun d'une manière différente sur les formulaires, évitant ainsi l'incorporation et la mort assurée – les juifs étant toujours envoyés sur le *front* du front.

Je n'avais pas réussi à hériter de leur instinct de survie, mais seulement de ce petit truc. La conséquence était que je donnais des noms, adresses, métiers et numéros de sécurité sociale différents à chaque fois qu'on me les demandait. Quand il fallait prendre une correspondance à l'aéroport ou me rendre au tribunal, j'avais beaucoup d'explications à donner.

C'était une mauvaise habitude, mais tout est mieux que de déclarer aux douanes que vous êtes un musicien. Sauf, bien sûr, si vous *aimez* avoir une main gantée dans le cul.

Le batteur du groupe de première partie apprit cette leçon à Séoul. Pauvre gars, il s'était probablement vanté fièrement devant le douanier, lui racontant tout de sa vie sur la route.

Ses camarades de groupe étaient directement partis pour l'hôtel. Ils ne se rendirent même pas compte de l'absence de leur batteur jusqu'à son arrivée trois heures plus tard, livide et contraint d'emprunter de l'argent pour payer son taxi.

La même chose était arrivée quand Green Day avait visité la Maison-Blanche. Le groupe avait eu droit à la visite VIP, pendant qu'un de leurs gardes du corps se faisait silencieusement emmener vers la salle de torture pour obtenir des aveux. Un simple cas d'erreur d'identification – un homonyme était sur la liste des terroristes recherchés. Mais ça restait un sujet sensible. À chaque fois que quelqu'un sortait une blague sur les terroristes, un des gardes du corps ne riait pas.

La température baissait au fur et à mesure que nous allions vers le nord. Hong Kong avait été fraîche et humide, comme peut l'être la baie de San Francisco ; à Séoul, l'hiver était encore là, avec trente centimètres de neige au sol. Ça n'avait pas découragé le cercle fidèle des fans féminines de Green Day qui attendaient dans le froid devant l'hôtel. Habillées de gros manteaux, elles trépignaient d'un pied sur l'autre, comme prises d'une envie de pisser.

Elles s'animèrent d'excitation un instant alors que je repassais devant elles pour sortir. Puis elles réalisèrent que je n'étais personne d'important. Elles froncèrent les sourcils et me jetèrent des regards mauvais et colériques pour leur avoir donné de faux espoirs.

Je ricanai en retour. Pas la peine de se demander pourquoi les gars du staff se comportaient comme des connards : subir ce genre de traitement jour après jour était l'enfer pour votre ego. Comment ne pas avoir de ressentiment, à la fois envers les fans et le groupe ?

Il faisait froid et l'heure était tardive, mais les signes prometteurs aperçus sur la route entre l'aéroport et l'hôtel m'avaient appâté.

Coffee Story est un nom étrange pour un commerce, de même que son slogan : « Venez écouter l'histoire savoureuse du café et des viennoiseries ». Mais sur le reste du trajet, j'avais vu des pancartes au-dessus de chaque boutique : « Café », « Café chaud », « Café !!! » Séoul serait-elle folle de café ? Apparemment oui. Même les bars annonçaient sur leurs auvents : « Whisky Bière Café », « Bière Vin Café», « Café et bière ».

La différence entre Séoul et une ville américaine était flagrante. Ici, les débits de boisson étaient brillamment éclairés et bourdonnaient de vie au lieu de la vomir. Assis aux tables près des fenêtres, il y avait des familles, des groupes d'adolescents et de jeunes couples en plein rendez-vous amoureux. Tous avaient une tasse de café à la main – et il était une heure du matin !

Les quartiers de Séoul avaient toutes ces choses qui m'attirent dans les quartiers asiatiques de New York les vendredis et samedis soir : une insomnie, une absence d'alcoolisme, un sentiment de mystère voilé, une impression de sécurité personnelle. Je m'attendais à ce que l'Asie soit complètement différente des enclaves asiatiques des États-Unis, mais les différences semblaient négligeables. Hong Kong était comme un millier de Chinatowns placés les uns à côté des autres. Séoul avait des zones huppées comme le quartier coréen de Manhattan et des zones résidentielles plus proches du quartier coréen du Queens.

J'entrai dans quelques boutiques, curieux de voir si elles ressemblaient aux épiceries coréennes de New York, connues pour leur minutie et leur sens de l'ordre immaculé.

Pas tant que ça. Les marchés de Corée étaient un peu plus relâchés et moins rigides. Pareil pour les Coréens eux-mêmes.

Je n'avais pas grand-chose en commun avec les Asiatiques, à part peut-être les heures tardives auxquelles je sortais et mon penchant pour les transactions en argent liquide. Alors pourquoi me sentais-je si bien en leur présence ?

Peut-être que c'étaient nos différences qui nous rendaient si compatibles. Nous n'essayions même pas de nous comprendre mutuellement. Personne dans un quartier asiatique – ou en Asie même – ne s'énervait lorsqu'il ou elle n'arrivait pas à « me comprendre ».

Plus j'y pensais, plus ça avait du sens : les incompréhensions sont à l'origine de la plupart des conflits. Pourquoi se forcer à *s'entendre* avec tout le monde ?

Peut-être est-il préférable de maintenir une impression de mystère ou une indifférence amicale.

16

À Séoul, la mère de mon ex était censée me servir de guide, mais mes tentatives pour comprendre les cabines téléphoniques coréennes s'avérèrent vaines – pour autant que je sache, elles auraient aussi bien pu être des accélérateurs de particules.

Ce fut néanmoins un soulagement car elle m'avait de toute façon toujours détesté. Mettez ça sur le compte de la différence culturelle, mais elle était convaincue que j'écrivais du porno.

Si seulement les choses que les gens croient sur vous pouvaient être vraies ! Nos vies seraient beaucoup plus excitantes qu'elles ne le sont en réalité. En vérité, j'étais bien trop préoccupé à l'époque pour être capable d'écrire quoi que ce soit, de *n'importe quel* genre que ce soit. C'était sa fille qui avait un vrai don pour l'utilisation de mots classés X.

C'était marrant, malgré tous les films coréens et toutes les conférences de la communauté coréenne auxquelles j'avais assisté, je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi pouvait ressembler la vie à Séoul. Le centre de l'attention était toujours la Corée du Nord ou la zone démilitarisée. J'avais vu des tonnes d'images de Pyongyang, aussi rares soient-elles – mais pas une seule photo de Séoul, la plus grande ville de toute la Corée. Au sujet de la Corée du Sud, j'étais complètement perdu. Que pouvait-il s'y tramer ? Je n'en savais rien.

Du café et du poulet frit – c'était la bonne réponse, apparemment. Le nombre de lieux vendant l'un ou l'autre était hallucinant. Pour le poulet frit, les boutiques restaient ouvertes plus tard. C'est donc dans l'une d'elles que je me retrouvai à quatre heures du matin, désespéré et douloureusement perdu. Je méritais le nouveau surnom pseudo-indien que Jeff Matika m'avait octroyé, « Assis avec des livres ». Dans le cas présent, la suggestion de Mike était encore plus appropriée : « Marche sans carte ».

Oui, les rues vivantes de Séoul, dont j'étais tombé si amoureux, s'étaient évanouies, comme mes traces de pas dans la neige. J'avais suivi l'appel des allées sombres puis des parcs déserts – suivis de près par les quartiers d'entrepôts et les zones de triage ferroviaire. Lorsque finalement je me décidai à retourner à l'hôtel, je ne pus trouver aucun repère, seulement des étendues apparemment infinies de concessionnaires automobiles, avec quelques vendeurs de poulet coincés au milieu.

C'était la fin de l'aventure : un roadie couvert de neige, faisant la tournée des débits de poulet frit, ma vie réduite à une succession de blancs et de cuisses. Je m'asseyais dans chaque boutique pendant une demi-heure avant de partir pour la suivante sans détecter la moindre différence – elles se confondaient toutes, comme une longue continuité floue. Lorsque le matin arriva enfin, je me lançai dans une dernière tentative désespérée pour trouver l'hôtel et y parvint finalement. Pendant tout ce temps, il s'était trouvé juste de l'autre côté de la rue.

Je me réveillai dans l'après-midi avec la sensation d'avoir quelqu'un debout sur ma tête. J'avais enfin attrapé l'inévitable maladie de tournée, et ce n'était pas trop tôt, ayant mis en pratique chaque truc stupide auquel j'avais pu penser jusqu'à maintenant. En l'état, ça ne serait pas fatal – ni pour ma santé, ni pour les nerfs de mes compagnons de voyage, qui n'auraient pas à supporter un roadie éternuant et à la respi-

ration sifflante plus d'une semaine. Nous n'avions plus que six jours à passer ensemble.

L'intoxication alimentaire était la seule maladie qui m'inquiétait vraiment sur ce voyage, nous autres juifs étant plus connus pour notre esprit narquois que pour notre constitution de fer. Heureusement, c'étaient mes sinus qui avaient pris les coups, pas mon estomac. Néanmoins, je décidai de rester au repos pour la journée. Niché dans un café douillet, j'ouvris mon dernier roman à suspense : *A Difficult Road : The Transition to Socialism in Mozambique*, de John S. Saul. Quand sonna l'heure d'aller retrouver les autres à l'hôtel, le leader charismatique avait déjà été assassiné et une armée rebelle financée par des pays étrangers se dirigeait vers la capitale.

L'esprit d'humeur historique, je décidai d'approcher l'un des gardes du corps de Green Day dès notre arrivée au concert. J'avais quelques questions brûlantes – pas du genre que vous pourriez imaginer après ma description des gardes du corps comme des gorilles sans noms et sans cous. La vérité n'était pas aussi simpliste. C'étaient des gorilles, oui, mais d'un genre intelligent, cultivé, et deux sur les trois avaient même des mentons assez proéminents. J'avais été injuste, emporté par mon imagination et mes préjugés. Même chose pour les photographes et le staff : la tentation de les dépeindre d'un trait grossier était trop forte, mais pourtant ingrate. Les côtés énervants de leurs personnalités – sans lien avec la nature de leur travail – étaient à l'égal des miens, sauf pour quelques cas extrêmes.

Des trois gardes du corps, Eddie, le chef de la sécurité, était de loin le plus distant. Il semblait hautain et inabordable, avec l'attitude d'un gars qu'il ne fallait surtout pas chercher. George était brutal mais terre à terre. Mehdi, le plus grand, était un délicat petit chaton.

George était anglais, Mehdi, iranien, et Eddie, salvadorien. George était celui qui avait ou n'avait peut-être pas travaillé sous contrat en Irak ; je n'avais pas assez de cran

pour lui poser la question. Comment pourrais-je seulement lui adresser la parole si la réponse était positive ? C'était déjà assez dur de rassembler l'assurance nécessaire pour aborder avec Eddie un sujet à la fois plus compliqué et plus sensible : la guerre civile au Salvador.

Je savais que neuf fois sur dix, les sujets sensibles sont ceux dont les gens veulent le plus parler. C'est ainsi que je fonctionne, du moins. Tout le monde a peur de parler des sujets que je *meurs d'envie* d'aborder – précisément parce que ce sont des problèmes sensibles, parce qu'ils sont pressants, parce qu'ils pèsent sur mon esprit et mon cœur. Mais mes problèmes sont avant tout de nature personnelle, assez éloignés d'une guerre civile qui avait fait presque cent mille morts.

Après la guerre, les journaux américains avaient à peine reparlé du Salvador. À les lire, vous penseriez que le monde n'est qu'une succession sans fin de conflits armés et de désastres naturels sans causes ni résolutions, sauf pour les occasionnelles conclusions ironiques où les États-Unis ont le dernier mot. Ce que je voulais savoir était la chose suivante : comment le pays s'en était tiré après la guerre et à quoi il ressemblait à présent.

Je trouvai Eddie au buffet, mangeant seul. Lorsque je lui proposai ma compagnie, il me montra une chaise. « On est dans un pays libre », semblait-il dire. Mais alors que je commençais à lui poser des questions sur le Salvador, il s'anima, visiblement heureux de parler d'autre chose que de sécurité.

On m'avait dit de ne pas me fier à l'apparence froide d'Eddie ; chacun m'avait assuré qu'il était amical et bavard, si on lui en laissait la chance. Je m'en rendis compte d'emblée. Mais on m'avait aussi prévenu que concernant la guerre civile, la plupart des émigrés salvadoriens étaient extrêmement partisans, selon le camp qu'ils avaient soutenu et les raisons de leur exil. La douceur d'Eddie et sa bonne éducation me faisaient suspecter qu'il appartenait à l'élite salvadorienne, riche et politiquement réactionnaire.

Mes suppositions, comme d'habitude, étaient bien à côté de la plaque. Pour Eddie, la guerre *était* un problème personnel. Sa famille et ses amis s'étaient battus dans les deux camps, parfois frère contre frère. Mais dans les années qui avaient suivi le cessez-le-feu, tous avaient partagé le même désespoir. Ils étaient heureux que la guerre soit finie, mais rien n'avait été résolu. Les problèmes du Salvador, disait Eddie, étaient toujours et avant tout d'ordre économique, sans aucune porte de sortie en vue.

J'étais heureux de briser la glace avec Eddie, d'entendre son point de vue tout en apprenant à le connaître un peu mieux. C'était engageant, comme devraient l'être toutes les conversations. Cette discussion fut comme une bouffée d'air frais, car mes discussions avec Green Day commençaient à s'user alors que nous entamions notre deuxième semaine de tournée. Nous avions épuisé notre stock de souvenirs partagés et je n'avais plus de questions indiscrètes à leur poser. Les silences s'allongeaient, chacun rentrant dans sa coquille – sauf Mike, qui n'avait pas de coquille, l'ayant abandonnée avec ses cheveux et ses manches à Cedar Rapids lors de la première tournée de Green Day.

Il y avait des aspects, voire même des périodes entières de ma vie dont ils ne savaient rien, mais ces sujets ne furent jamais abordés. C'est ainsi avec de vieux amis : ils ne creusent jamais dans votre vie, sauf là où elle croise la leur. Ils parlent du bon vieux temps et se triturent le cerveau à la recherche de connaissances mutuelles à propos desquelles discuter. À part ça, ils ne posent pas trop de questions. C'était frustrant avec Green Day, mais ce ne fut pas un problème sérieux, puisque vivre ensemble toutes ces nouvelles expériences nous empêchait d'être désespérément braqués vers le passé.

Le manque de faconde ne s'arrangea pas avec le soudain passage du groupe à la sobriété. Depuis Hong Kong, ils avaient remplacé la bière par du jus de fruits, ce qui diminuait drastiquement le nombre de nos conversations à cœur ouvert.

Comme sur les vieilles tournées, ils se saoulaient à mort puis se purgeaient – sauf que maintenant, ils avaient une étrange raison de le faire : ils jouaient aux Grammy Awards deux semaines plus tard. « Les caméras ajoutent une dizaine de kilos, m'expliqua Mike alors qu'il s'affairait sur le buffet, l'air stressé. La déshydratation réduit le tonus musculaire. » Déjà, il donnait l'impression qu'un aspirateur lui était passé sur les joues.

Eddie finit son repas et s'en alla. J'étais dans un coin de la salle de restauration, jouant de la machine à expresso comme d'un flipper, tentant un high-score. Mike tira de la riche montagne de pâtes et de desserts une bouteille de kombucha et une pomme. Il n'était pas d'humeur et se plaignait de choses s'étant mal passées. J'acquiesçai d'un air enthousiaste, tout en amorçant une retraite rapide. Arrêter de boire n'était pas le problème – ce gars pouvait perdre dix kilos juste à cause du stress.

J'errai le long des corridors pleins d'échos, montrant mon laissez-passer et suivant les flèches jusqu'aux vestiaires. À l'intérieur, je tombai sur une scène surprenante tant elle était tendre et familiale. Jeff Matika changeait ses cordes. Jason Freese s'entraînait à faire des nœuds marins en regardant une vidéo pédagogique sur son ordinateur portable. Tré faisait la sieste roulé en boule sur le canapé. « Le marasme de sept heures ! » annonça-t-il en ouvrant les yeux.

Sept heures était l'Heure du Crime, la zone calme entre la balance et le concert, le moment où tout le monde déambulait sans rien avoir à faire. Ce soir, par contre, le marasme n'avait rien d'angoissant. Une petite musique sortait du poste à cassette à si bas volume que je fus incapable de confirmer ma peur – s'agissait-il bien des Doors ? Membres du staff et employés locaux passaient dans le hall, comme des figurants dans une pièce de théâtre.

Soudain, des voix familières émergèrent une par une des

coulisses, suivies comme des éclairs par leurs corps respectifs. La porte encadrait chaque personne à son passage, capturant son image – et son essence – tel un photomaton géant.

Tré s'assit pour observer, alerte, comme toujours devant n'importe quelle scène théâtrale.

Bill Schneider apparut en premier avec son porte-document.

Puis arriva Micah Chong, le technicien de basse, avec sa boîte à outils.

Doug, le manager de tournée, le suivit avec une boîte de cookies Girl Scout tirée de sa réserve pour un mois. Il marqua une pause (Doug marque seulement des pauses, il ne s'arrête jamais) pour en offrir à chacun d'entre nous. Avec son air dégingandé et ses yeux d'insecte, il ressemblait à un fan de hard-rock accro au speed, même s'il n'avait jamais touché à la drogue. Il voyageait avec Green Day tout en rêvant du jour où il partirait en tournée avec AC/DC.

Comme les autres, il apparut puis, en un éclair, disparut.

Je sirotais mon expresso tout en mordant dans un cookie, profitant du spectacle avant le spectacle. Quelle serait la quatrième et dernière prise de cette série ?

C'est alors qu'arriva Jason White, marchant en canard, un sourire d'un kilomètre de large accroché à son visage.

17

C'EST LE CRÉPUSCULE, et des fans coréens de Green Day se promènent, certains en couple, d'autres solitaires, volant un instant de réflexion ou de romantisme avant le spectacle. C'est l'endroit parfait pour un concert, non pas dans la périphérie de la ville, mais en plein cœur de Séoul, au milieu d'un parc gigantesque et densément boisé. À côté du stade se trouve un château médiéval entouré de douves.

La zone autour du château, laissée sans surveillance, est presque déserte. Au pied du mur de trente mètres de hauteur, les promeneurs semblent tout droit sortis d'un tableau. L'atmosphère est méditative et magique. L'endroit parfait pour un baiser.

Un couple au moins semble avoir ça à l'esprit. Il s'arrête d'abord pour regarder au-delà des remparts. L'eau des douves scintille sous les premières lueurs de la lune montante. Puis il avance lentement sur les larges marches en pierre du pont. Sur l'autre rive l'attend un ensemble qui jouera quelques-unes des sérénades les plus mielleuses et cruches jamais composées. Leurs billets, simples repères dans leurs mains, sont la promesse de plaisirs encore à venir !

Alors pourquoi ces visages sérieux et ces regards jetés nerveusement par-dessus l'épaule ? Où que les amoureux aillent, un type glauque avec des airs de roadie les suit comme leurs

ombres. D'abord, il rôde autour du château, tel Frankenstein, et baragouine un charabia au vieux vendeur de bâtons lumineux devant le concert. Puis il les renverse presque lorsqu'il se met à courir pour doubler la file d'attente devant le stand de café gratuit, comme si le café gratuit était particulièrement inhabituel et non pas une chose présente devant tous les concerts. Pourquoi sinon aurait-il l'idée d'y aller ?

La soirée va de mal en pis. Le premier groupe est torse nu. Au lieu de vêtements, ils sont vêtus de leurs guitares dont ils jouent à peine. Chaque chanson débute et s'achève de la même façon : « *Alright, Korea!* »

Lorsque Green Day monte sur scène, le chanteur répète encore et encore un mot en coréen, mais sa prononciation laisse le futur couple perplexe. « Navet frit ? », hurle-t-il dans les oreilles de la fille au milieu du vacarme. « Singe mariné ! », crie-t-elle. Voici leur première dispute. Le plus exaspérant est qu'en dépit de son babillage, la fille dévore des yeux le chanteur.

Le type se retourne, juste à temps pour apercevoir un membre du public en pleine crise d'épilepsie. Il court pour lui venir en aide mais, tout à coup, on le tire au milieu d'un tas de gens qui se tortillent à terre comme des vers. À son plus grand désarroi, il voit ses membres emmêlés avec ceux du Frankenstein dont il a passé la soirée à essayer de se débarrasser !

Pendant ce temps, Green Day fait monter une volontaire sur scène : qui d'autre que sa copine ? Le chanteur lui offre un bisou innocent sur la joue, mais elle lui met la langue – et pourquoi pas ? C'est ce qu'ont fait toutes les autres filles qui sont montées sur scène.

Encore une histoire d'amour ruinée, mais ce coup-ci je n'y suis pour rien. Laissez-moi au moins une chance de m'expliquer.

Le type aux bâtons lumineux était en effet devant la porte. Il semblait fatigué, comme s'il avait déjà une journée de travail derrière lui. En fait, il avait l'air de s'être levé aux aurores

pour arroser les champs, avant de partir en ville vers midi pour bosser à l'usine. Maintenant, il colportait des baguettes clignotantes en néon pour ramener un peu plus d'argent à la maison et nourrir sa famille. Il ressemblait à un paysan, avec de la boue rouge encore accrochée à ses chaussures. Ça jurait avec les jouets clignotants accrochés à ses bras qu'il agitait sans enthousiasme. Pour coller à l'événement, la plupart étaient verts.

Pour lui, le concert était un travail, comme il l'était pour les autres vendeurs, contrôleurs de billets, pickpockets et balayeurs de rue qui ne s'étaient jamais approchés du groupe à moins d'un kilomètre. Green Day était tellement énorme qu'il influençait la vie de personnes qui n'entendraient jamais leurs chansons. Ironie de l'histoire, les membres de Green Day étaient tout autant à l'écart, alors qu'ils étaient la tête d'affiche de l'événement. Dans les coulisses comme sur scène, ils restaient isolés, seuls. Ils ne voyaient pas les porte-vélos débordants devant le stade de Séoul et ne ressentaient pas non plus l'excitation de la foule faisant la queue à l'entrée. Je ne pouvais pas attirer leur attention sur les couples qui se mangeaient des yeux, ni les taquiner sur le fait qu'à cause du nom de groupe qu'ils avaient hâtivement choisi, le type aux bâtons lumineux ressemblait à un sapin de Noël.

Pour être honnête, c'était une situation vraiment pourrie. Alors qu'ils étaient assis en coulisse à gagner des millions, le vendeur de bâtons lumineux était sous la neige, à surveiller les flics en permanence car il n'était pas un vendeur *officiel*. J'aurais aimé lui donner une poignée de l'argent de Green Day pour qu'il puisse sortir du froid et rentrer voir ses gamins, mais ça faisait des années qu'on ne me laissait plus porter les fonds du groupe, pour des raisons évidentes. Peut-être y avait-il autre chose que je pouvais lui rapporter des coulisses : de la nourriture, des baguettes de batterie, des plaques commémoratives ? De façon prévisible, mon offre se perdit dans la traduction.

Concernant le stand de café, c'est vrai qu'il y en avait un devant le concert, mais ça ne m'a pas rendu hystérique ni tiré des larmes de joie. Je questionnai calmement une poignée de personnes pour être sûr de bien comprendre la situation. Café gratuit et pâtisserie à la prune ? Oui. Parfait. Dans l'ordre et la discipline, je fis la queue.

Pour les Coréens, le stand de café gratuit était de toute évidence une chose commune, une routine assez prévisible lors d'un concert. J'étais dans le même état d'esprit : c'était agréable, mais pas particulièrement différent des stands de café présents partout dans le monde devant des concerts. J'étais dans mon élément.

Quand « Rock 'n' Roll High School » sortit des haut-parleurs, les vingt premiers rangs bondissaient déjà en l'air comme des saumons – mais on pouvait s'y attendre. Les éléments se déchaînèrent lorsque Green Day fit son entrée sur scène. Le public avait *vraiment* l'air furieux et sans retenue, mais dire que le café gratuit en était la raison reviendrait à tirer des conclusions hâtives. Les salutations en coréen de Billie leur étaient probablement allées droit au cœur, et ils y répondaient de façon appropriée.

Même le vendeur de bâtons lumineux devait être content, puisqu'il avait de toute évidence vendu la totalité de son stock. Les bâtons lumineux faisaient partie des nombreux objets interdits dans la salle, mais une bonne moitié du public devait en avoir caché dans les chaussettes, car toute la tribune était éclairée de série de vagues parfaitement synchronisées et aux couleurs coordonnées, me rappelant les images que j'avais vues des parades nord-coréennes. J'espérais tant que le groupe dise quelque chose à propos de la réunification – mais c'était, je le savais, le genre de sujet sensible qu'ils éviteraient.

Les danses étaient débridées et extrêmement jubilatoires, mais dire que tout le public semblait faire une crise d'épilepsie serait exagéré. Et je ne suis peut-être pas le gars le plus agile du monde, surtout sur la piste de danse, mais me comparer à

Frankenstein est franchement cruel. De plus, lorsque je perdis l'équilibre, tout le monde autour de moi m'accompagna dans ma chute.

Les bras d'un groupe d'inconnus m'entourèrent rapidement, et ne me quittèrent plus du reste de la soirée. Ils me montrèrent leurs étranges pas de danse : des queues leu leu qui serpentaient au travers de la foule, et une durant laquelle tous s'accroupissaient en cercle puis se sautaient les uns sur les autres lorsque la musique atteignait un pic d'intensité.

Le groupe répondait à l'enthousiasme de la foule avec le sien, donnant le meilleur concert de la tournée jusqu'alors, et l'un de mes préférés de tous les temps. Les joutes passionnées mais polies de la foule me rappelaient l'ouverture d'une grande bourse aux livres, pour moi la seule chose égalant l'intensité du hardcore du début des années 1980. Le public de Séoul était tout aussi tumultueux et bruyant, tapant des mains sur les contretemps et chantant même sur les solos de guitare.

Nous dansions ensemble, nous chantions ensemble, nous partagions nos boissons.

En ce qui concerne l'histoire de Billie embrassant la fille sur scène, je vais être franc et direct : c'est moi que ça a énervé – et pas seulement à Séoul, mais à chaque concert.

Le problème n'était pas qu'il se soit construit un personnage de scène, ou qu'il assume son rôle de sex-symbol. C'est une conséquence naturelle du fait de se donner en spectacle, même pour les groupes jouant dans les caves les plus obscures. Mais être un sex-symbol impose d'être inatteignable, hors de portée – surtout si vous avez une femme et des enfants.

Je m'inquiétais que chaque concert puisse se terminer avec cinq mille couples rentrant chez eux pour cinq mille scènes de ménage ; cinq mille gars irritables et trop bornés pour admettre que c'est envers Billie Joe qu'ils ont du ressentiment.

Célèbre, charismatique, talentueux, sensible et riche –

tant de qualités contre lesquelles il est presque impossible de rivaliser, et réellement impossible si on ajoute « américain » et « blanc » à la liste. Devoir se mesurer à une telle norme est cruel, tout comme voir sa copine séduite et fascinée par celle-ci toute la soirée. Dans chaque pays où nous passions, cinq mille mecs étaient morts d'inquiétude et de jalousie en se demandant : « Est-ce de Billie Joe dont elle rêve ? »

Comme si ça ne suffisait pas, Billie avait une file constante de filles venant le tripoter pendant les concerts. Suivant une routine implacable, chaque fois qu'une fille venait l'embrasser ou que quelqu'un faisait un solo, une nausée me saisissait.

Et si ça me semblait dégueulasse, qu'en pensaient les autres sur scène ? Personne ne venait embrasser Mike, ni Tré.

Billie avait toujours été au centre de l'attention, sans nécessairement être la vedette. À l'époque, tout le monde composait les chansons et avait son micro réglé au même volume. Maintenant, Billie était la star du groupe.

Peut-être que cela avait été inévitable. Mais les paroles de Mike me manquaient et je trouvais que Billie aurait dû réexaminer son approche scénique. Il était juste amical, serrant dans ses bras quiconque montait sur scène, garçon comme fille. Que pouvait-il faire s'ils allaient un peu plus loin ? Les repousser ?

Oui. Les assommer, s'il le faut.

Dans le doute, faites comme les Ramones.

J'étais à un de leurs concerts quand une fille avait grimpé sur scène et attrapé Joey Ramone à l'entrejambe. Un geste osé – mais l'expression de Joey lorsqu'il la repoussa fut celle d'un inconfort extrême, comme n'importe qui après s'être fait agresser. Il avait l'air humilié, blessé et confus. Rapidement, le public avait ressenti la même chose. Si elle l'avait embrassé, ça aurait pu être encore pire.

Le fait que Joey soit intouchable ne l'empêchait pas d'être un sex-symbol à nos yeux. Ça ne le rendait que plus humain.

18

Sur la route entre l'aéroport et Osaka, j'étais dans un minivan avec les Big Three. Nous regardions les montagnes coiffées de neige laisser place à de denses forêts d'immeubles. Chaque balcon ressemblait à un mini-entrepôt de Manhattan rempli à ras bord. Des vêtements séchaient sur des porte-manteaux au lieu de cordes à linge. Ce fut ma première impression du Japon.

Le paysage défilait devant nos yeux pendant que Jason Freese nous racontait une histoire sans aucun rapport avec ce qui défilait derrière les fenêtres du van. Le contraste était étrangement reposant, les deux flux se synchronisant d'une façon surprenante, comme *Dark Side of the Moon* sur *Le Magicien d'Oz*. Jason Freese racontait l'histoire improbable mais vraie de son groupe punk de lycée, qui était devenu le groupe d'accompagnement de Joe Walsh.

L'histoire était la suivante :

L'ex-guitariste des Eagles en avait marre de l'establishment de l'industrie musicale. Il voulait donner un coup de pied dans la fourmilière. Il avait besoin de sang neuf pour insuffler une nouvelle énergie à ses chansons.

À l'époque, Freese et ses amis avaient un petit boulot comme musiciens de studio. Où d'autre qu'à Los Angeles pourriez-vous trouver un groupe de punks ados comme

celui-là ? Pour Joe Walsh, ils étaient parfaits : jeunes et audacieux, mais également professionnels et compétents.

La carrière de Freese le rendait unique parmi les Big Three. Il était reconnu comme musicien d'accompagnement bien avant qu'il ne rejoigne Green Day. Heureusement, il n'avait pas l'ego qui allait de pair avec sa réussite. Comme pour la plupart des musiciens sérieux, jouer était juste sa passion – et sa raison d'être. On pouvait l'imaginer rayonner sur scène en jouant « Desperado » autant que « Geek Stink Breath ». Son style ambigu lui évitait d'être catalogué : avec son chapeau en feutre et ses grosses lunettes noires, Freese ressemblait au skinhead rude-boy qu'il était, mais aussi d'une façon déconcertante à un vieil aveugle.

Jeff Matika et moi étions les seuls dans le van à n'être jamais allés au Japon. Freese y avait tourné plusieurs fois avec Joe Walsh et d'autres. Jason White était venu ici si souvent qu'il parlait d'Osaka comme d'un deuxième chez-lui.

C'était réconfortant, car nous avions trois jours de repos à Osaka pendant que le staff mettait en place la scène et les lumières. Je ne le savais pas encore, mais le staff avait été réduit pour la première moitié de la tournée et ses petits stades de dix mille personnes. Les concerts – et les effets spéciaux – seraient deux fois plus gros au Japon.

Mes yeux s'agrandirent au fur et à mesure que nous nous approchions de la ville, mais ils repartirent dans le vague alors que nous en ressortions en direction de la banlieue. L'agitation urbaine et les grands bâtiments s'effaçaient au loin. Quand le van se gara à l'hôtel, de grandes étendues de champs se déployaient à perte de vue.

J'étais hanté par de mauvais souvenirs : bloqué des journées entières en pleine Virginie rurale avant un concert à Washington D.C. ; coincé dans une banlieue du New Jersey parce qu'il n'y avait nulle part où garer le van dans le Lower East Side ; emprisonné dans les terres intérieures du Canada, où il était impossible de trouver du café.

Des cauchemars de tournées passées. Jason White les aperçut dans mes yeux et chassa ces nuages sombres. « Le métro n'est qu'à quelques pâtés de maisons d'ici, m'a-t-il rassuré. Je te montrerai dès qu'on aura posé nos sacs. »

Green Day avait logé au même hôtel lors de leur dernière visite à Osaka, Jason connaissait donc bien l'endroit. Ces dernières années, il l'avait probablement plus exploré que Berkeley. Durant ses rares vacances entre deux tournées, Jason était tellement heureux de rentrer qu'il avait tendance à rester enfermé chez lui avec son chat sur les genoux, les rideaux tirés.

Qui pourrait le blâmer ? Après une semaine et demie sur la route, je commençais à fatiguer. Pour tous les autres, ce voyage en Asie n'était qu'un minuscule bout d'une tournée qui s'étalerait par intermittence sur *deux ans et demi*.

Jason ouvrait le chemin, enchaînant ruelles et raccourcis coincés entre deux immeubles. Il naviguait avec confiance dans le réseau compliqué du métro et les marchés bondés au sein desquels nous émergions. Il me trimbalait dans la ville comme s'il portait un enfant ou promenait un chien fainéant. Il était particulièrement animé, vraisemblablement heureux d'être en territoire familier quoiqu'à l'étranger. Quant à moi, j'étais juste content d'en profiter.

La ville bourdonnait de vie – plus même, si j'ose dire, que Manhattan. Les gens que nous croisions étaient plus variés et semblaient moins traditionnels que dans mes *a priori* sur le Japon. Dans la foule passaient des gamins bariolés, dans des costumes de *fruits*, mais aussi des genres de professeurs à vélo, dans la lune, avec des poils leur germant des oreilles. Au milieu du défilé coloré, un poissonnier dont la voix nasale sonnait *exactement* comme celle de Bob Dylan.

Une pluie légère commença à tomber, et Jason m'emmena dans une petite gargote froide munie de cinq tabourets. Il me fit essayer la spécialité locale : les boulettes au poulpe. Malgré mon appréhension – et le souvenir encore vif du repas de Tré – je les essayai et les trouvai délicieuses.

Jason avait passé les derniers jours à vanter les mérites d'Osaka, et il avait raison : c'était une ville tout aussi fascinante que confortable.

Notre amitié s'étalait sur deux décennies, mais elle s'était toujours déroulée dans des lieux où j'avais l'avantage. Même en tournée avec son ancien groupe, j'avais été celui qui connaissait le mieux son chemin dans la plupart des villes où nous étions passés. Cette inversion des rôles me permit de le voir sous un autre jour. Oui, Jason était bel et bien un genre de copilote, mais il brillait lorsqu'on lui laissait l'opportunité de mettre sur pied son propre programme au lieu de juste suivre la troupe.

Quant à moi, j'étais un peu dans les vapes à cause de ma maladie et du vol. Mais il y avait aussi autre chose qui me troublait : la sensation d'être en train de vivre les choses trop rapidement, sans pouvoir les assimiler émotionnellement.

Vivre exclusivement dans le moment présent m'avait toujours amené à prendre de mauvaises décisions, puis mené vers la nostalgie et le regret. J'avais le souvenir d'années entières tellement mouvementées que je n'avais même pas pu m'arrêter et me reposer ne serait-ce qu'un instant. Depuis, j'avais pris l'habitude d'essayer d'avoir un minimum de recul, une vue d'ensemble de la scène ou de la tempête avant qu'elle ne se termine.

Je pouvais sentir la tournée, tout ce temps passé avec mes vieux copains, me glisser rapidement entre les doigts. Je voulais marquer une pause et penser à tout ce que nous avions vécu avant qu'il ne soit trop tard. Je voulais y réfléchir seul, avant de rentrer à la maison et devoir tout raconter aux autres.

Écrire est ma façon de réfléchir, et pour ça j'ai besoin d'un endroit calme et lumineux. Heureusement, j'avais emporté mon sac à dos avec mon journal de tournée griffonné à la va-vite. Ça allait me faire du bien d'y jeter un œil alors que nous étions encore en voyage, avant que mon état d'esprit ne change.

Après avoir sillonné la ville dans tous les sens avec Jason, je m'échappai et trouvai un petit café confortable. Je m'installai dans un coin. Il était relativement calme, ouvert toute la nuit, et le tenancier était de mon genre favori : complètement apathique, ou aveugle. Il ignora toutes mes tentatives pour commander un café, ainsi que mes gestes frénétiques du bras pour signaler que j'en voulais un autre. À la place, il apportait du café à ma table – et de la nourriture, à deux reprises – selon son propre emploi du temps et sa propre évaluation de mes besoins. Je pouvais lui payer n'importe quelle somme, il acceptait toujours, sans rendre de monnaie.

Pendant tout notre séjour à Osaka, j'y ai passé la plupart de mes journées et la moitié de mes nuits, sans jamais entendre aucun commentaire ni aucune plainte de sa part.

Dans l'intérêt de notre histoire, appelons-le Papa. C'est ce que j'ai fait.

J'avais amené plein de livres bien denses pour ce voyage, mais aucun d'entre eux n'était aussi difficile à finir que celui que j'écrivais. J'avais changé d'esprit et d'humeur d'innombrables fois pendant la tournée, mais mon écriture était restée invariablement illisible. Même quand j'arrivais à trouver les mots, ils ne disaient rien de valable.

Finalement, je mis de côté le journal et m'assis comme un détective qui, souffrant d'une gueule de bois carabinée, se creuserait la cervelle à la recherche d'indices. Si seulement j'arrivais à trouver la *pièce manquante* et à capturer l'esprit de la chose, le mystère serait résolu et je démasquerais le meurtrier. Mais le meurtrier de quoi – de ma jeunesse ?

Autour de moi était assise la plus étrange congrégation de buveurs de café. Un des habitués du lieu ressemblait à un barbare, habillé de la tête aux pieds avec des fourrures vraisemblablement faites maison. Il parlait – et fumait – avec un homme en costume trois-pièces. À une autre table se trouvait un groupe de femmes qui semblaient revenir d'un club VIP pour crâneurs. D'autres allaient et venaient, et défiaient

toute description, ou alors ne laissaient aucune impression, tels des fantômes. Une ambiance mystérieuse imprégnait l'endroit, similaire à celle du monde souterrain des cafés de Berkeley dans lesquels j'avais grandi, envahis par la drogue et paranoïaques envers la CIA. Tout le monde parlait très bas et évitait les regards des autres. De temps en temps, je jetais un œil par-dessus ma pile grandissante de notes, juste pour me rendre compte que personne ne se préoccupait de ma présence, ni même de savoir si j'étais encore en vie.

J'étais jaloux de ceux qui sont capables de penser sans crayon ni papier, mais pour moi il n'existe pas d'autre solution. Je jouais avec mes notes comme pour une réussite, les alignant et les empilant lorsqu'elles semblaient se suivre. Elles se lisaient comme de la poésie ou des comptines. Par exemple :

Le cul de Joey Ramone
Al livreur de langes
Skinhead de Winnipeg
Un chèque d'un million d'Offspring

Ces notes de sténo étaient les épis de cheveux qui pointaient honteusement et refusaient de s'aplatir. Elles faisaient partie des pièces à conviction dans mon tribunal confus où tout le monde n'arrêtait pas de changer de place. C'était le problème de ma recherche de coupables et d'alibis : à chaque fois que je pensais avoir trouvé la bonne version de l'histoire, une nouvelle preuve venait pourrir le scénario. Il n'y avait pas que les nouvelles expériences vécues qui s'empilaient, mais aussi les vieux souvenirs qu'elles faisaient remonter à la surface. C'étaient *eux* que je voulais capturer. Sinon ils s'échapperaient, probablement pour ne jamais revenir.

Je voulais déchirer mon journal et tout recommencer, en ne prenant en compte que les détails sans rapport entre eux. Si l'exception confirmait la règle, les passages qui ne s'imbriquaient pas au reste de l'histoire contiendraient son essence même. C'est ainsi que sont les gens ; c'est seulement après

avoir entendu tout ce qu'ils ont à dire à propos d'eux-mêmes que vous découvrez qui ils *sont* réellement.

Quand tout s'imbrique en une jolie petite histoire bien propre, ça ne ressemble plus à la réalité. L'histoire de Green Day telle que racontée par la presse grand public en est l'exemple parfait : c'est une jolie petite histoire populaire, sans les accrocs qui ne contribuent pas au mythe.

« Le club qui a lancé Green Day. » Quelle blague ! Billie et Mike allaient chaque semaine à Gilman[11] , mais on ne les laissait même pas y jouer. Ce n'est qu'une fois Al dans le groupe qu'ils furent autorisés à monter sur scène. Il avait les bons amis, je suppose.

La version des médias underground, arguant qu'ils s'étaient vendus, était elle aussi sur-simplifiée. Pour commencer, la communauté qu'ils étaient accusés d'avoir trahie ne les avait pas toujours si bien traités. Personne, et encore moins Green Day, n'a jamais mentionné le fait que Lookout! Records avait arnaqué le groupe d'un *million* de dollars ! Les derniers propriétaires de Lookout! balançaient le fric – et l'héritage du label – en agents de communication et en pubs pour une page dans *Spin*[12] au lieu de payer les groupes ou de rester fidèle à leurs racines underground.

Alors que les motivations et les choix de Green Day étaient examinés minutieusement – à raison –, un grand nombre d'autres groupes et organisations étaient bien plus ambitieux et bien moins recommandables. Mais ils n'étaient jamais remis en question ni tenus pour responsables de leurs actions parce qu'ils étaient « indépendants ». Le fait que la plupart aient été nuls avait sûrement aidé.

Le co-fondateur de Lookout! Records, David Hayes, pleurait de n'avoir jamais été payé pour le logo de Green Day qu'il avait lui-même dessiné. De quoi se plaignait-il ? *Son* loyer était

11 924 Gilman Street : salle de concert emblématique de la scène punk de Berkeley, gérée collectivement depuis 1986.

12 Magazine américain sur la musique pop.

payé par les bootlegs pirates d'Operation Ivy qu'il vendait. Green Day lui envoya quand même un gros chèque et il ferma sa gueule. Peut-être qu'ils s'étaient vendus, mais ils n'avaient jamais volé personne.

C'était deux poids deux mesures : Green Day était crucifié alors que les péchés des autres étaient ignorés. On les voyait comme un symbole plutôt qu'un groupe de vraies personnes. C'était ce qui semblait les préoccuper le plus, même des décennies plus tard. Quand Billie s'énerva à propos d'un livre sur le punk de la baie de San Francisco, c'était parce qu'il n'y était mentionné qu'en relation avec son groupe – pas en tant que personne ou comme fan.

« Je *dansais* à ces concerts ! » me dit-il un soir de la tournée, presque en larmes. Pour lui, c'était tout le problème – celui que personne ne semblait comprendre. Le genre de détail qu'on ignorait facilement.

Oui, le nœud de l'histoire était écrit en petits caractères et ne se trouvait pas dans les gros titres. Il se cachait dans l'arrière-plan des photos et dans les anecdotes apparemment sans importance ou sans rapport.

Je ne voulais pas refaire l'erreur de trop lisser les côtés rugueux – ni dans mon esprit, ni dans mes écrits. Par exemple, ma caractérisation d'Al n'est que partiellement vraie. Il avait *vraiment* plus d'alternatives que ses camarades de groupe, mais c'était lui qui finançait les tournées de Green Day en travaillant comme livreur de langes – un boulot indiscutablement pire que l'ennuyeux étripage de poissons de Mike. Billie était le seul à n'avoir jamais eu de boulot stable.

Même l'histoire de Billie et du derrière de Joey Ramone en disait long. Elle s'était déroulée lors de la première cérémonie de récompenses à laquelle Green Day avait été invité. L'Académie les accueillit comme Gilman l'avait fait à leurs débuts : en les ignorant, ou en les traitant comme des gamins. Mais Billie était surexcité car il devait s'asseoir juste derrière son héros en hommage de qui il avait nommé son premier enfant.

Quand arriva le moment d'annoncer l'album de l'année, le maître de cérémonie marqua une pause dramatique. Billie se pencha en avant et, comme en aparté, souffla : « Les Ramones ! »

Joey fut tellement désorienté qu'il se leva presque. La soudaine agitation dans la rangée de Whitney Houston le ramena à ses sens. Il se retourna, mais Green Day n'apparut même pas sur son radar. « Juste une voix de plus dans ma tête », pensa-t-il sûrement.

À l'époque, Green Day et les Ramones ne gagnaient aucun trophée. Ils ne se levèrent qu'à la fin du spectacle. Billie avait saisi cette opportunité pour prendre un cliché du derrière de Joey resplendissant dans son pantalon de cachemire flasque. Il me confia la photo, sachant que je la chérirais. C'est ce que j'ai fait. Le cliché est resté accroché à mon mur pendant des années.

Green Day avait mis du temps à faire partie du panthéon du rock'n'roll. Au début, seuls les punks *ringards* sortaient de nulle part pour essayer de revendiquer un peu de la gloire de Green Day. Ça avait provoqué quelques rencontres étranges, comme cette nuit alcoolisée qui s'était achevée avec Billie attrapant Wattie d'Exploited par les côtés rasés de sa tête.

« Regarde-moi dans les yeux, lui avait dit Billie. *Ça*, c'est ce que tu verras juste avant ta mort. »

Ce qu'il voulait dire par là, Billie lui-même n'en était pas sûr – mais si Wattie a une télévision dans sa chambre d'hôpital, il est probable que cette prédiction se réalise. La seule émission de télé dans laquelle Green Day ne soit *pas* passé est *Sesame Street*. Quand on le leur a proposé, ils ont refusé. « Laissons les enfants être des enfants », avaient-ils décidé.

Et s'il y avait de la culpabilité à distribuer – qu'elle soit juive ou autre –, j'avais déjà la mienne à affronter, et mes propres secrets à révéler. Lors d'un concert à Winnipeg, un skinhead n'arrêtait pas de monter sur scène et de prendre le micro. Je l'attrapai et me jetai dans le public – non pas une

fois, mais encore et encore, jusqu'à ce que la foule s'éloigne et qu'on s'écrase sur le béton. Pour finir, je lui hurlai dessus : « Ne monte pas sur cette foutue scène ! »

Il m'a répondu un truc du genre : « Ah, d'accord ».

Nos visages étaient zébrés de sang. C'est là que je m'étais rendu compte que je devenais un peu trop macho et sanguin. Faire le roadie peut vite virer au délire narcissique, à une soif de contrôle, en prenant l'habitude de traiter les autres avec condescendance.

Et même si je n'ai jamais été payé pour mon travail de roadie avec Green Day, j'ai *bel et bien* essayé de prendre de l'argent à un *autre* groupe à succès, sans rien faire pour le mériter. C'est drôle à dire, mais un jour, en nettoyant ma chambre, j'ai trouvé un chèque d'un million de dollars de la part d'Offspring. Je suis directement allé à la banque.

Nous avions été amis, même si ce fut bref, à l'époque où ils étaient encore un petit groupe obsédé par T.S.O.L. Après leurs concerts dans la baie de San Francisco, nous allions jouer au bowling à Pinole dans un endroit qui restait ouvert la nuit. Ils étaient certainement passés à ma fête annuelle à la laverie automatique, car comment expliquer autrement la carte d'anniversaire que j'ai exhumée ?

En 1987, l'idée de punks millionnaires était inconcevable, et le nouveau siècle semblait incroyablement loin. Pour la blague, ils m'avaient fait un chèque d'un million de dollars et avaient mis 2000 comme date.

Bon timing – je l'ai trouvé en 1999.

J'espérais qu'après le choc initial, ils le prendraient bien. Honnêtement, j'avais prévu de rendre chaque centime au cas où le chèque passerait. Il ne passa pas. Par conséquent, nous pouvons déduire que les membres d'Offspring ne sont pas millionnaires. Noodles, si tu lis ça, je m'excuse. Reviens à la laverie automatique à l'occasion.

Ah, ces bouts de papier et ces bouts de mémoire. Que donnaient-ils ensemble ? Quelle histoire racontaient-ils ? Ils

étaient disjoints, erratiques – mais ils capturaient l'essence des changements dont nous étions sortis en meilleur état que mon journal de tournée.

C'étaient les détails marrants. Mais d'autres souvenirs exhumés étaient dérangeants, comme ce qui s'était passé *après* l'incident du skinhead à Winnipeg. En partant du concert, une fille avait été violée. Avant de l'abandonner, le violeur lui avait pris son t-shirt de Green Day.

Ça nous avait tous rendus malades. C'était le côté obscur de leur musique qui atteignait un public de plus en plus large et prenait de l'importance dans la vie des gens.

Deux personnes étaient mortes en partant des concerts de mon propre groupe, mais c'était différent : il s'agissait d'accidents. Des viols pouvaient être commis même lors de petits concerts, je le savais. Mais j'avais pris l'incident de Winnipeg comme un avertissement du fait que le groupe devenait trop gros, que les choses devenaient incontrôlables.

Il y avait plus, beaucoup plus : des bouts de papier qui s'empilaient sur ma table aussi vite que je pouvais écrire. Une fois les vannes ouvertes, les eaux se déchaînaient.

Mike chie sur une voiture

Mike coupe des arbres

Fenêtres brisées par des roadies avec une boule de bowling

Roadies kidnappés par des Canadiennes mignonnes

Des punks sauvés par Billie d'un gang chicano en colère

Pinhead Gunpowder

Tré m'instruit sur des questions d'hygiène

Je m'asseyais chaque soir dans le café, pataugeant dans mes souvenirs, essayant de caler ces morceaux dans un texte que j'avais déjà écrit, la liste frénétique d'événements que j'avais couchés sur papier aussitôt qu'ils avaient eu lieu. Ce n'était pas pour améliorer l'histoire, car les tangentes ne faisaient que la ralentir et lui faire perdre son fil. Mais je m'étais donné pour objectif personnel de réconcilier *qui* et *où* nous avions été avec ce que nous étions devenus. Pour cela, il

était nécessaire de former l'image la plus complète possible, et de dire des vérités qui n'étaient pas toujours plaisantes à entendre.

Or, seules quelques soirées dans ce petit café d'Osaka s'offraient à moi, pas des années.

Un jour peut-être, Green Day me réinvitera et je pourrai alors tisser le reste en une autre histoire.

Mais qui sait ce qui remontera à la surface d'ici là ?

19

C'EST TOUJOURS MARRANT d'être en tournée : on se délecte de toutes ces nouvelles expériences qui s'enchaînent si vite que les semaines semblent être des mois, mais dès qu'un semblant de vie normale ou de train-train quotidien se présente, on s'en saisit et on se calme immédiatement. C'est peut-être pourquoi les flirts sont tellement communs pendant les tournées : ils répondent au besoin de se lier et d'avoir un chez-soi lorsqu'on est tiré de nos racines, en transit. Ça a probablement autant à voir avec les besoins domestiques qu'avec une envie sexuelle. Cependant, le sexe est lui aussi beaucoup lié à ces besoins domestiques.

Mais il y a différents chez-soi et différentes façons de se créer un espace personnel. Il se trouve que le café d'Osaka satisfaisait à la plupart de mes besoins. Quand j'y étais assis, je me sentais repu, posé et en paix, une sensation sûrement comparable à d'autres genres de plaisirs.

Même si nous ne restions à Osaka que trois jours, nous étions tous tombés dans un semblant de routine quotidienne. Quand le groupe partait au stade faire les balances, j'allais au café pour écrire. Chaque soir, ils sortaient dans le même rade. Une fois mon travail terminé, je les rejoignais prendre un verre.

À chaque fois que j'arrivais au café, ma table était libre,

même si rien n'indiquait qu'elle m'était réservée. Je ne partais que tard dans la soirée, quand le propriétaire du bar – et seul employé – s'endormait. Vers minuit, il commençait à somnoler derrière son comptoir. Son corps se penchait très lentement vers l'avant, comme les aiguilles de l'horloge poussiéreuse, jusqu'à ce que son visage repose finalement à plat sur la caisse enregistreuse. Les touches imprimaient de petites marques rondes sur ses joues.

C'était le moment que j'attendais pour me diriger vers la porte sur la pointe des pieds – mais il se réveillait toujours à la dernière minute et m'attrapait dans ma fuite. La façon dont il secouait sa tête ne laissait aucun doute sur son mécontentement, voire même son dégoût. Mais était-ce parce que j'étais resté trop longtemps ou parce que je partais trop tôt ? Je n'en étais jamais sûr. J'arrivais plus tôt le lendemain, juste au cas où.

En quittant le café, je traçais mon chemin au travers des rues sombres dans un état de béatitude. Des bruits de pas sur un trottoir humide, tard dans la nuit, dans un pays étranger – c'était comme le chant des anges. Je passais à côté de milliers d'étrangers que je ne reverrai certainement plus jamais – une chose qui, elle aussi, me procurait une sensation inexplicable de sérénité mélancolique. Des néons brillaient au travers du brouillard pluvieux. Je rigolais et chantais tout seul, comme en état d'ébriété. Puis je me baissais pour passer la porte de la taverne minuscule que Green Day avait adoptée, où je les trouvais généralement dans un état similaire.

Je pouvais m'attendre à un chœur de salutations, d'embrassades et de baisers humides sur les joues. Ils étaient californiens de bout en bout, sans cette réserve typique de la côte Est à laquelle je m'étais accoutumé.

Après une longue session d'écriture, j'étais moi-même assez décontracté, différent du Aaron hanté et pourchassé que la plupart des gens connaissent. Coucher mes pensées et mes émotions sur le papier me soulageait et me donnait la

sensation d'être entier. J'avais une unité d'esprit et une résolution qui étaient autrement rares dans ma vie.

J'étais tellement habitué à cette routine prévisible que je fus complètement dérouté lorsqu'un soir, en me baissant pour entrer dans le bar, je le trouvai vide et inanimé. La pièce était totalement silencieuse, à l'exception des grincements d'un tabouret sur lequel était perchée une cliente solitaire. Derrière le comptoir, le barman passait ses disques en revue, ne sachant lequel jouer.

« Green Day ? » lui ai-je demandé désespérément.

Il secoua la tête. Pas de requête ?

J'essayai encore. « *No English* », a-t-il répondu.

Je regrettai immédiatement toutes les blagues sur les mimes que j'avais pu faire. C'était incroyablement compliqué de communiquer par langage corporel. La troupe de mime de San Francisco aurait bien rigolé en me voyant me ridiculiser à Osaka, à essayer de jouer aux devinettes. J'étais en panique, soudain conscient de l'heure tardive. Je ne savais pas comment trouver le chemin de l'hôtel sans d'abord retourner jusqu'au café.

Le barman attendit que je termine, puis haussa les épaules en signe d'excuse. Non seulement il parlait japonais, mais il *pensait* aussi en japonais. Nos idées étaient forcément différentes, tout comme les gestes que nous utilisions pour les exprimer.

Une fois mon répertoire d'imitation totalement épuisé, la femme assise au bar se retourna vers moi.

« Vous voulez utiliser mon téléphone ? » demanda-t-elle. Son anglais était parfait.

Je la remerciai avec profusion et appelai Bill Schneider. D'après le bruit, il était au beau milieu d'une émeute. Le staff, expliqua-t-il, faisait la fête dans un autre bar pas trop loin d'ici. Green Day était allé les rejoindre. Il m'expliqua comment m'y rendre, mais après avoir raccroché, j'étais incapable de me rappeler l'ordre des directions.

« Je connais l'endroit », dit alors la femme pendant que je lui rendais son téléphone. « Si vous êtes d'accord, je peux vous accompagner. »

J'étais bientôt de retour dans ces rues pour lesquelles j'avais déjà développé des sentiments romantiques, mais maintenant avec une jolie femme à mes côtés. Ses dents étaient de travers, les miennes étaient fausses. Ça ressemblait à un rendez-vous amoureux, même si j'essayais de chasser cette pensée de mon esprit. Mais les bruits graves et gutturaux qu'elle faisait me compliquaient la tâche. Comme chez beaucoup de Coréens et de Japonais, ces grognements faisaient partie de son langage – mais dans son cas, ils étaient extrêmes.

« Unhh ! a-t-elle lâché, comme si elle se faisait empaler. Oui, j'ai déjà visité Guam. »

J'avais l'impression d'être enterré profondément à l'intérieur d'elle, au lieu de juste marcher à ses côtés dans la rue.

« Guhh ! J'ai des amis à San Francisco. »

Ces bruits intimes cachaient le fait qu'à cause de nos différences culturelles, nous pouvions à peine avoir une discussion. Dans le temps nécessaire pour arriver au second bar, nous avions épuisé tous nos sujets de conversation.

À l'intérieur, la fête battait son plein. Les membres du staff se comportaient de manière anormalement affectueuse et gentille, ayant ingurgité la dose nécessaire de boisson pour les réchauffer et les ramener au niveau d'êtres humains normaux. Ils avaient baissé leur garde, mais les lueurs animées dans leurs yeux ne provenaient pas seulement de l'alcool. Tous les acteurs de la tournée étaient là, ensemble, passant un bon moment. La sensation de communion était amplifiée par la taille minuscule du bar, où il était impossible d'éviter la piste de danse. Même les plus timides du staff tapaient du pied et faisaient grincer leurs articulations au rythme du reggae sortant des enceintes, et émergeaient petit à petit des recoins où ils s'étaient cachés.

Le vidéaste de Green Day se frottait aux autres danseurs. Le technicien du son se balançait comme un ours blessé. Jason Freese skankait avec trois hommes d'affaires japonais, embarqués alors qu'ils tentaient de traverser la pièce.

Les agentes japonaises de Green Day étaient également là. Contrairement à leurs homologues asiatiques, ces promotrices de « Creative Man » – toutes des femmes – étaient moins réservées et pouvaient boire un coup et se lâcher sur la piste de danse. Ma soi-disant amoureuse dansait également, tout comme la costumière, Kris, à qui sa couturière de mère avait transmis son art.

La fête n'était pas uniquement masculine, même si l'alcool faisait ressortir les côtés braillards et virils du staff, comme le démontra la mêlée qui éclata rapidement dans les toilettes des hommes. Elle commença par un accident. Il se trouve que Micah Chong est un de ces gars qui devient joyeusement violent quand il boit ; Jeff Matika est un de ces types innocents qui se fait toujours blesser.

Moi ? Je suis du genre à créer les problèmes puis à devenir introuvable lorsque les ennuis arrivent. Je cognai violemment contre la porte des toilettes alors que Micah y faisait ses affaires, mais quand il en sortit, j'étais déjà à l'autre bout du bar en train de siroter une bière fraîche.

Jeff Matika réapparut le premier en boitant, avec les côtes meurtries et le poignet presque fracturé. Kenny, le technicien de batterie, émergea à sa suite, personnifiant la définition de « *nebbish* » (le *schlemiel* trébuche sur le *schlemazel* et atterrit sur le *nebbish*)[13] : il tituba vers la piste de danse, une balafre au-dessus de l'œil gauche.

C'est quand Mike prit place derrière les platines que tout devint incontrôlable. De sa part, je m'attendais à Otis Redding ou aux Who, mais les disques qu'il passait étaient tous

13 Ces trois termes yiddish désignent un idiot, avec de subtiles nuances que l'auteur tente d'expliquer dans cette parenthèse. Différencier ces trois mots est un jeu yiddish courant.

du pur punk cinglant. Je ne pensais pas qu'il *écoutait* vraiment ce genre de musique. Cela me fit reconsidérer une chose qui m'était restée à l'esprit depuis le concert de Séoul, où un magazine dévoué à la cause de Green Day avait fait le tour des coulisses.

« TROIS PUNKS QUI ONT CHANGÉ LE MONDE » annonçait le titre. Quelque chose là-dedans me caressait dans le mauvais sens du poil. Est-ce que Green Day était punk ? C'est ce que je n'arrivais pas à définir.

Billie l'était ; il avait enregistré et sorti les disques d'autres groupes, poursuivant ainsi le cercle de solidarité. Pour Tré et Mike, c'était plus dur à déterminer. Ils avaient eu l'habitude d'aller aux concerts et avaient joué dans des groupes punk, mais on peut dire la même chose de beaucoup d'autres personnes qui ne se sont jamais vraiment engagées ni impliquées dans la scène. Peut-être que Tré et Mike ne s'étaient jamais vraiment sentis acceptés, ou n'avaient jamais voulu l'être, préférant rester à la marge d'une scène composée de marginaux.

Mais des trois membres de Green Day, celui qui avait écrit l'hymne punk le plus intemporel était Tré : « Outside », des Lookouts, son premier groupe. Il parlait du fait de prendre ses distances avec la foule.

« Peu importe ces bâtards sur les trottoirs
Je ne me fous de ce qu'ils me crient
Peu importe ce qu'ils disent, je m'en cogne
Laissons-les médire de moi … »

Dommage que Tré endosse un rôle de clown dans Green Day. Il était encore plein de colère et d'aliénation, et l'humour n'est pas la meilleure façon de l'exprimer. Au contraire de Mike, Tré n'était pas un gars particulièrement drôle. Ils semblaient tous deux emprisonnés dans des personnages qu'ils s'étaient créés, Tré jouant au blagueur, et Mike au type dur et sérieux. Les chansons de Tré dans Green Day étaient pleines de plaisanteries, alors que l'humour de Mike ne ressortait qu'en coulisses.

C'est dommage, mais c'est hors sujet. Revenons à nos moutons : les Green Day sont-ils punks ?

Si l'on considère leur activité, ils ne l'étaient pas. Mais ils l'étaient au niveau personnel, dans la mesure où le punk avait affecté leur vie assez profondément pour en devenir une partie importante. Je me rappelais combien Tré avait été heureux de trouver une Gilman Street à Hong Kong. Il s'était pris en photo devant, même s'il y avait des années qu'il n'était pas allé à un concert au Gilman Street de Berkeley.

Mais j'ai été encore plus surpris par la façon authentique et spontanée avec laquelle la musique punk semblait les émouvoir. Mike se comportait comme si les disques qu'il passait étaient une extension naturelle de ses sentiments et humeurs les plus profonds. Pareil pour Tré ; il était tellement excité qu'il me souleva de ma place et me jeta amoureusement au milieu de la salle. Toutes ces années passées à marteler sa batterie l'avaient doté d'une force insoupçonnée, presque effrayante.

Comme pour répondre à ma question pressante, chaque personne dans la salle se mit à sauter dans tous les sens.

La table sur laquelle j'atterris se renversa. Le staff du bar, composé de versions japonaises de Johnny Thunders et Joan Jett, était perplexe. L'héroïne était-elle ici de meilleure qualité ? Rapidement, toutes les tables furent retournées et poussées sur les côtés.

Punks ou pas, nous dansions tous ensemble, y compris Mike, qui à chaque fois émergeait miraculeusement de la tornade pour mettre un autre hymne furieux alors que le précédent arrivait à sa fin. J'avais dansé chaque soir de la tournée, mais pas de cette façon. Ça me ramenait à ma préadolescence – pas aux concerts, où j'étais trop timide pour me mêler à la bataille, mais dans les caves où nous éteignions les lumières et mettions la compilation *This Is Boston, not L.A.*

C'était du bonheur absolu, sans honte ni ironie. Bouger avec vos amis, vous écraser et être écrasé contre eux, est une des sensations les plus pures au monde. C'est aussi une des

plus difficiles à revivre quand tout le monde devient vieux, grincheux et moins actif. Je ne m'attendais certainement pas à en faire l'expérience ici, au Japon, avec Green Day.

Pourtant, cela semblait totalement naturel. Le punk des années 1980 était notre terre natale, notre lait maternel, peu importe nos différentes façons d'y être lié et les chemins divergents que nos vies avaient pris dans les décennies qui avaient suivi. Ce que nous avions encore en commun était plus important que nos différences. C'est du moins ce qui nous semblait à Osaka, alors que nous faisions des vols planés et atterrissions les uns sur les autres. Nous étions les habitants d'un pays disparu, nous répétions des rituels anciens en réalisant qu'ils avaient toujours un sens, qu'ils répondaient toujours sincèrement à nos besoins.

Voilà les Green Day que j'aimais : empêtrés et empilés par terre, moi en-dessous. Qui d'autre parmi mes vieux amis dansait encore en public sans craindre de se ridiculiser ? Seul Eggplant me vint à l'esprit. Il aurait adoré ça.

Mike s'extirpa de la montagne humaine à la fin du disque, mais laissa le diamant dans le sillon. Il y eut une accalmie momentanée pendant laquelle chacun se dépoussiéra et s'occupa de ses blessures. Puis Billie me fit signe de le rejoindre sur la piste de danse. Les enceintes jouèrent ces notes qui ne manquent jamais de me donner la chair de poule : les premiers accords de la plus belle chanson de tous les temps, « Kiss Me Deadly » de Generation X.

Danser au milieu d'un maelström n'est pas comme danser en couple au milieu de la salle. Je déclinais son invitation, mais Billie me connaissait bien mieux que ça. « *S'il te plaît*, traîne-moi sur la piste de danse » était ce que je voulais vraiment dire.

Il le fit, et tous les autres s'écartèrent pour nous laisser de la place.

J'avais eu besoin de me débarrasser de la timidité et de la léthargie qui m'étaient venues avec l'âge. Tourner avec Green Day avait été un bon moyen de le faire, puisque ça me pous-

sait à danser – mais seulement devant le groupe, pas avec eux. À une époque, Billie et moi dansions ensemble à *tous* les concerts. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas réalisé combien ça m'avait manqué.

Danser avec lui était sexy et agréable. C'était tout ce que l'amitié – et une tournée – devrait être. C'était le bal de promo que je n'avais jamais eu, et le meilleur qui soit.

C'était comme dans un rêve. Alors que la chanson s'achevait, il me serra dans ses bras, me pencha en arrière et me donna un long et tendre baiser.

Je rentrai me coucher en gloussant tout seul puis me réveillai dans le même état, en pensant : « Bon sang, si c'était pas une des soirées les plus amusantes de toute ma vie ! »

20

Le soleil matinal ne trouva pas tout le monde d'aussi bonne humeur. À son réveil, Bill Schneider décida d'aller faire un tour, mais il se sentit malade et rentra rapidement à l'hôtel pour se recoucher. Billie ne quitta pas son lit avant huit heures du soir. Jeff Matika soignait son poignet enflé, presque cassé. Tous les autres soignaient leurs têtes douloureuses.

Tré, comme à son habitude, était l'exception. Levé tôt, il était en pleine forme, prêt pour un rendez-vous avec la propriétaire du bar que nous venions juste de démolir. Ensemble, ils prirent un train vers une région rurale à une heure d'Osaka, où ils firent une longue et tranquille promenade dans les bois.

À un moment pendant l'apocalypse de la veille, il m'avait tiré dans un coin pour me confier son excitation au sujet de ce plan, qui avait autant à voir avec le fait que la propriétaire du bar était une vraie bombe qu'avec l'appel de la nature. « La campagne me manque », m'avait-il confié. Quitter la ville lui apportait toujours un genre de tranquillité terre à terre. Ça lui rappelait les collines au-dessus de Willits, où ses parents habitaient.

Tré fut malin de s'éclipser à ce moment-là. Aussi fantastique que la nuit avait pu être, le contrecoup nous laissa tous de mauvais poil. C'était comme si le sommet de la tournée avait déjà été atteint, et qu'il ne nous restait plus que le len-

demain, ce moment où vous ne vous sentez pas très bien et aimeriez être chez vous, dans votre lit. Je m'étais réveillé joyeux, mais je pensais déjà à la tournée au passé.

J'allai au café, ne sachant quoi faire d'autre. Ma quête de vérités profondes était terminée, tout comme mon désir d'écrire. J'étais assis là, perdu, comme si j'avais raté mon avion, qui dans un monde parfait aurait décollé d'une piste improvisée derrière le bar un instant après mon baiser avec Billie.

Je voulais conclure mon voyage avec Green Day sur une note positive, et il n'y avait pas mieux que les derniers accords de « Kiss Me Deadly ». C'était une fin de conte de fées, différente du genre d'explosion de dernière minute qui aurait pu changer cette histoire en un conte moral : pourquoi vous ne devriez jamais voyager avec vos vieux amis. Même si ma crainte d'un coup de théâtre désastreux était infondée, comment les choses pourraient-elles aller autrement qu'en empirant après un tel apogée ?

C'étaient les mêmes inquiétudes qui m'assiégeaient à la fin de chaque voyage, que ce soit sur un autre continent ou une simple visite de famille. Les derniers jours étaient toujours propices aux catastrophes. J'avais fait attention d'éviter les conflits sur cette tournée, mais je sentais la fin arriver et ma chance se faire la malle. Le déchaînement de joie de la veille, aussi magnifique fut-elle, aurait aussi bien pu être un autre genre d'explosion. J'avais l'impression qu'un accident terrible avait été évité de justesse.

J'étais soudain impatient de rentrer chez moi. Les visions et les bruits de la tournée ne me faisaient plus d'effet. Je n'y prêtais plus attention. Au lieu de ça, je commençais à compter les jours. En vérité, ma copine me manquait.

J'avais peur d'être en retard pour notre départ d'Osaka. Je traversai la ville avec précipitation et arrivai finalement à l'hôtel avec quelques heures à tuer. Suivant les conseils de Tré, je partis me promener dans la nature. Contrairement à Green Day, je marchais *vraiment* seul – et s'il y avait eu quelqu'un aux

alentours, je l'aurais dit à haute voix, signe que je devenais irritable et devais faire gaffe à ce que je disais[14].

À côté de l'hôtel se trouvait un marais que j'avais épié de ma fenêtre sans l'avoir encore exploré. Après meilleure inspection, il ressemblait plus à des sanitaires qu'à un parc naturel : un dépotoir moucheté d'ordures, le long d'un cours d'eau alimenté par des conduites en béton recrachant la gerbe et la merde de la ville. L'endroit collait parfaitement à mon humeur.

Par habitude, je fouinai pour trouver un abri potentiel. S'il m'arrivait un jour de revenir à Osaka, je devrais me débrouiller pour l'hébergement, et cet endroit n'était pas si mal. Je traversai plusieurs camps de sans-abri dont les habitants ne semblaient pas menaçants, et une demi-douzaine de coins inhabités qui étaient, toutes proportions gardées, de l'immobilier de premier choix.

Je me sentais comme à la fin d'une histoire d'amour, quand vous avez déjà dit au revoir dans votre tête et que vous commencez à planifier l'étape suivante de votre vie. La pensée de revenir à Osaka en d'autres circonstances et de me réveiller au bord de l'eau était réconfortante. J'avais hâte d'y être.

Si ce « lendemain » était le début de la fin, le concert de la soirée était la baise de rupture. Au lieu d'être vraiment présent, je regardais les choses avec détachement et une attention morbide aux détails. Je consacrais activement ce moment à fixer mes souvenirs, comme si c'était ma dernière chance de le faire. Les allées de service à côté de la scène offraient la meilleure vue, je pouvais tout observer de près sans être démasqué.

J'avais finalement arrêté d'ignorer les choses qui m'ennuyaient le plus au sujet du groupe. Je voulais courir sur scène pour étrangler Billie à chaque fois qu'il criait : « Levez ces mains en l'air ! » Ne voyait-il pas que la réaction de la plupart des gens à ces mots était de s'enfuir ?

Mais mon détachement me permettait aussi d'être plus

14 *I walk alone* est le refrain du morceau *Boulevard of Broken Dreams*.

objectif, de vraiment apprécier la qualité de ce que j'avais vécu maintenant que j'étais sur le point de l'abandonner derrière moi.

Certains aspects de Green Day que j'avais trouvés auparavant énervants m'apparaissaient dorénavant sous une lueur différente. Leur chanson « Minority » est un bon exemple. Voir vingt mille Japonais chanter « *I want to be a minority* » fut aussi intense qu'irréel ; une impression différente de la première fois que j'avais entendu cette chanson entonnée par une bande de couvreurs rednecks dans un quartier à majorité noire.

Le contexte changeait tout. Un public d'Asiatiques hurlant « *I don't want to be an American idiot* » était différent d'un public de Long Island chantant avec le groupe. Ces gens ne seraient jamais *américains*, même si on les gavait constamment de valeurs étasuniennes et que l'armée américaine occupait toujours leur pays. En conséquence, la chanson semblait plus puissante au Japon, et aussi plus personnelle, d'une certaine façon. Une autre grosse différence est que là-bas, c'étaient les yeux du public qu'on pouvait voir bouger, pas leurs bouches, car au moins la moitié de la foule portait des masques chirurgicaux. Ces cache-bouches étaient tellement répandus parmi les bouddhistes japonais que Mike avait eu l'idée lumineuse d'en faire imprimer avec le logo du groupe.

Il s'avéra que quelqu'un l'avait déjà fait.

Observer la scène comme un espion était voyeuriste, mais cool. Il n'y a que peu d'amis que j'ai pu observer de loin ou fixer sans avoir à détourner le regard.

Une partie de cette mise à distance que je m'imposais était une préparation émotionnelle à la séparation. Je savais que même si nous nous séparions en bons termes, nous n'aurions probablement plus jamais l'occasion de nous retrouver ensemble comme lors de ce voyage. Nous partirions chacun de notre côté, et avant de retomber sur une opportunité telle que celle-là, nous serions morts.

J'avais d'abord voyagé avec eux étant jeune puis une nou-

velle fois entre deux âges. Deux fois dans une vie était un coup de chance, trois fois serait hautement improbable en considérant les forces qui nous avaient amenés chacun sur des chemins différents, éparpillés aux quatre coins de la Terre. De plus, Green Day sera-t-il encore un groupe avec lequel je pourrai voyager dans une vingtaine d'années ? Voilà qui donnait à réfléchir.

Dans tous les cas, les considérer comme ma famille ne voulait pas forcément dire que je serai invité aux réunions. Ils formaient une bande très isolée. Ils traînaient toujours ensemble même quand ils étaient chez eux. Je les voyais tous les trois à la fois, ou alors pas du tout – et si j'étais en froid avec l'un d'eux, les autres avaient tendance à ne plus répondre à mes appels.

Il s'agissait d'un des mauvais côtés de leur façon d'être une famille : sans pour autant être rejeté, il était difficile de s'intégrer au groupe. Souvent, leur comportement glacial n'avait rien d'intentionnel, il provenait plutôt de la nature de leur travail. Ils étaient en tournée permanente, même pendant les rares moments où ils n'étaient plus sur la route ; ça impliquait de vivre dans l'instant présent et de ne s'occuper que des problèmes les plus urgents à portée de main. Tout le reste – et tous les autres – étaient écartés. Ceux qui n'étaient pas de leur meute étaient des « civils », et il est notoirement difficile de se lier avec des civils.

Dans quelques jours, j'en serai moi-même redevenu un.

Bientôt, je verrai Green Day sur les couvertures des magazines au lieu de les avoir en chair et en os devant moi. Mon attitude à leur égard allait changer. Selon toute vraisemblance, ils paraîtront bien pires de l'extérieur qu'ils ne l'étaient vus de l'intérieur.

En tournée, Green Day était une bande de gars avec qui je prenais mon petit-déjeuner chaque matin. À New York, c'était un monstre terrifiant qui me traquait dans les boutiques nocturnes de donuts, dans les supermarchés lorsque

je faisais la queue, et même dans le métro. Il était impossible d'échapper à leur célébrité. Les voir de près me faisait oublier le mastodonte culturel qu'ils étaient devenus. Les voir de loin faisait facilement oublier qu'ils étaient humains.

Une partie de moi était impatiente à l'idée de reprendre une vie normale, où tout ne serait pas si grandiose et mis en scène. L'autre partie s'accrochait à mon laissez-passer, triste de perdre l'accès à mes vieux amis.

À Osaka, le groupe sortit de son sac quelques chansons inattendues, des pépites ignorées provenant des albums les moins connus, mes préférés. C'était suffisant pour m'appâter vers la foule – juste à temps, car ma cachette était en fait le lieu d'où les effets pyrotechniques de fin de spectacle devaient partir. Quelques minutes de plus et j'étais carbonisé – du moins, c'est ce que m'affirma Bill Schneider, qu'il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre.

En coulisses, le cataclysme ou la rupture pour laquelle j'avais passé la journée à me préparer ne semblait nulle part en vue. Tout le monde était d'humeur attentive et aimante, épris les uns des autres comme de vieux couples. Chacun était doux et humble – et de retour aux affaires, ce qui aidait sans doute.

L'avis de tempête était passé ; ou alors avais-je moi-même ensemencé les nuages ? Mon accident pyrotechnique évité de justesse ne fut cependant pas le seul de la journée. Lorsque je demandai à Tré comment s'était passé son rendez-vous galant, il repoussa d'un geste de la main mon clin d'œil et mes coups de menton équivoques. La réponse était typique de Tré, mais encore plus dérangeante que ce à quoi je m'attendais.

« Elle était trop bien pour ça, me confia-t-il. Tu ne chies pas là où tu dors ».

Tré haïssait-il les femmes, ou alors lui-même – ou « aucun des deux, et les deux à la fois » ? C'est une phrase que Milosevic, l'ancien dirigeant serbe, avait utilisée pour contourner une question particulièrement compromettante lors de son procès à La Haye.

Je décidai de laisser à quelqu'un d'autre la résolution de cette énigme ; j'étais ex-roadie, pas psy.

Une dernière chose à propos de la soirée : c'était un concert de charité. Green Day offrait tous ses gains à des associations d'aide aux victimes du tremblement de terre d'Haïti.

Cent mille dollars – ce n'est pas rien.

21

Ma mère avait un vieil ami nommé Bob, que je croise de temps en temps dans la région de la baie de San Francisco. Vif et les yeux brillants à l'âge de 87 ans, Bob écume toutes les manifestations culturelles et artistiques. En fait, il s'y connaît mieux que moi. Dans le train express en direction de Tokyo, je pensais à une histoire qu'il m'avait racontée des années auparavant.

C'était en 1941, et Bob était étudiant à l'université de Berkeley. Chaque jour, les gros titres des journaux devenaient de plus en plus menaçants. Les Américains d'origine japonaise comprenaient très bien ce qui était insinué : on ne voulait pas d'eux, et ils allaient être expulsés ou enfermés à la première excuse. Le gouvernement américain avait affrété un navire et leur offrait le voyage de « retour au pays », où la plupart d'entre eux n'avaient jamais mis les pieds. Bob et ses parents hésitaient : devaient-ils s'enfuir, ou alors faire face à l'inévitable répression ? Le meilleur ami de Bob choisit le bateau. Peu après leurs adieux déchirants, Pearl Harbor était bombardé.

Bob et ses parents firent partie des cent vingt mille Américains d'origine japonaise qui furent regroupés dans des camps sur la côte Ouest. On les envoya à Topaz, dans le désert, à cent cinquante kilomètres au sud de Salt Lake City.

Les détenus étaient autorisés, voire encouragés à s'inscrire dans les universités situées à l'est du Mississippi. Après une année et demie, Bob put donc quitter Topaz pour rejoindre l'université de Wayne State à Détroit. Malheureusement, il envoya son changement d'adresse au camp, qui la fit directement suivre au conseil de révision. Bob fut une nouvelle fois écarté de l'université, cette fois pour servir dans l'armée.

Bob fut stationné à Tokyo. Il arriva peu après la défaite du Japon dans une ville totalement dévastée comme membre de l'armée conquérante. Au coin d'une rue, il aperçut un mendiant en haillons. Leurs regards se croisèrent. C'était son vieil ami.

À ce moment de l'histoire, Bob marquait une pause. J'attendais la chute, mais pour lui elle était déjà racontée. « Alors, continuait-il, as-tu vu l'exposition d'affiches sur la guerre civile espagnole au Live Oak Art Center ? Et que se passe-t-il là-bas, dans ce club de Gilman Street où tu étais impliqué ?

— Que s'est-il passé avec ton ami ? le pressais-je. Était-ce étrange ? As-tu continué tout droit sans t'arrêter ? Était-il en colère après toi ?

— Non, non, répondait Bob. Pas du tout. On s'est serrés dans les bras et on a rigolé de la manière dont les choses avaient tourné. Que veux-tu y faire ? Nous étions juste heureux de nous revoir. »

Bob ne retourna pas au Japon avant 1994, pour faire des recherches pour l'exposition qu'il organisait à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'explosion de la bombe atomique. Il visita Hiroshima et Nagasaki. Un chèque de réparation tardif l'aida à financer le voyage, Bob ayant toujours été un homme de peu de moyens. C'étaient sûrement ses toutes premières vacances, et je me rappelle de son excitation. Quant au vieil ami de Bob à Tokyo, il était introuvable.

Je savais que la prochaine fois que je le croiserais, Bob me questionnerait sur mes impressions du Japon. En réfléchissant à ma réponse, j'eus honte. On m'avait donné l'opportu-

nité de toute une vie et je l'avais gâchée. Que pourrais-je dire à Bob ? Que le Japon n'était que l'arrière-plan de mon voyage, presque totalement éclipsé par les situations ridicules et les personnalités excessives du groupe avec lequel j'avais voyagé ? Que nous avions dormi dans les hôtels les plus luxueux, mais que pendant tout ce temps j'avais eu hâte de retrouver mon lit pouilleux ? Que ce voyage au Japon, je l'avais surtout passé avec des Américains, dans des bars ou en isolement total dans les coulisses ?

Et en quatre jours, pas un seul musée.

C'était embarrassant pour moi, mais Bob trouverait sûrement cela fascinant. Il était très curieux – et peut-être même avait-il quelques disques de Green Day, pour ce que j'en savais. Il m'avait déjà surpris, non seulement par sa capacité à rire des coups durs de la vie, mais aussi par l'étendue de ses centres d'intérêt. En retour, je l'avais surpris à chaque fois que je reconnaissais sa voix au téléphone. « Maman, Bob au téléphone ! », criais-je. Il répondait en chuchotant dans l'écouteur : « Comment as-tu deviné ? »

C'était facile. Les personnes les plus intéressantes semblent toujours avoir les voix les plus douces et être les moins égocentriques.

Je regrettais de ne plus tendre l'oreille pour entendre, ni plisser les yeux pour voir, comme quand je marchais dans la forêt la nuit ou observais une pièce intéressante dans une galerie d'art. En voyageant comme nous étions en train de le faire, il n'y avait pas de subtilités. Au lieu de sélectionner des impressions, tous mes sens étaient assaillis. Les paysages n'étaient que des décors devant lesquels je passais alors que j'étais pris en chasse. Et les gens – les gens étaient des choses à éviter, comme dans une course d'obstacles.

Même les gestes de mes amis étaient exagérés et théâtraux ; ils avaient l'habitude d'être sur scène, communiquant avec des gens à trois cents mètres d'eux.

Je m'enfonçai dans mon siège en pétrissant mes épaules de mes mains. Mes nerfs étaient encore noués après la quasi-émeute qui avait eue lieu à la gare et à laquelle je n'étais pas préparé. Mehdi, le garde du corps, commenta même l'état inhabituel des choses sur le chemin : « C'est comme un univers alternatif – tout le monde boit du café, sauf Aaron ! »

Mon erreur avait été de croire que je pourrais boire une tasse en attendant le train. Mais à peine le pied posé de l'autre côté de la porte, ce fut une cohue monstrueuse. Des fans de Green Day en furie avaient investi la gare et se trouvaient en embuscade à chaque tournant. Ils couraient sur les escalators en sens inverse, bloquant notre passage. Ils nous plongeaient dessus, cachés derrière les piliers et les kiosques à journaux. Ils s'approchaient comme des zombies essayant de nous arracher des bouts de chair.

Une femme pleurait en nous poursuivant, un *nouveau-né* dans les bras.

C'était taré, rien de comparable à notre habituelle routine d'aéroport – et j'étais encore à moitié endormi, démuni sans la caféine.

Même une fois sains et saufs à l'intérieur du train, les fans se pressaient tellement contre les fenêtres que le verre menaça de se briser. Le contrôleur fit un rapide nettoyage, éjectant les quelques groupies isolées qui se cachaient sous les sièges.

De quoi vous rendre paranoïaque. Le contrôleur était-il réel, ou bien était-ce juste une groupie de plus utilisant une ruse élaborée, ayant tué le *vrai* contrôleur et volé son uniforme ? Et qu'en était-il du vendeur de sandwichs qui poussait son chariot dans l'allée centrale – était-ce un cheval de Troie rempli de fanatiques de Green Day, attendant le moment adéquat pour frapper ?

À peine avions-nous essuyé la sueur de notre front et commencé à nous détendre que le train s'arrêta inexplicablement dans la banlieue d'Osaka. Une nouvelle petite armée se mit en place, martelant les fenêtres de notre wagon. La vue était

totalement obscurcie par des panneaux « *Tré Cool #1* » et « *I love Billie Joe* ».

Malgré l'excitation exagérée des fans japonais de Green Day, ils étaient encore préférables aux fans rôdeurs, sous sédatifs en comparaison, qui les attendaient aux États-Unis. *Ceux-là* formaient une bande étrange et inquiétante, surtout composée de femmes entre deux âges à l'air perdu et d'ados à lunettes, avec l'occasionnelle famille de groupies de Green Day qui incluait les deux. Où étaient les pères ? Aucune idée – mais c'était peut-être le cœur du problème.

Armés de fonds vraisemblablement inépuisables, ils sillonnaient le pays, assistant à chacune des manifestations liées à Green Day. Je pouvais comprendre ce genre de frivolité lorsque c'est une occasion unique dans une vie ou une dernière volonté, mais pas chaque semaine ! Cette décadence me rendait malade. J'étais soulagé et un peu étonné qu'aucun d'entre eux ne nous ait suivis à l'autre bout du monde. Les fans japonais étaient fanatiques, mais pas assez fous – ou assez riches – pour dévouer la totalité de leur vie au groupe.

J'étais désolé pour Billie, Mike et Tré. Être l'objet de toute cette attention devait être dur. Non seulement Green Day était adoré par des étrangers, mais ils étaient également haïs par des gens qu'ils n'avaient jamais rencontrés. C'était une lourde charge.

À trois cents kilomètres à l'heure, le voyage s'avéra rapide. En arrivant à Tokyo, je me rendis compte que mon idée de la ville était un amalgame bizarre des histoires de guerre de Bob, des informations données par Billie concernant des distributeurs de café à tous les coins de rue et de mes propres lectures à propos d'attaques terroristes. En gros, ma vision était déformée, mais cool : je pouvais passer d'un cliché à l'autre, slalomant entre des suppôts de l'apocalypse armés de gaz sarin !

Mon enthousiasme descendit d'un cran à la vue de la carte du réseau de métro. Il s'y entremêlait un millier de lignes différentes en un ensemble incroyablement complexe. On aurait

dit un arbre généalogique plutôt qu'un réseau de transport en commun.

Même si notre accueil était heureusement calme, Tokyo en elle-même – la vraie Tokyo – était intimidante. Contrairement à Osaka, il semblait y manquer le charme des petites villes dont certaines métropoles gardent la mémoire. Il y flottait dans l'air une sensation électrique, mais pas vraiment engageante.

Les premières impressions sont parfois trompeuses, surtout au travers des vitres d'un van. Malheureusement, ce séjour ne me permettait d'avoir qu'une vision superficielle de la ville. Je décidai de rester avec le groupe, pour une fois.

Notre premier arrêt fut consacré au sinistrement nommé American Village, un quartier plein de petites boutiques de style hip-hop. D'après Billie, la plupart de ces boutiques avaient été des friperies jusqu'à quelques années auparavant. Il se lamenta du changement.

Nous nous séparâmes en petits groupes pour aller visiter la ville. En nous retrouvant au point de rendez-vous, Mehdi nous montra fièrement son nouveau tatouage. Pour un tout premier, il était énorme, mais sur le corps de mammouth de Mehdi on aurait dit une petite tache.

Si ma mémoire est bonne, Mike avait également eu son premier tatouage alors que j'étais en tournée avec le groupe. Lui et Billie avaient décidé de profiter au maximum d'une nuit de liberté à Memphis en ramenant quelque chose qu'ils n'oublieraient jamais. Au même moment, j'étais au bord du fleuve avec d'autres affaires pressantes en tête, mais je n'ai aucune idée d'où pouvait se trouver Al. Notre absence à la cérémonie était typique : Al se distanciait intentionnellement des autres, et pour ma part j'avais toujours une excuse.

Les années étaient passées ; Mike avait maintenant les bras presque entièrement tatoués, et la fille que j'avais embrassée à l'époque allait envoyer son fils à l'université dès la réception d'une bourse.

La suite de notre visite fut dédiée aux achats de disques, un plaisir inhabituel rendu possible au Japon grâce à la manie nationale pour les collections obsessionnelles. Chaque boutique était comme un musée soigneusement organisé, rempli des œuvres des plus grands maîtres. C'était époustouflant de voir les originaux au lieu de reproductions bon marché – mauvais repressages ou disques pirates –, de parcourir les sillons et de baver sur les pochettes. Les boutiques reggae avaient chaque single poussiéreux jamais enregistré à Studio One. Les boutiques punks avaient toutes les sorties des groupes les plus obscurs de 1977.

Les prix étaient prohibitifs, ce qui me permit de regarder sans devoir me demander quoi acheter, comme lors d'une visite à la bibliothèque ou aux archives historiques. J'étais libre de pontifier et d'entrer dans le rôle pour lequel je m'étais préparé toute ma vie : professeur de punk. Jason White s'y connaissait en rocksteady sixties ; Scott Pelkey, le costumier de Green Day, touchait sa bille en hardcore japonais. Je faisais autorité dans tout ce qui venait entre les deux.

Je donnai un cours sur les Outlets. Je pérorai au sujet de Mice. J'avertissai à propos des Rich Kids, qui avaient sorti beaucoup d'albums mais n'avaient qu'une seule bonne chanson. Sur ces points, on me donna raison, mais Billie fut malin d'ignorer certains de mes conseils. Il finit par m'éduquer à propos de quelques groupes que j'avais injustement rejetés ou ignorés. Nous avions chacun nos angles morts, et le mien était les Boys. Depuis, je les ai écoutés chaque soir pour rattraper le temps perdu.

Je m'éclipsai une fois notre folie consumériste terminée. Je voulais essayer le métro car il m'intimidait, et je déteste avoir peur de l'inconnu.

Je le pris un certain temps, puis sortis à un arrêt au hasard dans un quartier qui ressemblait à une place Saint-Marc japonaise. Il était trop bondé et touristique à mon goût, mais une image familière au milieu des étalages de t-shirts de groupes

attira mon attention. C'était un dessin sur un thème japonais, tiré d'une vieille affiche punk de Berkeley. Le Japon se l'était maintenant réapproprié.

De retour à l'hôtel, une nouvelle routine se mit en place. Les jours où nous buvions au bar étaient révolus. Laissons le mode de vie rock'n'roll aux autres groupes, avec groupies et bars ; Green Day était maintenant penché autour d'un plateau de Scrabble.

Je les écrasai deux fois avant de me rendre compte qu'humilier mes bienfaiteurs était mal élevé, surtout qu'ils avaient payé toutes mes dépenses de voyage et mes chambres d'hôtel.

Mike et Tré étaient des gars compétitifs. Pourquoi ne pas simplement les laisser gagner ?

Un coup de Tré rendit finalement toute courtoisie de ma part inutile.

« Qat » en mot-compte-triple – que dire de plus ?

22

Tokyo était tellement immense que ses banlieues s'étalaient jusqu'à plus de cent kilomètres du centre. Aux limites de l'agglomération se trouvait ce qui semblait être un vaisseau spatial, un bâtiment incroyablement moche surgissant au milieu de terrains en moyenne assez plats. Ses lumières clignotantes envoyaient des flashs réguliers, épelant un message : « Green Day ».

Dans un minivan et à une heure cruellement matinale, le trajet semblait encore plus long que le voyage d'Osaka à Tokyo. Je pris en pitié les fans qui devaient prendre le métro. C'était à cause de ces longues correspondances que le concert avait lieu dans l'après-midi : après les rappels, tout le monde devrait courir pour attraper le dernier train.

Pour nous, un concert en après-midi impliquait un départ inhumainement tôt de l'hôtel, les deux groupes devant faire les balances et se préparer bien avant le début du concert. Au lieu d'explorer Tokyo, nous allions être coincés dans la cambrousse toute la journée. Au moins, la salle de concert était une telle horreur que j'allais pouvoir me promener aussi loin que je voulais sans la perdre de vue – du moins, c'était ce que je pensais.

Pendant que les groupes accordaient leurs instruments, je remplis mes poches de nourriture. Une passerelle menait du parking à un quartier résidentiel, semblable à la plupart des

quartiers à proximité des stades ou des aéroports : de classe sociale inférieure et légèrement décrépit. Avant la guerre, cette zone avait sûrement été agricole. Maintenant, c'était une banlieue style années 1950 : pittoresque et du même moule, sans être chic.

Plus j'avançais et plus les maisons devenaient belles. Il y avait des ruisseaux et des parcs de jeu pour les enfants, des arbres fruitiers, des terrains de softball – ce genre de conneries. C'était le style de quartier où j'étais content de ne pas avoir grandi, mais que j'aimais visiter maintenant adulte, quand j'étais troublé et que j'avais besoin de me calmer l'esprit. Un bon coin pour faire de longues promenades à vélo.

Cet environnement me faisait penser à une version petit budget de Bay Farm, l'île artificielle située près d'Oakland où la plupart des résidents sont japonais. J'y avais vécu pendant quelques mois. Chaque soir, je devais traverser deux ponts et trois villes différentes pour rentrer chez moi. La promenade était mortellement longue, mais je m'en rappelle avec nostalgie. Elle me donnait le temps de réfléchir, ce temps dont j'avais fortement besoin mais que je n'arrivais pas à dégager autrement.

Et maintenant j'allais de nouveau prendre le chemin du retour. C'était mon dernier jour, après les deux semaines les plus longues de l'histoire. En marchant, je pensais à toutes ces choses que je ferai et tous ces gens que je verrai une fois de retour à New York. Mes pensées étaient interrompues par des passants qui discutaient en japonais, me rappelant que j'avais encore pas mal de trajet à faire.

C'était mon dernier jour sur la tournée, mais il me restait encore dix-sept heures d'aéroport et d'avion avant de rentrer chez moi.

C'était plus que suffisant pour réfléchir. La promenade serait très longue, et je devrai encore une fois la faire seul. Green Day et leur staff prendraient un autre avion vers le sud – d'abord pour un dernier concert au Japon, puis en direc-

tion de Los Angeles pour répéter en prévision des Grammy Awards. Ça allait être triste de faire le chemin du retour sans les avoir à mes côtés.

Je m'étais habitué à faire partie du gang. Sans l'enthousiasme et la camaraderie qui allaient de pair avec le fait de voyager avec eux, ces dix-sept heures ne seraient qu'une longue et fatigante attente.

Il y avait autre chose, quelque chose d'humiliant à admettre : ça allait être bizarre d'arriver à l'aéroport sans avoir personne me courant après ou me demandant un autographe. Voyager avec des célébrités m'avait laissé avec un sens surdimensionné de ma propre importance. J'avais été la puce chuchotant dans l'oreille de l'éléphant : « Sens le pont trembler sous notre toute-puissance. »

Mais les foules en délire et la vie de rock star n'étaient pas ce que j'étais le plus triste d'abandonner – ni même les piscines ou les banquets décadents. J'avais rigolé plus et plus fort sur cette tournée que je ne l'avais fait toutes ces dernières années. *Voilà* ce qui allait vraiment me manquer.

J'arrivai aux limites de la ville, dans un énorme jardin communautaire où je m'assis pour admirer le coucher du soleil. Des petites cabanes en bois parsemaient les collines. Je pouvais apercevoir des silhouettes de vieilles personnes, se reposant dans les champs après une journée passée à cultiver leur parcelle. Les banlieues d'où je venais ne ressemblaient en rien à ça.

C'était un autre côté de la tournée que j'étais réticent à laisser derrière moi : me retrouver dans des endroits complètement nouveaux, et être entouré de gens totalement inconnus. Loin de chez moi, mes sens étaient plus affûtés. Ce n'étaient pas seulement les bruits de conversations d'inconnus qui interrompaient mes pensées, mais aussi les textes sur les panneaux publicitaires et de signalisation devant lesquels je passais.

Il y a cependant des avantages à parler la même langue que les gens qui vous entourent. Essayez de décrire un stade, un groupe de rock et des hordes de fans hurlants en vous servant uniquement de vos mains. Stupidement, je n'avais pas pensé à demander le *nom* du stade avant de m'en éloigner.

Je m'approchai d'un vieux couple pour leur demander de l'aide. Bientôt, toute une foule de curieux se regroupa, des jardiniers portant de grands chapeaux, leurs outils encore à la main. Ils étaient là, sous le crépuscule, essayant de donner un sens à mes gesticulations folles. J'aurais aussi bien pu décrire Godzilla, en jugeant des regards qu'ils me jetaient.

Finalement, une vieille femme me demanda : « Train ? »

J'acquiesçai avec enthousiasme en me rappelant de la station de métro devant le stade. Elle me retourna et me poussa gentiment en avant, à l'amusement de tous.

La voie du métro aérien apparut bientôt dans le ciel. Je la suivis jusqu'au terminus de la ligne. C'était là que commençait la queue pour le concert. Chaque nouvelle rame déposait une nouvelle cargaison de fans de Green Day.

En me rapprochant, j'aperçus une autre file serpentant au loin : la queue pour le stand de t-shirts, longue d'un millier de personnes !

À l'intérieur, le contrôle des sacs rassemblait autant de monde qu'un guichet de course hippique. Une équipe d'employés vérifiait avec attention les sacs à dos et les vestes, y fixant des étiquettes en plastique numérotées. Prise dans son ensemble, l'opération était phénoménale, d'une échelle au-delà de tout ce dont j'avais pu être témoin auparavant, à l'exception de quelques manifestations contre la guerre ou de marches des fiertés. Cette masse humaine pure inspirait la terreur ; elle était encore plus proche de la ruche que Penn Station.

Il y avait même du monde dans les couloirs interdits, profondément enfouis dans les entrailles du stade ; c'était Green Day et leurs gardes du corps qui quittaient le vestiaire pour

faire leur entrée sur scène. Satanés concerts d'après-midi – je ne m'étais pas rendu compte qu'il était déjà aussi tard.

Je me cachai dans une pièce vide à leur passage, ne voulant pas être vu allant dans l'autre direction.

Alors que les accords d'ouverture de « 21st Century Breakdown » grondaient étouffés dans la distance, j'étais assis dans les fauteuils encore chauds du groupe, mangeant les restes de fraises sur le buffet. Ils avaient beau jouer juste au-dessus, à cette heure, je ne pouvais ou ne voulais plus bouger. C'était agréable de m'asseoir un moment dans les résidus de leur énergie – de me réchauffer, comme avec les cendres d'un feu de camp abandonné sur la plage.

Je connaissais maintenant assez bien la routine pour pouvoir imaginer la scène sans l'avoir en face des yeux. Je pouvais aussi visualiser le public. À distance, la foule était aussi bruyante que le groupe, ce que je n'avais pas réalisé aux autres concerts, quand j'étais au beau milieu de la fosse.

Je me levai du fauteuil au prix d'énormes efforts, mais seulement pour aller dans la pièce voisine où se trouvait la batterie d'échauffement de Tré. Ça faisait du bien de taper un peu et de transpirer – de jouer de la musique, au lieu de regarder d'autres le faire. Alors qu'ils étaient des milliers sur le pont, je m'imaginais dans la cale, alimentant la chaudière du navire.

Un passager clandestin rampant hors de sa cachette pour grappiller les restes d'un repas – c'était plus ressemblant. Un ex-roadie devenu rongeur.

Bientôt, la côte serait en vue.

Je traversai le couloir, jetant un œil dans chaque pièce. La tournée semblait être un monde à elle seule, avec des territoires entiers que j'avais à peine aperçus au cours de ces deux semaines. En dansant chaque nuit devant le groupe, je n'avais pas imaginé que quelque chose puisse se passer là-dessous. À ma grande surprise, les bureaux grouillaient d'activité malgré la présence du groupe sur scène. Apparemment, c'était

le moment que choisissaient les gratte-papier de Green Day pour faire leur boulot – ou alors pour prendre leur pause repas et faire les idiots, sachant que leurs patrons n'étaient pas dans le coin pour les surveiller.

C'était le moment où les « aides de camp » prenaient le contrôle du navire. Les managers et les comptables, les agents et les assistants étaient tous en train de courir ou de se prélasser. Quelles intrigues et histoires d'amour se déroulaient ci-dessous ? Je me le demandais. En me concentrant sur le groupe et le public, j'avais manqué une partie importante du tableau. Après tout, les techniciens et les gardes du corps ne représentaient qu'une moitié du staff.

L'ancien technicien de guitare de Billie avait fait la même erreur. Il avait écrit toute une série de fanzines parlant du fait d'être en tournée, sans s'être une seule fois éloigné des abords de la scène. C'était une lecture fascinante car elle disait involontairement beaucoup plus sur la perspective du roadie que sur celle des fans ou du groupe.

Mais même le point de vue du groupe était désespérément déformé. Une vue aérienne du public est trompeuse ; elle a tendance à donner l'impression que tout est plus furieux – ou plus violent – que ça ne l'est en réalité. « Le public était vraiment déchaîné ce soir » m'avait dit Mike après un concert ; je n'avais pas eu le cœur de lui avouer que je ne m'en étais pas rendu compte d'où je me trouvais.

Chacun avait sa propre perspective, et chacun pensait que la sienne était la plus proche de la réalité. Chacun avait ses propres méthodes d'évasion, aussi – sa propre manière de trouver un petit espace personnel, de se créer sa zone de confort.

Vous pouviez vivre en coulisses comme les membres du staff, tels des souris, sans même monter voir le concert. Vous pouviez vivre sur scène, sans jamais vous aventurer dans la foule. Vous pouviez vivre au téléphone comme Freese ou Matika, appelant constamment votre famille, ou dans un fantasme, comme Doug, attendant d'être sauvé par AC/DC.

Ou alors vous pouviez vivre dans un bouquin, l'esprit ailleurs la moitié du temps.

J'avais plus été un touriste qu'un membre de la tournée, de toute façon. L'univers de la tournée était passionnant à visiter, mais je ne voulais pas y vivre à la manière de Green Day.

J'essayai les haltères de la salle de musculation. Je pensais à un article que j'avais lu à propos d'un producteur de jazz au plus bas de sa carrière, qui avait répondu à une annonce dans un journal et était devenu le manager de tournée de Kiss. Chaque soir, il poussait le groupe sur scène puis se précipitait à l'autre bout de la ville en taxi vers quelques bars enfumés où il pouvait écouter la musique qu'il aimait vraiment. Quand l'horloge sonnait minuit, il était de retour pour féliciter les grands ogres transpirants avec un enthousiaste : « Super concert ! »

J'allais faire la même chose avec Green Day ce soir-là – mais la littérature et l'histoire étaient mon jazz. De qui me moquais-je avec mes haltères ? Je les ai reposées pour retourner vers mes livres. C'était ma dernière chance pour finir ces volumes poussiéreux qui ne sembleraient plus si passionnants une fois rentré à la maison.

C'était étrange, mais les grondements me permettaient de me concentrer plus facilement sur ma lecture ; c'était une couverture de bruit sous laquelle je me blottissais. Pour une fois, mon livre – une histoire militaire de la Seconde Guerre mondiale – était en parfaite synchronisation avec mon environnement : Tokyo, des manifestations massives, des bunkers, des juifs cachés. L'armée japonaise venait juste d'entrer en Malaisie à vélo, afin de prendre les Anglais par surprise et s'emparer de Singapour. Ils étaient brutaux, mais tactiquement brillants, une chose que les livres d'histoire ne diront jamais à propos des États-Unis d'Amérique.

Il était bon de me rappeler que les États-Unis n'étaient pas le seul empire à avoir occupé chacun des pays que nous venions de visiter. Le Japon avait été humilié après la guerre,

comme l'Allemagne. Ces deux nations avaient dû trouver leur place dans le monde, au lieu d'essayer de le contrôler et de le conquérir.

Un jour, ce sera notre tour.

En attendant, nous continuons à soutenir nos troupes – inconditionnellement – comme l'avaient fait le Japon et l'Allemagne.

C'est une idée qu'il nous faudra dépasser.

23

Ce n'était pas seulement le groupe qui semblait avoir fini de faire l'amour après le concert, mais aussi le public. La foule se déversait par les portes, arborant des visages radieux aux joues rouges. Leurs voix étaient rauques d'avoir trop chanté. Ils sentaient la sueur, et beaucoup avaient des larmes de joie dans les yeux.

Personne n'avait donc dit à ces gens qu'un gros concert commercial était une expérience aliénante ? Qu'être *impliqué* dans l'événement, pas juste un consommateur passif, était beaucoup plus gratifiant ?

Apparemment non – et je ne parlais pas japonais.

L'esprit de la foule unie et entraînante était exaltant, mais ce n'était pas comme si je voyais une telle chose pour la première fois. Green Day avait toujours rendu les gens heureux, même à l'époque des tout petits concerts qu'ils donnaient dans le jardin d'Eggplant. C'est ce qui les rendait si particuliers. C'est grâce à ça qu'ils avaient continué et s'étaient fait remarquer – et pour cela qu'ils s'étaient éloignés.

Ironiquement, Green Day était un exemple de ce dont les concerts indépendants avaient le plus besoin : un groupe avec une force de caractère, avec des chansons accrocheuses et mémorables. Dommage que ces groupes deviennent inévitablement gros, quand ils réussissent à rester ensemble – ce qui n'arrive, bien sûr, que très rarement.

Même si l'esprit était comparable à celui des vieux concerts de Green Day à la maison, être au beau milieu de la population d'une grande ville en intensifiait sûrement l'expérience, surtout en fin de soirée quand toute la foule franchissait les portes en même temps. Rapidement, une rivière de gens se forma, coulant du stade jusqu'à la station de métro – du monde à perte de vue.

Le long du chemin, des hommes affublés de panneaux publicitaires donnaient des tickets pour des boissons spéciales et des karaokés Green Day dans quelques bars locaux. Des colporteurs aux stands bringuebalants vendaient des bibelots à l'effigie du groupe, en particulier des porte-clés et des tasses sur lesquelles étaient imprimés des slogans incohérents. Billie adorait ces trucs et tenait sa propre collection des objets les plus bizarres. Il puisait dans la sélection aléatoire qu'une personne achetait chaque semaine à sa demande.

Aucun, cependant, n'était aussi ridicule que les chaussettes Green Day que nous vendions à l'époque. Parfois, sur les tournées, nous n'avions plus que ces chaussettes à vendre. Cette pénurie avait au moins engendré un heureux accident. À Vancouver, je grognais à une fan enthousiaste : « On n'a plus de foutus t-shirts ! Apprends la sérigraphie et fais-les toi-même ! »

C'est ce qu'elle fit, par dépit. Cinq ans plus tard, elle tenait une florissante entreprise de sérigraphie et avait son propre groupe. Je l'ai recroisée lorsqu'ils passèrent jouer vers Berkeley. J'avais complètement oublié notre première rencontre, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'elle me raconta combien j'avais été un sale connard, si bien qu'elle avait pris mon défi au mot.

C'est comme ça : vos efforts pour faire de ce monde un endroit meilleur n'aboutissent à rien la plupart du temps, mais les petits trucs accidentels payent parfois.

Je me demandais si ces vendeurs de mugs Green Day diraient la même chose à des clients impatients. Il y avait

une émotion indéniable due aux dimensions démesurées d'un concert dans un stade, mais il y avait aussi des arguments implacables en faveur du principe de tout organiser soi-même.

L'intérieur du stade était maintenant vide, à l'exception de quelques traînards. Je regardais une vieille femme en kimono aider son petit-fils à enfiler des vêtements trop grands à l'effigie de Green Day avant de sortir dans le froid. Leur culture allait-elle disparaître sous l'effet de la globalisation et du passage des générations ? Elle s'adapterait probablement et absorberait les influences extérieures, comme elle l'avait déjà fait de multiples fois par le passé.

Une équipe de travailleurs s'occupait à démonter les barricades. Un autre groupe armé de souffleuses faisait voler les confettis qui avaient été lâchés sur la foule au pic du concert. Colorés et flottants dans l'air une demi-heure plus tôt, c'était maintenant un tas de saletés traînant par terre, piétiné.

C'étaient mes adieux. J'observais ce monde de rêve dans lequel j'avais vécu être balayé et jeté aux ordures. Comme le carrosse de Cendrillon, le décor s'évaporait.

« Ah, tu es là ! s'exclama Mike à mon entrée dans le vestiaire. On pensait que tu avais décidé de rester au Japon. Ce qui n'est pas une si mauvaise idée, si tu veux mon avis – mais tu nous as d'abord promis une revanche. »

Et ainsi s'acheva un nouveau chapitre de nos vies. Sur la route vers l'hôtel, Billie était assis à côté de moi. Il s'inquiétait, comme il le faisait constamment ces jours-ci : « Ça va ? Tout s'est bien passé pour toi ? »

Mon bus pour l'aéroport partait aux aurores. Billie, Mike, Tré et Jason White partagèrent les dernières heures de la tournée avec moi, tous les cinq regroupés autour d'un plateau de Scrabble. C'était notre moment de bonheur d'après-concert. Nous tapions du pied au rythme de l'album des Exploding Hearts en tirant des lettres du sac.

J'avais proposé avec enthousiasme l'utilisation de ma chambre, mais à peine y avions-nous mis les pieds que cette option fut rejetée à l'unanimité. Les chaussettes que j'avais lavées dans le lavabo et laissées à sécher sur le siège auto-chauffant des toilettes étaient en partie responsables de la puanteur – mais en partie seulement.

Le nouvel Aaron que tu croyais, Tré ! Je te l'avais bien dit !

Notre petit groupe se replia donc vers la suite luxueuse et moins odorante de Mike, où nous avons passé la nuit à jouer ensemble.

Aaron Cometbus publie depuis 1981 le fanzine *Cometbus* et écrit romans, poésie, chansons et autres écrits. Si les honneurs mettent du temps à arriver, il possède déjà le plus glorieux des titres : un sandwich à son nom.

Vous pouvez lire en français

- *Un Bestiaire de bouquinistes*, Éditions Tahin Party, 2020.
- *Le Retour à la terre*, Demain les flammes, 2020.
- *Double Duce*, Demain les flammes, 2020.
- *Déviations*, recueil de 32 nouvelles, Corde Raide, 2008. Intègre :
  - *Instantanés*, Small Budget Productions, 2001.
  - *En dépit de tout*, Small Budget Productions, 1997.
- « Anarchy in the Archives! », *Demain les flammes*, n° 3, 2018.
- « Entretien avec Aaron Cometbus », *Plus que des mots*, n° 10, 2012.

À paraître

- « Punk. Un fanzine qui a changé le monde », *Demain les flammes*, n° 5, 2021.
- *Poste restante*, Demain les flammes, 2021.
- *La Solitude du chandelier électrique*, Demain les flammes, 2021.

Tahin Party c'est aussi

- *Qui sème le vent récolte la tapette*
- *Guide d'autodéfence numérique*
- *On est toujours là ! Cinquièmes rencontres nationales des luttes des immigrations*
- *Burkina Faso 2011.Chronique d'un mouvement social*
- *Femmes en flagrant délit d'indépendance*
- *¡Duro Compañer@s! Oaxaca 2006 Récits d'une insurrection mexicaine*
- *L'or nègre*
- *Avorter. Histoires des luttes et des conditions d'avortement des années 1960 à aujourd'hui*
- *Pour l'abolition de l'enfance*
- *Un génocide sans importance. La France et le Vatican au Rwanda*
- *L'égalité animale expliquée aux humain-es*
- *Insoumission à l'école obligatoire*
- *Pourquoi faudrait-il punir ? Sur l'abolition du système pénal*

Et des formats numériques en plus sur tahin-party.org

TAHIN PARTY [طحينتارتي]
n.f. (de *tahin* 100% sésame, et *party*, insouciance occidentale) **1.** *Soc.* Édition érémiphile. **2.** *Pol.* La nature n'existe pas. **3.** *Hist.* Trahir ses pairs ; renoncer à ses privilèges ? **4.** *Biol.* Moins de souffrance. **5.** *Géopol.* Le reste du monde s'invite à la fête.

Aaron Cometbus, auteur issu de la scène underground, est connu pour être resté fidèle à son éthique punk et son approche Do It Yourself. Lorsque Green Day l'invite sur leur tournée asiatique, ce sont deux styles de vie radicalement différents qui se retrouvent côte à côte.

Vingt ans auparavant, ils voyageaient ensemble, amis avant que le groupe ne trouve gloire et fortune. Et maintenant, peuvent-ils reprendre la route ? Quelle sera l'issue de ces retrouvailles ?

7 EUROS

Tahin Party